

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LE ROMAN
DE LA
GUERRE CIVILE AMÉRICAINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon

PAR

Louis DÉROCHE, M. A.

SAINT-ÉTIENNE
HEURTIER & DADOLLE
IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1941

Le Roman
de la
Guerre Civile Américaine

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LE ROMAN
DE LA
GUERRE CIVILE AMÉRICAINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon

PAR

Louis DÉROCHE, M. A.

SAINT-ÉTIENNE
HEURTIER & DADOLLE
IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1941





Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554206_0004

A MA MÈRE
ET A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE
MORT POUR LA FRANCE

*« Et ils restaient assis en silence, pensant au
charme plus grand qu'aurait eu la vie, si le
Sud, et non le Nord, avait gagné cette
terrible guerre entre les Etats. »*

ERIC LINKLATER.

(Juan in America).

AVANT-PROPOS

Cette étude a été préparée dans le Sud des Etats-Unis, en Géorgie, au cœur d'une région qui fut éprouvée par la Guerre Civile. Nul n'oublie, là-bas, les incendies allumés par Sherman. L'herbe repousse à peine où son cheval a passé ; vif est aussi le souvenir, teinté de nostalgie, du charme de la vie à la veille de cette lutte entre les Etats. Le Docteur John Donald Wade, Directeur de la Section des Langues et Littératures à l'Université de Géorgie, a initié le profane étranger que j'étais. Grâce à lui j'ai connu, compris peut-être le Sud, et les traditions de ce pays plus américain dans son essence que le reste de l'Union.

Le sujet de cette thèse a été proposé par Monsieur Georges Connes, Professeur de Langue et Littérature Anglaises à la Faculté des Lettres de Dijon. Elle s'applique à rechercher les survivances du passé du Sud, les traces du conflit laissées dans les romans où l'intrigue se mêle à la Guerre de Sécession. J'ai étudié ces livres, je les ai groupés selon les tendances de chaque écrivain.

Que Monsieur Pierre Trahard, Professeur de Littérature Française à cette Faculté, et dont j'ai souvent mis à profit la haute compétence littéraire, soit

assuré de ma gratitude sincère. Je remercie aussi tous ceux qui m'ont permis d'achever cet ouvrage, des plus humbles aux plus éminents, ceux que je n'ai pu connaître aussi bien que ceux que j'aime.

J'exprime enfin un témoignage particulier de reconnaissance à Mademoiselle Villard, Professeur de Littératures Anglaise et Américaine à la Faculté des Lettres de Lyon, qui a bien voulu diriger cette thèse. Au temps où des difficultés de toutes sortes contraignaient mes efforts, les encouragements de Mademoiselle Villard me furent précieux. Je dois plus encore à ses conseils.

INTRODUCTION

Cette étude a pour but l'analyse attentive de vingt-et-un romans de la Guerre Civile Américaine, et dont voici les titres :

- John Esten Cooke : *Surry of Eagle's Nest* (1866).
Thomas Nelson Page : *The Burial of the Guns* (1894).
Stephen Crane : *The Red Badge of Courage* (1895).
Winston Churchill : *The Crisis* (1901).
Ellen Glasgow : *The Battle-Ground* (1902).
Randall Parrish : *My Lady of the North* (1904).
Mary Johnston : *The Long Roll* (1911).
 Cease Firing (1912).
James Boyd : *Marching On* (1927).
Stephen V. Benét : *John Brown's Body* (1928).
Evelyn Scott : *The Wave* (1929).
Joseph Hergesheimer : *The Limestone Tree* (1931).
Leonard Ehrlich : *God's Angry Man* (1932).
Stark Young : *So Red The Rose* (1934).
T. S. Stribling : *The Forge* (1931).
 The Store (1932).
 Unfinished Cathedral (1934).
Margaret Mitchell : *Gone With The Wind* (1936).
Hervey Allen : *Action At Aquila* (1937).
William Faulkner : *The Unvanquished* (1938).
John A. Thomason : *Lone Star Preacher* (1941).

Dans ces romans on retrouve tout ce qui caractérise la littérature de la Guerre de Sécession, qu'on désigne le plus souvent aux Etats-Unis sous le nom de Guerre Civile¹. Les Etats du Sud, c'est-à-dire ceux qui sont situés au sud de Washington et à l'est du Mississippi, et qui s'insurgèrent contre l'Union en 1861, ces Etats ne se servent que du terme de « Guerre entre les Etats ». C'est, à l'égard de leur population, un outrage de mentionner celui de « Guerre de Rébellion », jadis employé, mais que les Nordistes, même les plus convaincus, n'osent maintenant plus prononcer en présence de leurs anciens adversaires².

1. « Le conflit armé a toujours été désigné par le Gouvernement des Etats-Unis sous le nom de « Guerre de Rébellion ». Ce terme blessait à juste titre les habitants du Sud. Il a donc été abandonné par tout le monde, excepté par quelque écrivain du Nord, de temps à autre, et naturellement par le Ministère de la Guerre dans ses publications officielles.

Jefferson Davis et Alexander Stephens ont adopté dans leurs mémoires historiques la locution de « Guerre entre les Etats », employée, à présent, par de nombreux écrivains du Sud.

« Guerre de Sécession » et « Guerre d'Indépendance du Sud » ne s'appliquent pas exactement aux origines de la Guerre, car les Etats septentrionaux du Sud ne désiraient pas quitter l'Union, et ne firent pas sécession avant que Lincoln ne leur demandât de prendre les armes contre les Etats rebelles.

Les écrivains étrangers ont toujours donné au conflit le nom de « Guerre Civile Américaine ». Le général Lee lui-même parle fréquemment de la « Guerre Civile ». Dans les Etats limitrophes du Sud, les villes et même les familles étaient divisées. Il apparaît donc que le terme de « Guerre Civile » est le plus employé. C'est aussi celui qui rencontre le moins d'objections. » (John Latané, *The History of The American People*, page 428).

2. Au mois de décembre 1939, un certain Dale Wylie, de Cleveland, Ohio, écrivit à l'éditeur du magazine hebdomadaire, *Time*, une lettre au sujet de *Gone With The Wind*, et qui se terminait assez naïvement par ces mots : « J'ai entendu appeler la Guerre Civile « Guerre de Rébellion ».

L'éditeur répondit : « Que notre lecteur Wylie essaye donc de l'appeler ainsi à Charleston ! » (*Time*, numéro du 1^{er} Janvier 1940).

Dans la liste que je viens de présenter, il est des *opera minora*, en bon américain des *dime novels*, que je traiterai plus sommairement, mais ne négligerai point. Ces livres révèlent l'opinion populaire, et s'ils le font sans art, ils soulignent parfois des aspects qu'omettent des ouvrages plus renommés.

Les difficultés actuelles m'ont empêché de consulter *Manassas*, roman d'Upton Sinclair, paru en 1904, et que, seules, détiennent sur ce continent d'inaccessibles bibliothèques. Il m'est dur d'y renoncer ; mais, d'après ceux qui ont pu lire cet ouvrage, son étude ne changerait pas mes conclusions. On peut avoir, sans lui, une idée juste et complète de la question, en sachant se limiter à l'apport des autres romans.

J'ai divisé cette étude en trois parties.

La première partie montre le Vieux Sud tel qu'il était et tel qu'on le retrouve dans la littérature de la Guerre Civile. Je présente la plantation et ses hôtes, puis les noirs et les pauvres blancs. J'aborde, à l'occasion des nègres, la question délicate et trouble de l'esclavage que défendent presque tous nos romans. L'étude approfondie du Sud à la veille de la lutte, milieu romantique par essence, montrera le danger qui s'offre aux romanciers de la Guerre Civile. Nous verrons, en effet, qu'ils sont rares, les écrivains soucieux de réalisme, qui ont peint le Sud sobrement, sans l'idéaliser, sans ajouter au charme de sa tradition.

La seconde partie permet de suivre la Guerre de Sécession dans les romans qu'elle inspira. J'examine d'abord les litiges qui opposaient le Sud au

Nord ; puis j'étudie le conflit en l'éclairant par la situation historique. Le lecteur verra apparaître les grandes figures, les chefs militaires des deux partis, qu'il suivra tout au long de la lutte. Fidèle au titre de cet ouvrage, je ne m'écarte point des livres étudiés auxquels j'emprunte des citations fréquentes et souvent longues. Cette critique étant plus littéraire qu'historique, j'ai surtout considéré les opérations initiales et finales, en particulier la reddition du général Lee à Appomatox, épisode crucial de toute la guerre et de l'histoire entière du Sud dont la destinée subit, dès lors, un coup fatal.

La troisième partie sera l'étude particulière des romans que j'ai signalés. Ils contiennent tous les éléments de la littérature de la Guerre Civile, depuis les derniers beaux jours, *l'Indian summer* de la plantation jusqu'aux affres de la période dite de Reconstruction. *John Brown's Body*, le long poème de Stephen Vincent Benét, est l'un de ces livres. Il peut être considéré comme un roman écrit en vers blancs, et, d'ailleurs, les passages en prose ne sont pas rares. En outre, l'assertion de E. M. Forster : « L'aspect fondamental du roman est son aspect narratif ¹ », justifie amplement la place de cet ouvrage parmi les romans les plus représentatifs de la lutte entre les Etats.

J'ai distingué deux catégories principales de romans. L'une est sentimentale et pare le Vieux Sud de

1. E. M. Forster, *Aspects of the Novel*, page 40.

mille attraites enchanteurs, puisés dans un passé qui les fournit volontiers. L'autre, réaliste et plus sombre, s'attache à la peinture fidèle des faits. Une série de romans où se mêlent les deux tendances méritera un chapitre spécial. Dans chacune de ces catégories j'ai classé les ouvrages selon la date de leur publication, et jugé que le côté biographique ne devait pas être négligé. De brèves esquisses de la vie des écrivains peuvent donner au lecteur une idée juste de sa répercussion sur leur œuvre.

Pour conclure, et ne pas abandonner la question aux jours sombres du Quatorzième Amendement, j'ai recherché dans le Sud d'aujourd'hui les conséquences de sa malheureuse Guerre d'Indépendance. Seul entre tous les romanciers de cette page de l'histoire des Etats-Unis, T. S. Stribling brosse un tableau du Sud contemporain où évoluent les descendants de ceux qui firent ou vécurent la Guerre de Sécession. A la lueur de *Unfinished Cathedral*, dernier ouvrage de sa trilogie célèbre, nous verrons se dessiner, et peut-être se préciser, l'évolution sociale du Sud, et nous tenterons de définir jusqu'à quel point celui-ci réussit à se rendre maître de son destin.

PREMIÈRE PARTIE

LE VIEUX SUD DANS LES ROMANS DE LA GUERRE CIVILE

CHAPITRE I:

Considérations Générales

Ambition du Sud et du Nord. — L'attitude du vainqueur. —
Valeur des *rebells*. — La Grande Epopée Américaine. —
La Guerre Civile, thème épique.

Si l'idée des tranchées et la découverte des vaisseaux cuirassés valent à la Guerre Civile Américaine l'honneur contestable d'être la première guerre moderne, elle fut aussi la dernière que les hommes se firent selon les règles d'un âge déjà révolu, et avec les seules armes qui, depuis des siècles, disposaient du sort de leurs ancêtres ou de ceux qui auraient pu mériter ce titre. « Ce fut, écrit A. M. Nikolaïeff, dans le siècle qui va de 1815 à 1914, la seule guerre où l'on se battit suivant la formule mise à l'honneur par la Révolution Française et par Napoléon : passions populaires poussées à bout, armées massives, lutte jus-

qu'à l'épuisement du vainqueur et l'effondrement du vaincu¹. » Ce fut la dernière guerre menée avec style et en beauté. L'homme comptait alors plus que ses armes. Celles-ci s'étaient peu perfectionnées au cours des siècles et l'allure des combats se rapprochait davantage de celle des batailles du Moyen-Age que de celles livrées en 1940 dans les Flandres. Avec la Guerre de Sécession, c'est un âge guerrier qui finit, un autre qui commence.

Le Sud se battait pour un idéal qui n'avait de réel que l'espoir acharné de le voir triompher : il se battait pour sa liberté. « Qui est-ce qui est libre, demande Ethel Boileau, dans *Hippy Buchan* ? La liberté est la dernière et la plus grande illusion. Et les hommes qui la poursuivent le plus avidement sont ceux qui ne rejettent leurs chaînes que pour s'assujettir plus impitoyablement les autres.² » Tandis que le Nord, lui, ne poursuivait pas une chimère. Il entrait dans une lutte dont le succès devait maintenir l'Union. L'Union était un principe vivant, une réalité. Il s'agissait d'éviter sa ruine, de maintenir son intégrité et de la parfaire par la victoire. Le noir, libre ou non, passait au second plan. Écoutons, par exemple, le discours d'Abraham Lincoln au cinquième livre de *John Brown's Body* :

1. A. M. Nikolaïeff, *Relations between Modern War and the Social Order*, page 6.

2. Ethel Boileau, *ouvrage cité*, page 129.

« L'Union d'abord,
L'Union enfin, avant l'esclave !
Si, en libérant les esclaves, je rétablis l'Union,
Je les affranchirai. Si, en ne les libérant pas tous,
Je sers ma cause,
Je le ferai. Mais, si leur liberté
Signifiait la ruine de l'Union que je sers,
Je n'en libèrerais pas un seul.¹ »

D'autre part, la lettre parue dans un journal du Sud avant la guerre, et reproduite dans *So Red The Rose*, nous convaincra que l'amour des habitants pour leur pays l'emportait de beaucoup sur la notion du devoir envers l'Union, dont ils se souciaient de moins en moins :

« Il me semble bien que la guerre gronde au nord d'ici. C'est très puéril ; vous le croirez à peine, mais jusqu'à ces dernières années, j'ai été l'ami, le défenseur, l'admirateur des manières et des hommes du Nord. Ma première controverse politique fut la défense de J. Q. Adams.² C'est un exemple de mes idées politiques. Dans la vie sociale, je montrai les mêmes sentiments. Ma maison était fréquentée par des hommes du Nord ; quelques-uns de mes correspondants les plus appréciés venaient de ce pays. Dans le développement de la politique du Nord m'apparurent des idées qui me surprirent. Avec indignation je m'aperçus de l'antagonisme qui nous opposait. Puis vint cette dissolution de l'Union, provoquée par l'élection de Lincoln. Dans mon chagrin, je n'ai pas encore appris à aimer la Confédération du Sud comme je sens que je l'aimerai plus tard. Mais, dès maintenant, c'est au Sud seul que j'appartiens, et je suis prêt à faire tout ce qui pourra assurer son indépendance.³ »

Le Nord devait vaincre le Sud. C'était rationnel.

1. Stephen Vincent Benét, *John Brown's Body*, page 214.

2. John Quincy Adams fut président des Etats-Unis de 1825 à 1829. Ses partisans firent voter les droits de douane élevés de 1828, ceux qu'on a surnommés *tariff of abominations*. Ces droits portèrent alors un coup très dur au commerce du Sud.

3. Stark Young, *ouvrage cité*, page 110.

Le Sud avait même perdu la guerre longtemps avant les premiers combats ; mais il fallut la force des armes et quatre années pour prouver à ses habitants qu'une société terrienne ne pouvait dominer un riche pays, quatre fois plus peuplé. Commercial et industriel, le Nord représentait le présent, l'avenir ; le Sud, agricole, n'était que le passé. La Guerre Civile fut le choc de la bravoure imprudente contre le grand nombre bien armé. La défaite, malgré tout, était fatale, comme l'irrévocable loi du plus fort.

*

* *

Mais le Sud demeure le symbole d'un passé charmant. Ce pays est aujourd'hui encore la partie de l'Amérique la moins atteinte par les changements qu'opère l'esprit moderne. Le Sud est le berceau de la plupart des vieilles traditions des Etats-Unis. Aux yeux de l'Américain moyen, le Pèlerin, qui, en 1620, débarquait sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre, est aussi antique et aussi vénérable que l'est le Père Enée pour un Latin. Compter dans ses ancêtres un signataire de la Déclaration d'Indépendance vaut un aïeul aux Croisades. Nos ruines romaines n'ont d'égal aux Etats-Unis que les vieux halls et les anciennes églises des XVII^e et XVIII^e siècles. Alors, on croit tout naturellement là-bas que la vie calme et fastueuse, que les planteurs menaient dans le Sud, dût s'écouler dans un lointain âge d'or.

L'homme du Sud garde un durable ressentiment contre son vainqueur, qui ne vit dans le succès des

armes que des gains plus ou moins scrupuleux, et qu'il appelle toujours *Damn Yankee*¹. Jamais le Sud n'eût gardé rancune au Nord de la défaite de ses armées sur les champs de bataille. Mais le crime de la « Reconstruction » a laissé dans le cœur de ses enfants, contre leurs compatriotes du Nord, une sourde rancune que les quatre-vingts années écoulées depuis la chute du fort Sumter n'ont pas encore dissipée. L'explosion de colère et de haine vindicative que ne peut maîtriser la douce et parfaite Melanie, dans *Gone With The Wind*, révèle les réactions du Sud, volé, humilié par les aventuriers venus du Nord :

« Soudain, un flot de paroles rapides et brûlantes commença de bouillonner, et sa voix prit un accent de haine irréductible :

« Pouvez-vous oublier ce que ces gens-là nous ont fait ? Pouvez-vous oublier la mort de notre cher Charlie, et la santé perdue d'Ashley, et l'incendie de Twelve Oaks ? Oh, Scarlett, pouvez-vous oublier cet homme épouvantable que vous avez tué, quand il avait encore la boîte à ouvrage de votre mère dans les mains ? Vous ne pouvez pas oublier les soldats de Sherman à Tara qui nous ont pris jusqu'à notre linge de corps ! C'est encore eux qui mirent le feu à la maison et osèrent toucher à l'épée de mon père ! Oh, Scarlett, ce sont ces mêmes gens qui nous ont dépouillés, qui nous ont torturés

1. Sur l'origine et le sens du mot « Yankee » je citerai l'opinion d'Elisée Reclus : « Les gens de la Nouvelle-Angleterre, ceux auxquels on donne spécialement le nom de Yankees, sobriquet algonquin des premiers anglais... » (E. Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle, Etats-Unis*, page 88).

L'explication de Reclus est aussi satisfaisante que celles proposées par Webster qui suggère, entre autres, la corruption des mots « Anglais », ou « English », dans la langue des Indiens d'Amérique. (Noah Webster, *New International Dictionary*, page 2.359.)

Le surnom de Yankee ne s'applique, dans tous les cas, que pour désigner les habitants du Nord des Etats-Unis.

et qui nous ont laissé mourir de faim !... Je ne peux pas l'oublier ; je ne l'oublierai pas, et j'apprendrai à mes petits-enfants à haïr ces gens-là, et aux petits-enfants de mes petits-enfants, si Dieu me prête vie jusque-là !¹ »

L'habitant du Nord, conscient de n'avoir vaincu que parce que son armée était plus forte et son pays mieux organisé, éprouve quelque remords d'un triomphe excessif, que ne sut embellir la clémence. Il manifeste naïvement son amour du Sud dans divers domaines que j'aborderai plus loin, en étudiant le Sud d'aujourd'hui. Il s'attendrit, en particulier, sur de vieux thèmes populaires de *Dixie*² et souvent les ondes d'Outre-Atlantique se prêtent aux complaints tristes et langoureuses où un lyrisme bon marché et stérile soupire après le joyeux temps de la plantation et les belles journées au pays du coton.

*
* *

Aux vingt-deux millions d'habitants du Nord, le Sud n'opposait qu'une population de neuf millions. Les ressources matérielles de l'Union constituaient son principal avantage sur la Confédération. Le Nord possédait une plus grande quantité de fabriques et d'usines capables d'une extension rapide. Il pouvait ravitailler son armée sans parcimonie. La richesse supérieure du Nord était mieux équilibrée, ses hom-

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 873.

2. *Dixie* ou *Dixieland* : nom d'origine populaire et contestée, synonyme du Sud des Etats-Unis. C'est aussi le titre du chant de guerre de la Confédération, devenu l'hymne du Sud ; « cet air est vif, écrit Stribling. Il devrait être gai et léger, mais le temps a fait de lui la plus poignante et la plus émouvante des mélodies ». (T. S. Stribling, *Unfinished Cathedral*, page 219.)

mes d'affaires plus habiles. Les voies ferrées et les voies navigables de cette région l'emportaient sur celles de l'autre. Le Sud ne disposait d'aucune flotte marchande, ne connaissait pas la production industrielle intensive et n'avait pour lui que son coton.

« J'ai passé ces dernières années dans le Nord, raconte Rhett Butler, dans *Gone With The Wind*, à tout un groupe de jeunes planteurs qu'exalte la lutte imminente. J'ai vu là-bas bien des choses qu'aucun de vous n'a vues. Les milliers d'immigrants qui seraient bien contents de se battre pour les Yankees pour un morceau de pain et quelques dollars, les usines, les fonderies, les chantiers navals, les mines de fer et de charbon — tout ce que nous n'avons pas. Tenez, tout ce que nous avons, c'est le coton, les esclaves et l'arrogance. Ils nous battraient en un mois¹. »

Et les questions que Butler lance à son auditoire sudiste indigné demeurent sans réponse :

« L'un de vous, Messieurs, a-t-il jamais songé qu'il n'existe pas de manufactures de canons au sud de la ligne Mason-Dixon² ? A-t-il pensé au petit nombre de fonderies du Sud, de filatures de laine ou coton et de tanneries ? Vous êtes-vous dit que nous n'aurions pas un seul navire de guerre et que la flotte Yankee pourrait bloquer nos ports en une semaine, pour que nous ne puissions plus vendre notre coton à l'étranger ? Mais, naturellement, Messieurs, vous avez pensé à tout cela.³ »

L'armée des Etats-Unis n'a pas battu son adversaire en un mois. Ce fut la seule erreur de Rhett Butler. Mais, c'est au prix de prodiges d'héroïsme et de hauts faits d'armes que les Confédérés, ces derniers chevaliers, purent vaincre au début, puis résister si longtemps.

1. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 111.

2. Frontière théorique du Sud, au nord de laquelle l'esclavage était prohibé, en vertu du compromis de 1820.

3. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 110.

Winston Churchill, en qui l'on ne saurait découvrir de parti-pris pour le Sud, fait, dans *The Crisis*, le portrait de Clarence, jeune officier de l'armée du général Lee :

« Il avait l'étoffe de ce qui fit de la résistance du Sud, l'étonnement du monde... Il avait exalté la Virginie. Pour lui elle était la déesse inspirée du Sud, son pays. Il venait d'ériger sur un autel son admiration et son affection. Il lui semblait que son affection pour le Sud ressemblait à celle du Sud pour lui¹. »

Tous nos romans seront emplis d'exploits. Churchill se plaît à rendre son héros sudiste capable des prouesses d'un paladin de chansons de gestes. Clarence s'évade de Vicksburg assiégé en plongeant dans le Mississippi, qu'il descend sur un tronc d'arbre. Il regagne la ville, « chargé de centaines et de centaines de cartouches ». Puis il traverse le fleuve quand la flotte fédérale le remonte, et il incendie le village de De Soto, « afin que les Confédérés puissent mieux voir pour viser ».

Un enfant, Little Darby, héros de l'un des récits de Thomas Nelson Page, *The Burial of the Guns*, accomplit d'aussi valeureux prodiges.

« ...C'était pure folie. La ligne de fumée blanche le long du bois et les petits nuages de poussière montraient que les balles pleuvaient autour de lui. Une seconde plus tard il s'arrêta net, lança les bras en l'air et tomba à plat ventre, face aux deux lignes... La compagnie toute entière le crut mort, et, à l'instant une fumée blanche qui montait du rocher, le sifflement d'une balle révélèrent que le franc-tireur était toujours terré dans son abri. Les hommes discutaient toujours au sujet de Little Darby, lorsqu'un soldat poussa un

1. Winston Churchill, *The Crisis*, page 202.

cri et le montra du doigt. Il était toujours en vie, mais il montait lentement et sûrement vers la crête en se rapprochant du franc-tireur, collé au sol comme tous les cadavres qui l'entouraient¹. »

Même les femmes font preuve de courage dans la défense de leur pays. Héroïne du livre de T. N. Page, une jeune fille de Virginie n'aurait rien à apprendre de Little Darby. Seule au milieu des plus graves périls, elle brûle un pont que les Yankees allaient franchir, arrêtant ainsi leur avance.

L'autobiographie romancée de Belle Boyd, l'espionne sudiste, qui parut sous le titre de *Belle Boyd in Camp*, est encore plus étonnante. Suivons brièvement sa course, en 1862 et 1863, à travers les prisons du Nord. Au printemps de la première année elle fut faite prisonnière et emmenée à Baltimore, mais libérée par le général Dix. Le 22 mai, elle fut prise par le colonel Beale et relâchée immédiatement. Le lendemain, elle rapporta d'utiles renseignements à Jackson, et, le 25, le général fédéral Kimball l'arrêta. Un peu plus tard Shielde la fit libérer. Mais, à la fin de juillet, le secrétaire d'état à la guerre Stanton décréta son arrestation, et elle fut internée à Washington dans la prison du Capitole. Elle s'en évada peu après, et, au printemps de 1863, Belle Boyd voyagea à travers tous les Etats du Sud. En août, elle fut arrêtée et enfermée à la prison Carroll, dans la capitale de l'Union. Le 1^{er} décembre, on la transféra à la forteresse Monroe. Elle s'en échappa vite et passa de la sorte toute la guerre.

1. T. N. Page, ouvrage cité, page 223.

Drusilla Dennison, jeune fille du Mississippi et héroïne du roman de Faulkner, *The Unvanquished*, a participé aux campagnes de l'armée du Sud, mêlée aux combattants, « chevauchant avec les troupes comme si c'était un homme ¹, ...les cheveux coupés court, ...à travers la Géorgie et les deux Carolines devant l'armée de Sherman ², ...vêtue, non seulement comme un homme, mais comme un simple soldat, bivouaquant la nuit entourée d'hommes endormis, et ne se souciant même pas de dresser une tente ³ ».

La lutte fit surtout rage à travers le Sud. C'était son foyer que chaque soldat défendait. L'armée confédérée était régionale ; maint roman nous dépeint les engagements de ces garçons qui se connaissaient depuis toujours, et nous fait assister à l'instruction brève et rudimentaire des recrues. Tout se passait en famille ; il suffit de lire certaines pages de *The Long Roll* de Mary Johnston et de *Marching On* de James Boyd pour le vérifier. Il n'en était pas de même dans l'armée des Etats-Unis, bariolée d'étrangers et d'émigrants nouveaux-venus ; et lorsque le service du recrutement s'avisait d'enrôler les vrais Américains, il rencontrait de la résistance et devait réprimer les émeutes qu'Evelyn Scott décrit vigoureusement dans plusieurs scènes de *The Wave*. A mesure que l'ennemi envahissait le Sud, le Confédéré devait faire le

1. William Faulkner, *ouvrage cité*, page 184.

2. Id. page 274.

3. Id. page 237, les mots soulignés le sont dans le texte original.

sacrifice des siens, de sa maison et de ses moyens d'existence, il combattait plus furieusement et plus désespérément que jamais. « Quelle chose magnifique c'est de se battre dans une guerre faite avec passion et pour le principe seul ¹ », pense Juan Motléy, dans le roman de Linklater, rempli d'admiration pour les prouesses des soldats du Sud qui lui sont contées !

Puis, quand la cause du Sud fut la Cause Perdue, et que ses défenseurs eurent abandonné tout espoir, la renommée grandit et embellit les souvenirs, évita toute allusion qui aurait pu ternir une mémoire si belle. La mort exalte toujours le souvenir de ceux qui ne sont plus et

« Time that on all things lays a lenient hand ² », le temps, qui sur toute chose pose une main apaisante, absorbe et annihile leurs défauts et leurs torts. Comme ces hommes finirent en noblesse et en beauté, toute critique, même légère, un mot à peine hostile semblent des sacrilèges.

*

* *

La majorité des romans que fera naître la Guerre Civile, du moins ceux qui sont d'inspiration sentimentale, confirmeront cette assertion. Depuis les batailles perdues qui ont ensanglanté les jardins d'azalées et de gardénias de Natchez, les cheminées de brique ont jailli dans le ciel de Detroit ; chaque jour elles crachent plus de fumée et de dollars que la veille. T. S. Stribling et William Faulkner ne détour-

1. Eric Linklater, *Juan in America*, page 372.

2. Pope, *Essay on Man*.

nent point leurs regards de la réalité sans voiles. Mais Stark Young et toute l'école *magnolias and roses* raniment les horizons brûlés du Sud que les plantations tachaient de fraîcheur verte et blanche, ressuscitent la bravoure fière et arrogante des *young bloods*, la beauté piquante et volage des *plantation belles*.

Il échappe à ces romanciers qu'après la reddition de Lee, le Sud n'a pas tout perdu et que, par exemple, la misère et la maladie où se débattaient les pauvres blancs furent atténuées et presque supprimées par le progrès matériel du Nord. Le Nord pénétra dans le Sud en construisant des routes et des voies ferrées, des magasins de F. W. Woolworth et des cinémas, des manufactures et des hôpitaux. Les vastes marécages méridionaux ne constituaient que des foyers de malaria qu'on a raison d'assainir, au risque de priver le Sud de ses paysages les plus romantiques. Un observateur impartial l'admettrait aisément. Il conviendrait aussi, dans un autre domaine, que l'honneur chatouilleux des vieux gentlemen de Charleston ou de la Nouvelle-Orléans nous semble aujourd'hui, soit amusante incompréhension, soit rigueur excessive et vaine. Enfin la coquetterie raffinée des jeunes femmes du Vieux Sud lui paraîtrait mièvre et ridicule.

Pourtant, tel qu'il a été présenté par la tradition et par les romanciers à tous les Américains, Robert E. Lee est devenu très vite un chevalier sans peur et sans reproche, un saint, un pur descendant de Léonidas et de Roland, et tous ses soldats l'ont suivi dans sa gloire grandissante.

Pourquoi faire de ces hommes des surhommes et de leurs chefs des demi-dieux qui vivaient dans un paradis perdu ? Une seule réponse peut satisfaire : c'est parce qu'en l'âme de tout romancier américain, qu'il l'ignore ou qu'il le sache trop bien, vit le désir d'écrire un jour ce qu'on appellera la Grande Epopée Américaine.

A peine naissante et libre de ses dernières attaches anglaises, la littérature américaine déborde de sève et de saveur. Elle est la digne expression d'un peuple auquel Emerson vient de dire : « Ne vous inquiétez pas de penser, mais allez à vos affaires. En vous sommeille la raison toute entière. A vous de tout connaître et de tout oser. » Plus tard, Walt Whitman lance à la Muse un appel aussi vibrant : « Emigre, lui dit-il, dans son fougueux *Song of the Exposition*, et quitte la Grèce et l'Ionie, les castels germaniques, français, espagnols ; car, sache-le bien, une sphère nouvelle, une sphère meilleure, emplit d'activité, un vaste domaine inexploré, t'attend et te réclame ». Mais la littérature américaine n'a pas encore produit sa Chanson de Roland. Trouvera-t-elle, à cet effet, son inspiration dans les tâches rudes et austères des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, dans la lutte âpre des sombres calvinistes, « sinners in the hands of an angry God », contre un entourage partout rebelle ? Choisira-t-elle, à l'époque de la ruée vers l'or et à l'âge du *covered waggon*, les rudes pionniers, primitifs et brutaux, conquérant les espaces immenses de l'Ouest, les fermiers et les soldats qui arrachaient

le sol à Sitting Bull et à Red Cloud, les cow-boys solitaires poussant silencieusement leurs troupeaux innombrables vers le Grand Passage ? Ou élira-t-elle le grand thème de l'esclavage, varié et puissant, que la guerre rendit épique, pour recréer les derniers jours d'une civilisation qui, malgré tous ses défauts, fut parfois aimable ?

*

* *

La Guerre de Sécession peut prétendre à une place de choix dans l'épopée nationale. Les romanciers ont saisi cette ultime occasion. Jamais la nation ne se vit engagée dans une plus vaste lutte pour sa vie. Jamais forces armées ne furent en Amérique aussi considérables, jamais le tragique n'y fut poussé plus haut. Ce thème, nous le verrons, a inspiré à Stephen Vincent Benét des pages d'un puissant souffle épique et d'une haute valeur littéraire ; il a donné au roman américain, il y a quelques années, le plus grand succès de librairie qu'il ait jamais connu, avec *Gone With The Wind*, triomphe populaire de ce roman de la « Guerre Civile » que l'on pourrait presque considérer comme un genre en soi, particulier à la littérature américaine.

Remarquons que ce roman choisit un angle de vision qui n'est pas celui du roman historique avec lequel on le confond souvent. Le romancier de la Guerre de Sécession désire moins découvrir tel aspect du conflit que le sertir dans un récit fictif, passionnant ou beau. Ce récit montrera comment les hommes

ont réagi devant la lutte qui a traversé ou bouleversé leur vie, quand elle ne l'a pas prise. « Les sentiments des hommes, c'est ce qu'on oublierait ¹ », écrit Hervey Allen, dans *Action At Aquila*. Et son roman, comme tous les autres, s'oppose à cet oubli.

L'Américain est toujours passionnément avide de connaître ses semblables. Cette survivance des temps coloniaux, où l'isolement le pressait de rechercher le contact des autres hommes et de les interroger, a donné aux mots *folks* et *people* un sens infiniment plus large que celui qu'ils gardent en Angleterre. Ce qui semble curiosité indiscrete chez les Américains, cette habitude de questionner le nouveau-venu, ne révèle que le désir d'échapper à la solitude des vastes espaces où s'est formée la nation.

Les romanciers de la Guerre Civile s'appliquent donc à retrouver la réaction des hommes de 1860 devant la crise où faillit sombrer l'Union ; et, dès 1866, John E. Cooke, le premier de ces écrivains, prévoyant les tendances de ses successeurs dans la voie qu'il ouvrait, annonçait que l'intérêt psychologique, l'attrait de la fiction, l'éclat de la légende prévaudraient sur l'histoire pure et nue. Cooke écrivait :

« Les jalousies, les haines de l'époque présente auront disparu de la prochaine génération. On discutera avec calme, l'hiver au coin du feu. Les générations futures s'intéresseront davantage au portrait de Lee, à la vie merveilleuse de Jack-

1. Hervey Allen, *ouvrage cité*, page 48.

son qu'aux plus brillants arguments au sujet de la Sécession¹ ».

L'orientation du roman de la Guerre Civile Américaine se trouvait ainsi tracée, au début même du premier livre de cette classe.

Si l'on cesse de se limiter à des considérations purement américaines, il est manifeste que, depuis la capitulation de Lee, jamais guerre ne fut aussi purement valeureuse. « La valeur, écrit Joseph Hergesheimer, comme on commence de s'en apercevoir, n'est pas une vertu pratique ; le machinisme et la guerre chimique l'ont remplacée. » Depuis les dernières batailles livrées par l'armée de Virginie, aucune autre n'a autant séduit le romancier avide d'exploits fantastiques, accomplis par le soldat sur le champ de bataille et non grâce aux savants dans leurs laboratoires.

Suivie d'une défaite complète, d'un écrasement total, la guerre a épargné au Sud les désagréments de la vieillesse et d'une mort lente, et l'humiliation de paraître suranné ou « démodé ». Les nécessités de la vie moderne qu'il ignorait obstinément, mais qui l'enveloppaient et le pressaient de plus en plus auraient un jour renversé ce régime incapable d'y faire face.

« Si nous gagnons cette guerre et si nous établissons le royaume du coton de nos rêves, écrit à Melanie, sa femme, Ashley Wilkes qui vient de partir pour le front, dans le livre *Gone With The Wind*, nous aurons encore perdu, car nous deviendrons un peuple différent, et les mœurs paisibles de jadis ne seront plus. Le monde se pressera à nos portes, réclamant du coton, et nous imposerons nos prix. Alors, je le crains, nous deviendrons comme les Yankees, dont au-

1. John E. Cooke, *Surry of Eagle's Nest*, page 9.

jourd'hui nous méprisons l'amour du gain, le lucre et le mercantilisme. Et si nous perdons, Melanie, si nous perdons !¹ »

Dès 1864, de grands changements s'étaient opérés, plusieurs mois avant l'effondrement du Sud. « Maintenant, il semblait à la maîtresse de la plantation, à mesure que les batailles succédaient aux batailles, que la vieille vie et les codes suivant lesquels on la vivait disparaissaient avec ceux qui les avaient faits.² » Ces lignes sont de Hervey Allen, dans *Action At Aquila* ; elles constatent sans joie qu'un monde nouveau est né, plus vigoureux, mais moins beau, qui va prendre la place des traditions anciennes.

Le Vieux Sud est mort en beauté, sans sénilité ni longue désillusion, sans être devenu un objet de curiosité, puis de risée. La gloire de sa civilisation anéantie dans tout son éclat n'en est que plus brillante et plus durable.

Vivant au milieu de réalités moins attrayantes et fuyant les activités trépidantes du XX^e siècle, des romanciers romanesques ont contemplé le Sud d'avant-guerre avec une nostalgie particulière. Ils ont voulu lui redonner la vie en des livres où ressusciterait le charme plus simple d'un passé vaincu. Les écrivains furent rares, qui ont loué sans réserve le fait établi du Nord triomphant. Seul entre tous, Leonard Ehrlich semble irréconciliable avec le passé du Sud. Juvéniles et crédules, les lecteurs américains se sont jetés sur les pages de « bons vieux jours de la plan-

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 212.

2. Hervey Allen, *ouvrage cité*, page 304.

tation » et de Guerre Civile romancée qui leur sont offertes depuis 1865.

Plus qu'autre part, on aime aux Etats-Unis retrouver, dans les romans, les journaux, les magazines et sur l'écran, des prouesses audacieuses jusqu'à l'invraisemblance. Depuis quelques années très en faveur sur l'Ancien Continent, cette tendance est générale dans le Nouveau Monde. Le genre peau-rouge et trappeur, *racketeer* et détective semble être là-bas une mine inépuisable. L'extravagance de quelques aventures vraies devient la source d'histoires plus étonnantes encore. Mais cela n'est pas un défaut aux yeux du public américain. *Le Comte de Monte-Cristo* et *Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours* figurent aux programmes de nombreuses Universités des Etats-Unis. La Guerre Civile, plus encore que la Guerre d'Indépendance, premier thème d'épopée nationale avec ses charges foudroyantes et furieuses, ses terrifiantes mêlées d'hommes, puis ses combats à deux contre dix, cette guerre devint tout de suite un filon puissamment riche pour ceux qui situèrent leurs romans dans la lutte tragique qui fut, selon le mot très vrai d'Ellen Glasgow, « le dernier geste de la chevalerie expirante.¹ »

1. Ellen Glasgow, *The Battle-Ground*, préface.

CHAPITRE II

La Plantation et ses Maîtres

Vue générale. — La grande maison. — Les planteurs et leur train de vie. — *Young bloods*. — La maîtresse du domaine. — *Plantation belles*. — Le régisseur Yankee.

Stark Young écrit dans *So Red The Rose* qu'avant même la Reddition « les habitants du Sud s'occupaient de créer un Vieux Sud romanesque ». Comment la littérature de la Guerre Civile nous présente-t-elle ce Vieux Sud romanesque, et, tout d'abord, où est le Sud ?

Cette région, qu'il serait plus exact d'appeler le Sud-Est des Etats-Unis, est sommairement limitée par le Potomac au Nord, le Mississippi à l'Ouest, et par l'Océan Atlantique aux deux autres points cardinaux. Si l'on entend par Sud, l'ensemble des Etats sécessionnistes, celui-ci se compose des deux Carolines, de la Virginie, la Géorgie, l'Alabama, le Mississippi, la Floride, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas et le Tennessee. Ajoutons que le Kentucky et le Maryland, qui n'ont pas officiellement pris les armes contre l'Union, mais où les luttes furent plus civiles et plus fratricides qu'ailleurs, se rattachent au Sud par plus d'un aspect de leur civilisation.

Situé sur la latitude du nord de l'Égypte et des Indes, le Sud est un pays chaud. Ses habitants jouissent et souffrent de toutes les manifestations du climat subtropical. La Virginie, ne l'oublions pas, produit les arachides, les Carolines le riz, la Géorgie le coton, la Floride des bananes ; les nègres de l'Alabama raffolent des pastèques qui, là-bas, poussent toutes seules ; la canne à sucre fait la richesse de la Louisiane. En maintes régions les serpents à sonnettes pullulent et les alligators fourmillent dans l'eau calme et rouge des *creeks*.

Les régions chaudes, (il suffit pour s'en convaincre d'écouter les coloniaux), exercent un attrait profond, une fascination violente qui charment et captivent sans s'émousser. Celui qui les a quittées languit de nostalgie lassée dans les pays qu'on dit tempérés ; il souffre de ne plus respirer l'air tiède de senteurs fortes et ennivrant, semblable à la Malabaraise de Baudelaire,

« l'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars !¹ »

André Siegfried parle, dans ses *Etats-Unis d'Aujourd'hui*, de « la poésie des nuits chaudes du Sud² ». Aussi sûr critique de tout ce qui est américain, Bernard Fay dépeint, non sans lyrisme, « les grandes maisons à colonnades des planteurs du Sud, jaillissant élancées et voluptueuses parmi la végétation tropicale.³ »

1. Ch. Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, CXLII, à une Malabaraise.

2. A. Siegfried, *ouvrage cité*, page 20.

3. B. Fay, *La Civilisation Américaine*, page 237.

Si des sociologues français s'expriment ainsi, quel sera le langage des romanciers américains de la Guerre Civile ?

« Vos midis sont ardents, vos nuits tout en étoiles ¹ »,
Ce beau vers éclate au premier chant de *John Brown's Body*. D'autres écrivains ont décrit avec art ces brûlantes journées du Sud, si redoutables à l'Européen, comme à tous ceux qui ne sont pas nés dans ce pays. Au début de *Gone With The Wind*, le printemps s'achève et

« déjà l'été flottait dans l'air. Une chaleur douce et embaumée pénétrait dans la maison, imprégnée de senteurs délicates, du parfum d'un grand nombre d'arbres en fleurs, de l'odeur des branches qui se couvraient de feuilles et de la terre rouge et humide, fraîchement labourée. ² »

Les agréables journées de l'été naissant ne se prolongent pas au-delà d'une semaine. Très vite la chaleur accable ; une torpeur lourde s'abat sur le pays qui la subit pendant de longs mois.

« L'air brûlant, humide et mort, dit James Boyd, dans *Marching On*, oblige l'homme et tout ce qui vit à respirer avec une lenteur pénible. On se meut à regret. Le temps lui-même suffoque ; les jours et les heures cessent presque de passer. ³ »

Mary Johnston donne un sentiment semblable d'oppression et d'étouffement, lorsqu'elle écrit que « le matin, d'abord divinement frais et doux, se fait torride et languissant, humide et sans air. ⁴ » Cependant, dès la fin de septembre, la chaleur devient moins brutale, le temps reste beau ; le bleu du ciel

1. Stephen V. Benét, *John Brown's Body*, page 26.

2. M. Mitchell, ouvrage cité, page 74.

3. J. Boyd, ouvrage cité, page 35.

4. M. Johnston, *The Long Roll*, page 278.

est à peine plus léger, mais les feuilles qui se dorment ne tremblent plus au souffle enflammé de midi. Ces belles journées d'automne s'appellent l'*été indien*.

« Le jour était rempli d'une paix immense,¹ écrit Hervey Allen, dans *Action At Aquila*. L'été indien baignait les prés de son immense lumière, vide et jaune.² Il semblait être venu pour ne point disparaître. Un soleil éthéré inondait les monts, et, la nuit, le ciel luisait doucement. Le temps avait quelque chose de monotone et d'éternel.

Le matin, un givre léger ne servait qu'à donner du charme à la vie. Et pendant des semaines, aucun changement ne s'annonçait ; l'été indien s'écoulait simplement. Que l'hiver doive être rude paraissait incroyable ; l'hiver ne viendrait jamais.³ »

Mais l'hiver éclatait un jour, accompagné de froids étonnants et rigoureux, de bises glaciales dans les montagnes du nord de Dixie. Le lecteur de *Marching On* assiste aux souffrances des Confédérés luttant en haillons et sans souliers dans la neige des hauteurs qui dominent la vallée de Virginie. Au pied des Appalaches, l'hiver est doux et tiède.

Quelques jolis vers empruntés à *John Brown's Body* donnent une idée exacte du Sud romanesque et esclavagiste, tel qu'il apparaissait déjà aux Américains contemporains. Nul n'a jamais, je crois, esquissé du Vieux Sud, sous les aspects dont l'imagination populaire se plaît à le parer, une fresque d'ensemble aussi pittoresque et aussi vigoureuse que celle-ci :

1. Hervey Allen, *ouvrage cité*, page 222.

2. Id., page 343.

3. Id., pages 269 et 270.

« Le Sud, ce pays langoureux où des Oncle Tom
Gémissaient bibliquement sous le fouet,
Et des Topsy¹ souriantes et grimaçantes moissonnaient
Derrière chaque touffe de chèvre-feuille.
On les appelait des nègres, .
Et on leur coupait les oreilles quand ils s'enfuyaient,
Mais on aimait leurs *mammies*² — c'était vrai —
Quoique parfois on les vendit au bord de la rivière.
Et quand les nègres ne se faisaient pas fouetter
Ou ne citaient pas l'Ecriture, ils chantaient de drôles de chan-
[sons³.

Près de la rivière Swanee, sur la vieille plantation.
Les jeunes filles étaient ravissantes. Les hommes
Portaient des bottes vernies, faisaient courir des chevaux,
[jouaient aux cartes,
Et buvaient des *mint-juleps*⁴ jusqu'à ce que le moment vint
De se battre en duel avec leurs cousins germains
Ou d'enduire de poix et de plumes⁵ quelque damné Yankee...
Le Sud... le chèvre-feuille... le soleil brûlant...
Le goût des kakis mûrs et de la canne à sucre...
L'air saturé de la douceur cireuse des magnolias...
Le coton blanc mousseux comme un nuage à terre,
Et la meute aux abois sur les collines de Virginie...⁶ »

1. Topsy, jeune esclave dans *Uncle Tom's Cabin*, le roman de Mrs. Beecher-Stowe.

2. *Mammy*, nom donné aux négresses chargées du soin et de l'éducation des enfants du planteur ; ces esclaves étaient considérées comme des membres de la famille de leur maître. Voir, plus loin, le premier paragraphe du chapitre III de cette partie.

3. Allusion aux *negro-spirituals*. Ces chants des noirs constituent « la seule bonne poésie populaire en Amérique », juge Ludwig Lewisohn, dans sa *Psychologie de la Littérature Américaine* (page 87).

4. Le *mint-julep* est une boisson du Sud, à base de whisky, servie dans de hauts verres remplis de glace pilée, dans laquelle on a piqué des tiges de menthe fraîche.

5. « On l'avait pris de force ; puis, après lui avoir arraché ses vêtements, on avait répandu sur lui le contenu d'un baril de goudron et d'une large corbeille de plumes. On l'avait ensuite promené sur une planche. » Evelyn Scott décrit ainsi, dans *The Wave* (page 442), la coutume sauvage du Sud qu'on appelait là-bas *tar-and-feathering*.

6. Stephen Vincent Benét, *John Brown's Body*, pages 25 et 26.

Quelques lignes encore, consacrées aux paysages du Sud, permettront au lecteur de se représenter plus sûrement le cadre de la plantation.

Voici, par exemple, emprunté à Ellen Glasgow, un tableau de la campagne virginienne qu'elle peint dans *The Battle-Ground* :

« La splendeur automnale des champs, la longue boucle de route blanche bordée de cèdres, la vallée qui tombait entre les collines lui apparaissaient sous un nouveau jour. Un quart de mille plus loin, la route s'enfonçait dans l'obscurité profonde d'un bois de sycomores décorés de plantes grimpanes vivaces. Le sable blanc du chemin disparaissait ; il ne restait que l'argile rouge et lourde qui devenait poussière en été, boue en hiver, et gênait également le passage des roues. ¹ »

On trouve, dans *Action At Aquila*, de belles descriptions des monts Appalaches où se déroule l'action du roman de Hervey Allen. La vallée de la Shenandoah, qui arrose cette région, fut en effet le théâtre de combats sanglants pendant la Guerre Civile, et de destructions impitoyables accomplies par l'armée fédérale du général Sheridan.

« La perspective lointaine des verts Appalaches ne manquait jamais de faire bondir son cœur. Il considérait les vallées calmes, fertiles et magnifiques, qui s'étendaient entre les monts onduleux et boisés, comme le paysage caractérisant le mieux la nature des Etats-Unis. ² »

Ailleurs, cet écrivain interprète la majesté du décor dans le passage suivant qui sert de leitmotiv à son roman :

« Plus bas, deux puissantes chaînes des Appalaches s'élançaient vers le lointain bleu, comme d'énormes caravanes

1. Ellen Glasgow, *The Battle-Ground*, page 161.

2. Hervey Allen, *Action At Aquila*, page 96.

traversant l'éternité. Entre ces crêtes parallèles, s'allongeait la vallée de la Shenandoah, tout aussi ravissante que l'intérieur de l'Ile des Oiseaux.¹ »

Si nous continuons de descendre à travers le Sud, nous arrivons en Géorgie. Le général Sherman fit connaître à cet Etat le sort que Sheridan réservait à la vallée de la Shenandoah. Margaret Mitchell a choisi la Géorgie comme cadre de *Gone With The Wind*. A la fin du livre la romancière découvre en peu de mots la perspective de cet immense Etat : « On peut voir, écrit-elle, la couleur crue du sol rouge, et la beauté sombre des pins noirs sur les collines ondulantes.² »

Au sud de la Géorgie et des autres *Gulf States*, le blanc se perd dans des marécages vastes et inexplorés, où ne passent que les barques à fond plat des indiens et des chasseurs.

« Dans ces marais, écrit James Boyd, se dressent des cyprès envahis par les lianes et par la mousse espagnole.³ On croirait découvrir un monde inaccessible aux rayons du soleil, un monde crépusculaire et triste, lointain, irréel et sans autre vie que celle de l'oiseau qui s'envole parmi les ombres silencieuses et graves, qui vous emplissent de pressentiments.⁴ »

Enfin, la rapide exploration du Sud, à l'aide de traits glanés dans les romans de la Guerre Civile, nous amène aux rivages du Golfe du Mexique. Evelyn Scott

1. Ile située au large du Venezuela. Hervey Allen, *ouvrage cité*, pages 15, 225 et 435.

2. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 1.037.

3. Dans l'Extrême-Sud, au-dessous d'une ligne Richmond — Macon — Jackson, diverses essences d'arbres sont envahies par une plante parasite, nommée là-bas *Spanish moss*. Cette mousse caractérise le Deep South, le vrai Sud ; elle prend aux rameaux et leurs feuilles et leur vie, mais elle les orne de longs festons d'un beau vert sombre, léger et gris, « tombant des chênes-verts en guirlandes de deuil. » (E. Scott, *The Wave*, page 228).

4. James Boyd, *Marching On*, page 3.

situe l'un des épisodes de *The Wave* sur une plage de la Louisiane.

« Un pélican volait bas, écrit-elle ; il semblait ramper, avec ses ailes blanches immenses, sur un océan de jade, mais que fanaient déjà les premières brumes du crépuscule. Les nuages gris avaient l'air immobiles dans des flaques de ciel bleu comme le saphir.¹ »

Ces différents paysages caractérisent le Sud. Je les ai, à dessein, choisis parmi les plus représentatifs de cette région. On a pu voir qu'ils offrent un décor de choix aux écrivains qui situent les aventures de leurs héros dans ce pays où la couleur locale ne fait jamais défaut. Voyons, en pénétrant dans le domaine du planteur, quels autres attraits le Vieux Sud présente aux romanciers de la Guerre de Sécession.

*

* *

Que l'on s'imagine des fleuves larges et navigables, « des rivières jaunes et indolentes² » pénétrant loin dans les collines et les plaines fertiles et donnant à chaque planteur de larges quais. Non loin de là se dresse son imposant manoir entouré d'étables, de hangars et d'innombrables cabanes d'esclaves.

Approchons de la grande maison blanche du planteur. Le style des vieilles demeures méridionales américaines a été nommé style colonial. Apanage du Sud vers 1860, il est devenu si courant qu'aujourd'hui, d'une côte à l'autre, le moindre bungalow, la plus pauvre cabane de noirs l'ont copié. Telle est la popu-

1. E. Scott, *The Wave*, page 229.

2. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 434.

larité de toutes les choses du Sud que de nos jours le Nord et l'Ouest veulent adopter tout ce qui leur paraît *Southern*. A leurs efforts sincères répond un succès inégal.

Pour revenir aux vieilles *plantation houses*, j'indiquerai qu'elles sont bâties en briques, rarement en pierres ; l'extérieur des murs est revêtu de longues planches horizontales se chevauchant l'une l'autre et peintes en blanc ; des volets verts protègent les fenêtres. La façade a l'air d'un fronton grec et l'espace qui sépare les larges colonnes à chapiteaux du corps du bâtiment se nomme en anglais *porch*, (on proposera de traduire ce mot par véranda, quoique, dans *Etats-Unis* 39, André Maurois conserve le mot porche¹). C'est une galerie surélevée, garnie de sièges confortables, rocking-chairs ou de canapés suspendus au toit comme des balançoires, et qui jouit de la popularité et de la fraîcheur de nos tonnelles pendant la saison chaude.

« La maison, écrit Winston Churchill, n'était certes pas modeste. Elle tient toujours debout, cette vaste demeure de briques à façade de pierre, très haute et très ample avec une corniche compliquée et des fenêtres à la fois hautes et larges et un rez-de-chaussée élevé. Deux majestueuses vérandas que surmontent de riches grilles de fer la décorent avec symétrie. Bref, la maison est du type construit par maint gentleman fortuné au milieu du siècle et qui supportera le mieux l'épreuve du temps, le seul type qui ne heurte pas notre éducation architecturale.

Un terrain spacieux et surélevé l'entoure, supporté par

1. André Maurois, *ouvrage cité*, page 117.

un mur de moellons que couronne une grille de fer. Le tout exprime la richesse, la sécurité, la solidité et le conservatisme.¹ »

Mary Johnston esquisse le portrait des maisons de la ville. Elle a choisi Richmond comme cadre de *The Long Roll*, et elle évoque

« les façades de vieille brique rouge ou de stuc d'un gris pâle. La lumière joue sur les murs tapissés de lierre, de glycine ou de roses du Bengale, et sur les balcons de fer ouvragé ; elle dore les sycomores, s'attarde sur les feuilles lourdes et dans les calices blancs des magnolias.² »

Le même écrivain place à la porte d'une de ces maisons du Sud « un vieux valet et une femme de chambre noirs, tout prêts à se charger de l'écharpe ou du châle des hôtes.³ » Pénétrons, à la suite de ces derniers, dans la résidence du planteur, pour examiner l'intérieur de la riche demeure. Mary Johnston décrit ainsi l'aspect de la pièce principale, où se donnaient les réceptions fréquentes et les réjouissances célébrées avec un éclat aristocratique, calme, dépourvu de vaine ostentation :

« Le vaste salon se prêtait à la conversation. Des canapés d'étoffe damassée, aux dossiers en bois de rose sculpté, occupaient les coins et s'adossaient aux murs, entourés de chaises à pieds de griffons. Une seconde salle, moins brillamment illuminée, accueillait d'autres visiteurs....

Dissimulés quelque part, des violons jouaient un air d'opéra italien.

Sur les cheminées et sur une ou deux tables, des fleurs d'été s'épanouissaient dans des vases en marbre de Paros.⁴ »

1. Winston Churchill, *The Crisis*, page 360.

2. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 400.

3. Id., page 427.

4. Id., page 427.

*

* . *

Il semble maintenant naturel de se demander qui étaient les hôtes de ces grandes maisons blanches du Sud, et si la vie qu'ils menaient était conforme au décor fastueux dans lequel ils vivaient. La réponse à cette question va nous amener à considérer les hautes sphères de la vieille société méridionale américaine. « Nulle part aux Etats-Unis, écrit Georges Weill, on ne pouvait trouver un monde plus élégant et plus accueillant pour les étrangers de distinction. ¹ »

« Ils vivaient dans un monde élégant et recherché, un monde raffiné et compliqué au-delà de toute compréhension, ces gentlemen de Wilmington ² », écrit l'un de nos romanciers, James Boyd.

Dans son portrait de Mr. Duane de Morgan Springs, Virginie, Hervey Allen a cette jolie phrase, aussi brève qu'expressive : « La bienséance était son passe-temps, l'affabilité sa profession, et la chevalerie son rôle. ³ » La généralisation s'impose ici, et ce n'est pas seulement des gentlemen de Wilmington ni de Morgan Springs qu'il s'agit, mais de ceux du Sud tout entier.

Les romans de la Guerre Civile font apparaître les planteurs en un relief profond, non dépourvu d'attrait. Ils arboraient la tenue archaïque et légendaire des gentilhommes coloniaux, tenue que caractérisaient le *frock-coat*, ou longue redingote de drap fin, le pantalon blanc, la chemise plissée et le chapeau de feutre rond à larges bords souples. S'ils étaient parés de

1. Georges Weill, *Histoire des Etats-Unis de 1787 à 1917*, page 121.

2. James Boyd, *Marching On*, page 68.

3. Hervey Allen, *Action At Aquila*, page 164.

toutes les grâces du gentilhomme d'alors, la courtoisie, l'aisance des manières, un souriant amour-propre et le culte de l'honneur, ils n'échappaient pas à certains vices qui leur étaient communs, l'emportement, l'obstination et le goût souvent accentué du rhum et du whisky.

« Gerald O'Hara, (émigrant irlandais, qui est devenu propriétaire d'une plantation au sud d'Atlanta) adopta les idées et les mœurs du Sud, le poker et les courses, les chaudes discussions politiques, le code du duel, les Yankees au diable, l'esclavage et le Roi Coton, le mépris des pauvres blancs, une courtoisie exagérée envers les femmes. Il apprit même à chiquer. Il n'eut pas besoin d'apprendre à boire force whisky sans fléchir, c'était inné en lui...

Il admirait la distinction nonchalante des riches planteurs de riz et de coton, qui partaient de leurs royaumes tendus de mousse espagnole pour se rendre à Savannah, montant leur pur-sang, tandis que l'épouse non moins élégante suivait en voiture et les esclaves en chariot... Il aimait leur façon négligente et gracieuse de traiter d'importantes affaires en risquant une fortune, une plantation ou un esclave au hasard d'une carte et prenant leurs pertes avec une bonne humeur aussi insouciant que lorsqu'ils jetaient des sous aux négrillons... C'était une race bien agréable, ces planteurs, avec des colères prompts où ils ne se départissaient pas de leur voix douce, et leur inconsistance charmante.¹ »

La vie des gentlemen du Sud n'était qu'une agréable suite de parties de chasse, de longues chevauchées et de *barbecues* ou pique-niques mondains. Et, si parfois ils mettaient un frein à leur folle activité, c'était pour mieux goûter « le charme serein de la vieille demeure ». Les familles se rendaient de fréquentes visites, et l'on aurait offensé ses hôtes par un trop bref séjour.

1. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, pages 44 et 45.

« Quand un habitant du Sud, écrit Margaret Mitchell, prenait la peine de faire sa malle et d'accomplir un trajet de vingt milles, pour aller rendre une visite, celle-ci ne durait pas moins d'un mois. Dans le Sud, on montrait autant d'enthousiasme à séjourner chez des amis qu'à les recevoir ; et il n'était pas étonnant que des invités vinssent passer les vacances de Noël chez des parents et n'y restassent jusqu'en juillet. Souvent des jeunes mariés, en voyage de noce, s'attardaient jusqu'à la naissance de leur second enfant... La présence d'hôtes ne présentait aucun problème, car les maisons étaient vastes, les domestiques nombreux et quelques bouches de plus à nourrir ne signifiaient à peu près rien dans ce pays d'abondance. Les visiteurs rendaient la vie lente du Sud passionnante et variée ; ils étaient toujours les bienvenus. ¹ »

Et ainsi s'écoulait nonchalante, courtoise et désinvolte, la vie de plantation dans une atmosphère subtile de sécurité, qui permettait aux vieilles traditions de s'épanouir en toute quiétude.

Pour avoir une idée juste de l'aristocratie du Sud, il suffit de se représenter ces familles de planteurs, pourvues héréditairement de vastes domaines, jouant, comme en Virginie, un rôle social noble et désintéressé, et consacrant à leurs plantations et à leurs esclaves une partie notable des avantages qu'ils ont su conquérir. N'oublions point, ainsi que le précise James Boyd, dans *Marching On*, que, seuls, pouvaient prétendre au titre d'aristocrate « les honorables gentils-hommes dont le lignage pouvait remonter jusqu'à notre histoire la plus reculée. ² »

*

* *

Le planteur transmettait à son fils un sang im-

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 153.

2. James Boyd, *ouvrage cité*, page 22.

pétueux qu'il ne cherchait pas à discipliner, persuadé que la chasse, l'escrime et le cheval étaient des exercices plus nécessaires à un gentilhomme que l'écriture, la lecture et le calcul. Le jeune héritier remplaçait la souriante truculence et la bonhomie munificente paternelles par une fière audace et une bravoure plus fougueuse encore.

Voici Charles Taliaferro, fils d'un planteur du Mississippi, dans *So Red The Rose* :

« C'était maintenant un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand, élancé, aux mouvements langoureux, mais doué de muscles de fer... parfait exemple d'un certain type du Sud, de fils de planteurs, connaisseurs de chevaux, chasseurs, tireurs habiles. Ils avaient de belles manières, un certain code à eux et n'auraient pas eu peur du diable en personne. Il n'avait jamais reçu de bonne éducation, ni travaillé, et ne le désirait pas. La vie avec son pouvoir et son attrait lui souriait, tout comme le soleil luit, et comme tout pousse dans ce pays-là. Il lisait lentement et parlait lentement,¹ avec aise, persuasion et vigueur. ² »

Ces jeunes gens ne recevaient donc souvent qu'une instruction sommaire. L'esprit d'un grand nombre s'avérait rebelle à des travaux sérieux et ne se meublait qu'au prix d'efforts assez rarement consentis.

« La plupart s'en tenaient au bon sens. Beaucoup n'allaient pas jusque-là. Ils avaient de belles manières, répète Boyd, se comportaient comme de gros chiens de chasse, mais, quand on y réfléchissait, ce qu'ils disaient ne signifiait pas grand'chose. ³ »

1 « Les voix paresseuses et confuses résonnaient plaisamment aux oreilles », écrit Margaret Mitchell, dans *Gone With The Wind* (page 45), faisant allusion au *Southern drawl*, ce lent parler mélodieux du Sud.

2 Stark Young, *ouvrage cité*, page 127.

3 James Boyd, *ouvrage cité*, page 182.

Au début de *Gone With The Wind*, tous les jeunes Géorgiens des plantations du voisinage courtisent Scarlett, la fille de Gerald O'Hara. Ce ne sont pas des lourdauds, ni des gens d'esprit. Margaret Mitchell ne compare pas seulement, dès leur entrée en scène, les jumeaux Tarleton aux chiens de chasse, mais aussi aux chevaux. Ce n'est d'ailleurs pas au désavantage des deux frères.

« Entre les chiens, les chevaux et les jumeaux, écrit-elle, existait une relation plus profonde que celle établie par une fréquentation constante. C'était tous de jeunes animaux insouciant, pleins de grâce et d'ardeur ; les garçons se montraient aussi fougueux que leurs montures, mais, en outre, ils faisaient preuve de douceur envers ceux qui savaient les prendre.¹ »

Dans *The Crisis*, des fils de planteurs ne cessent de parler d'équitation, en présence d'une jeune femme qui, lassée, s'écrie : « Jimmy, ne pouvez-vous pas dire quelque chose de brillant ? Faudra-t-il que j'écoute encore Clarence parler de chevaux pendant une heure ?² »

La présentation de Duncan Bedford, personnage principal du roman de Stark Young, ajoute quelques touches utiles à cet essai de portrait du jeune planteur.

« On retrouvait en lui l'instinct de la liberté, l'amour-propre, une confiance en lui seul, et même une arrogance qui lui aurait fait braver la mort, s'il se jugeait lésé.³ »

Après la chasse à courre, le duel passionne le

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 4.

2. Winston Churchill, *ouvrage cité*, page 72.

3. Stark Young, *So Red The Rose*, page 390.

plus les *young bloods* du Sud. Que ce soit avec leurs cousins germains, comme l'écrivait S. V. Benét, ou avec leurs voisins, au plus léger prétexte, les duels surgissent, et ponctuent la littérature de la Guerre Civile. Dan, le héros de *The Battle-Ground*, est renvoyé du collège, pour avoir provoqué un homme qui, croyait-il, avait insulté une jeune fille. Il est question, dans *So Red The Rose*, d'un officier qui « s'était battu en de si nombreux duels qu'un Kentuckien, entendant trop souvent parler de lui, alla jusque dans l'Etat de Mississippi pour faire sa connaissance et lui chercher querelle. ¹ »

On se doute que souvent ces duels ont des causes galantes. La vie mondaine très développée, encouragée par la richesse et par une oisiveté qui découlait moins de la fortune que des rigueurs excessives du climat chaud de Dixieland, cette vie permettait les rencontres et favorisait les idylles. L'atmosphère romanesque du Vieux Sud se prête aux cours d'amour frivoles et folles, où s'égare sans cesse et se perd parfois cette brillante jeunesse. Il est clair que ces *love affairs* vont constituer l'intrigue de la plupart de nos romans. On a peine, au début de *Gone With The Wind*, à dénombrer les flirts, les soupirants et les prétendants de Scarlett O'Hara, qui se mariera trois fois. ...Souvent, nous le verrons par exemple dans *My Lady of the North*, le héros ou l'héroïne auront combattu ou vécu dans les camps adverses, avant de s'unir à la dernière page du livre.

1. S. Young, ouvrage cité, page 145.

Mais après qu'ont tonné les canons du fort Sumter, les amours passent au second plan, avec une unanimité qu'observent tous les romans. Ces jeunes gens marchent au combat, fidèles au souvenir vivace de la fiancée ou de la femme, mais ils semblent n'avoir plus au cœur qu'une ambition ultime, une invincible résolution, « lick the damned Yankees ».

Héros de *Surry of Eagle's Nest* par J. E. Cooke,

« Charles était un joyeux gars d'à peu près dix-sept ans, qui n'avait au monde qu'une passion : chevaucher un poulain sauvage, et qu'une ambition : épauler un mousqueton et partir en guerre contre les Yankees.¹ »

L'ennemi du Nord devient le gibier de ces prestigieux cavaliers, et pour l'un d'eux, « la chasse aux Yankees est la chose la plus drôle du monde.² » Et si, dans *The Battle-Ground*, un soldat nordiste remarque qu'il n'a « jamais rencontré un *Johnny*³ qui n'ait une amoureuse,⁴ » Winston Churchill, dans *The Crisis*, fait dire au général Sherman : « Cette jeunesse ardente est l'âme de la rébellion ; elle était faite pour la guerre.⁵ »

Des pages, des chapitres, des parties entières de romans racontent les hauts faits et les beaux exploits de ces soldats. Les violentes chevauchées, les duels innombrables du passé stimulaient d'ailleurs l'ardeur des gentilshommes du Sud dans ce duel énorme, celui de David contre un Goliath vainqueur.

1. J. E. Cooke, *ouvrage cité*, page 52.

2. James Boyd, *Marching On*, page 279.

3. *Johnny*, surnom en usage dans l'armée des Etats-Unis pour désigner le soldat confédéré.

4. Ellen Glasgow, *ouvrage cité*, page 481.

5. Winston Churchill, *ouvrage cité*, page 437.

Cette jeunesse dont les romanciers décrivent les prouesses fut magnifique au combat ; au combat plus qu'à la guerre, car, impulsive, sauvage et indisciplinée, elle ne savait pas toujours se plier aux longues et patientes manœuvres, aux mouvements lents d'une sage tactique. Ces hommes étaient nés pour se battre toute leur vie. Leur sacrifice a permis à la Confédération de vivre quatre années ; puis, à leur tour, ils sont tombés pour « la cause évanouie, mais jamais oubliée. ¹ »

*

* *

S. F. P. Gaines a dit de la société du Sud d'avant-guerre qu'elle était « masculine et fondée sur le charme incontesté des femmes. ² » Par femmes, Gaines doit entendre les *plantation belles*, les filles des planteurs, et non leurs épouses.

Dans *The Southern Plantation*, ce critique fait avec une injuste sévérité le portrait de la maîtresse du domaine, « personnage terne, comme si le mariage fanait rapidement et rendait indistinct ce qui chez elle est féminin. ³ » Tous les romans de la Guerre Civile s'accordent pourtant à présenter la femme du planteur sous les traits d'une créature affectueuse, enjouée et dévouée, ne ménageant pas ses forces dans les tâches qu'elle s'impose. Le travail ne manquait point à la plantation. Le maître et ses fils s'acquittaient d'une partie de la besogne ; mais ils s'occupaient

1. T. S. Stribling, *Unfinished Cathedral*, page 217.

2. S. F. P. Gaines, *The Southern Plantation*, page 16.

3. Id., page 22.

surtout à chasser, visiter leurs amis, s'ennivrer ou se battre en duel avec eux ; bref, ils ne pouvaient suffire à tout. Terne dans la seule mesure où la fidélité au foyer peut ternir n'importe qui, la maîtresse de la grande maison que l'on peut imaginer « vêtue d'une robe unie garnie de volants, avec un corsage ample et flottant comme une matinée,¹ » assurait presque seule la bonne marche de la plantation et la vie mondaine traditionnelle.

« Il doit y avoir beaucoup à faire un peu partout, et puis, toutes les nègresses dont il faut s'occuper ?

— Oh oui, dit-elle, beaucoup à faire. Je crois que c'est ce qui a usé ma pauvre mère. Elle ne se reposait jamais.² »

Après la mort de son mari, dans *Gone With The Wind*, Mrs. Tarleton a pris la direction de Fairhill, « plantation malaisée à diriger, où les loisirs étaient rares.³ » Il ne manquait à Mrs. Tarleton aucune des qualités du vrai planteur.

« Elle aimait les chevaux, nous dit Margaret Mitchell, et en parlait sans cesse. Elle les comprenait et savait mieux les prendre que n'importe quel homme du comté.⁴ »

Les prouesses hippiques de Drusilla, héroïne de *The Unvanquished* par William Faulkner, lui valent un semblable éloge : « C'était la meilleure cavalière du pays.⁵ » Tout aussi énergique, mais plus attrayante et plus aimable que la trop virile Mrs. Tarleton, la douce figure d'Ellen O'Hara, « maîtresse affable et

1. Evelyn Scott, *The Wave*, page 130.

2. James Boyd, *Marching On*, page 111.

3. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 85.

4. Id., page 85.

5. William Faulkner, *ouvrage cité*, page 107.

accomplie de Tara, bonne mère et épouse dévouée,¹ » dément la remarque de Gaines et confirme celle de l'historien D. S. Muzzey, qui voit en la femme du Sud « une figure familière, douce et dévouée, soignant de ses propres mains les nègres malades.² »

« La vie d'Ellen n'était ni facile ni heureuse, et, elle ne s'était pas attendue à mener une vie facile, et, si son existence n'était pas heureuse, c'était le sort des femmes. Ce monde était celui de l'homme ; elle l'acceptait comme tel. L'homme possédait le domaine, la femme l'administrait. L'homme s'attribuait tout le mérite de la gestion et la femme louait son habileté... Les hommes tenaient des propos grossiers, les femmes se montraient toujours aimables, gracieuses et généreuses.³ »

Ellen Glasgow, dans son portrait de Mrs. Ambler, compare, elle aussi, la vie du maître et celle de la maîtresse de la plantation :

« Seule entre toutes les âmes du grand domaine, la maîtresse ne se reposait jamais de ses tâches.⁴ Les soucis qu'elle supportait avec sérénité avaient été trop lourds pour sa force. Ils avaient effacé les couleurs de son teint fleuri, terni l'éclat de ses yeux. Elle n'avait pas failli à la peine ; pourtant, elle s'était voutée un peu chaque jour et paraissait plus âgée qu'elle n'était. Le maître pouvait vivre dans une prodigue ignorance du lendemain ; mais pas la femme du maître. C'étaient pour lui la maison ouverte à tous, la table étincelante, le cellier bien garni, les chevauchées matinales sur la rosée des champs ; pour elle les soucis du foyer et des enfants, la charge de l'âme et du corps des noirs qui lui étaient confiés.⁵ »

Revenant à la maîtresse de Tara, nous voyons que, semblable à beaucoup de femmes aristocratiques du Sud rencontrées dans nos romans, Ellen O'Hara se

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 86.

2. D. S. Muzzey, *Histoire des Etats-Unis d'Amérique*, p. 445.

3. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 58.

4. E. Glasgow, *The Battle Ground*, page 23.

5. Id., pages 43 et 44.

prodiguait au chevet des malades de toute race et de toute condition.

« Quand je leur ai raconté comme Madame Ellen, elle était bonne pour les nègres et qu'elle avait passé toute une semaine vers moi, quand j'avais la pneumonie, ils ne m'ont pas cru.¹ »

(C'est Big Sam, l'un des esclaves libérés de Tara, qui relate naïvement à Scarlett son séjour dans une famille du Nord pendant la guerre.) Finalement, ce fut en soignant l'enfant des Slattery, pauvres blancs du voisinage, qu'Ellen contracta la fièvre typhoïde dont elle mourut.

Ce cas mis à part, c'est surtout par les soins donnés aux esclaves que la maîtresse de la vieille plantation a gagné son auréole. En adoucissant la condition de ceux-ci, et en méritant leur affection, l'épouse du planteur, servante des serviteurs, a permis à plus d'un noir de vivre l'âge d'or de cette race aux Etats-Unis.

*

* *

Gaines, qui n'a consacré que deux lignes ingrates aux femmes des planteurs, s'attarde avec une galante complaisance sur le frais éclat de leurs filles.

« La *plantation belle*, écrit-il, est l'un des délices de la fantaisie populaire. Juliette de notre roman national, pas même la guerre n'a pu altérer sa renommée, car maint soldat nordiste épousa une jeune fille du Sud. Ravissante, gracieuse, d'un charme social accompli et d'une coquetterie ensorcelante, elle possède

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 781.

une étrange stabilité d'âme et c'est peut-être le personnage le plus séduisant de tout le domaine de notre fantaisie. ¹ »

L'opinion de Pierre Brodin diffère peu. Dans son *Roman Régionaliste Américain*, il voit la jeune fille « belle et fraîche, fascinante et radieuse. ² »

Cherchons dans nos romans quelque portrait physique fidèle de la « reine de la plantation ».

Evelyn Scott présente une courte esquisse de ce type, sous les traits d'une adolescente, « petite, aux yeux noirs, portant une robe longue de mousseline à ramages, avec un chapeau minuscule et coquet. ³ »

Margaret Mitchell, dès les premières lignes de son grand roman, nous apporte la précision de ses détails techniques et sûrs. C'est de Scarlett O'Hara qu'il s'agit. Différant au moral de toutes ses contemporaines, elle n'en porte pas moins le costume.

« Sa nouvelle robe versait sur les cerceaux de sa crinoline les flots de douze mètres de mousseline verte à fleurs, et s'harmonisait à merveille avec les sandales de maroquin vert à talons plats que son père venait de lui rapporter d'Atlanta. La robe dégageait à la perfection une taille de dix-sept pouces, la plus fine de trois comtés, et son corsage collant moulait des seins bien mûrs pour ses seize ans. ⁴ »

• Pour ne point se limiter à Scarlett seule et faciliter la généralisation, je conseille de suivre l'essaim de ses amies qui se pressent au bal d'Atlanta :

« La vie éclata tout à coup dans la salle qui s'emplit de jeunes filles. Elles paraissaient voler dans leurs robes écla-

1. S. F. P. Gaines, *ouvrage cité*, page 16.

2. Pierre Brodin, *ouvrage cité*, page 95.

3. Evelyn Scott, *The Wave*, page 115.

4. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 3.

tantes à énormes crinolines, sous lesquelles dépassaient des pantalons de dentelle ; de petites épaules blanches, rondes et nues, et des gorges doucement renflées sortaient des festons de dentelle ; des châles de dentelle tombaient négligemment le long des bras ; des éventails pailletés et peints, des éventails de duvet de cygne et de plumes de paon pendaient aux poignets, retenus par de minces rubans de velours ; jeunes filles aux cheveux noirs ramenés en un chignon si lourd qu'elles rejetaient la tête en arrière avec impertinence, jeunes filles aux nuques encadrées de boucles dorées qui dansaient au rythme de leurs pendentifs d'or à franges...¹ »

Légères de caractère, sans autre souci que celui de plaire, ces gracieuses beautés brillaient par leur coquetterie raffinée et ne manquaient ni de vanité, ni d'affectation. Jamais avant ou depuis ce temps-là, on n'avait attaché si peu de prix au naturel de la femme américaine. Après leur mariage, ces *Southern belles* savent se plier aux nécessités de la vie, s'occuper des négresses, soigner les négrillons, bref, remplacer leur mère dont elles deviennent l'image. Mais, en attendant, il s'agissait d'abord de conquérir celui qui croit trouver l'élue de son cœur.

« Dans le Sud, on n'apprend aux jeunes filles qu'à trouver un mari, écrit Louis Bromfield, dans *The Rains Came* ; elles ne savent pas penser à autre chose.² » Ce jugement est confirmé par cet autre que j'emprunte au roman de Margaret Mitchell : « Dès le berceau, écrit-elle, les femmes s'efforcent de plaire aux hommes. Trop heureux, ceux-ci leur prodiguent, en échange, courtoisie et adoration. A dire vrai, les hommes accordent tout aux femmes ; tout, sauf de croire en leur intelligence.³ »

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 168.

2. Louis Bromfield, *ouvrage cité*, page 324.

3. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 157.

Peut-être risquerai-je de donner des facultés intellectuelles de la jeunesse du Vieux Sud une impression fâcheuse, mais je suis obligé de constater qu'au type de fils du planteur « bon gros chien » correspond, dans les romans de la Guerre Civile, celui de la jeune fille « charmant étourneau ». Toutefois, pour prolonger la comparaison, et sous un jour meilleur, j'ajouterai que, tout au cours de la guerre, les *plantation belles* ne cédèrent en rien aux *young bloods*, et qu'elles soutinrent la cause de la Confédération avec un patriotisme non moins ardent.¹

« Jamais il n'exista dans l'histoire de femmes plus patriotes que celles des Etats du Sud. Elles ne ménageaient pas leurs applaudissements et les hommes qui marchaient sous le grand drapeau de la Virginie les tenaient haut dans leur cœur. »²

Plus admiratif encore dans *My Lady of the North*, Randall Parrish, prête à un capitaine virginien ce bel éloge :

« La guerre est vraiment triste, et souvent je pense que nos femmes du Sud doivent en souffrir toute la violence. De quel héroïsme n'ont-elles pas donné les preuves ! L'histoire ne contient point de sacrifices semblables à ceux auxquels, depuis trois ans, j'assiste chaque jour. »³

*

* *

La présentation des maîtres de la plantation au lecteur serait presque incomplète, si j'omettais de dire deux mots d'un personnage peu sympathique au public, le régisseur. La fatalité et tous les romanciers s'obstinent à faire de lui un homme du Nord ;

1. Voir plus haut, pages 27 et 28.

2. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 57.

3. R. Parrish, *ouvrage cité*, page 14.

il n'apparaît jamais que sous le nom de *Yankee overseer*.

Sorte d'adjudant, méchant et rancunier, il se fait obéir, mais non respecter, par les noirs que, seul de toute la plantation, il essaye de terroriser. Son rang peu élevé dans l'échelle sociale ne lui permet pas, d'autre part, l'intimité des planteurs.

Jonas Wilkerson, le régisseur de Tara,

« était un Yankee et ses fonctions de surveillant lui interdisaient tout contact avec la société du comté. Il ne pouvait s'allier à aucune famille d'un rang quelconque et ne pouvait fréquenter que les Slattery, ou la racaille de leur espèce.¹ »

Son collègue et voisin Hilton « présentait le même mélange de servilité et d'impudence que Wilkerson.² »

Spectateur aigri des fastes de ses maîtres, le régisseur du Nord a toujours tendance à jouer le rôle d'un traître de second ordre, tramant sournoisement la perte de ceux-ci.

« On a découvert que notre surveillant était un homme de l'Union. Il cherche notre ruine et veut qu'il ne nous reste plus la moindre subsistance,³ » écrit Evelyn Scott dans *The Wave*.

La guerre, qui ruine et disperse les riches familles, sert les desseins noirs et louches de Wilkerson et de sa corporation. Seuls, dans le roman de Margaret Mitchell, les efforts acharnés de Scarlett et ses expédients précaires, pourront sauver Tara, et empêcher le diabolique *Yankee overseer* de devenir le seigneur et le maître de cette plantation.

1 M. Mitchell, *Gone With The Wind*, page 65.

2 Id., page 492.

3 E. Scott, *ouvrage cité*, page 131.

CHAPITRE III.

Les Nègres et l'Esclavage

LES NEGRES. A la maison, Mammy et le *butler*. — Les travailleurs des champs. — L'ESCLAVAGE. Origines bibliques. — *Uncle Tom's Cabin*. — Générosité des maîtres. — Reconnaissance et attitude des noirs pendant la guerre.

Au début de la guerre, la population du Sud s'élevait à neuf millions d'habitants. Trois millions sept cent mille étaient des noirs, en majorité des esclaves.

Les Africains, incapables de s'adapter au climat rigoureux de la Nouvelle-Angleterre, supportaient sans peine celui des Etats méridionaux. Leur vigueur peu commune et leur accoutumance à des chaleurs plus lourdes encore permirent aux blancs d'introduire et de cultiver le coton et les autres productions tropicales qui créèrent la richesse de cette région.

Puérils, crédules et superstitieux, gourmands et paresseux, n'ayant derrière eux que des siècles de vie animale dans la brousse ou la jungle, les nègres paraissaient désignés pour servir dans les plantations du Sud. Il leur fallait des maîtres fermes et généreux,

connaissant la limite de leurs forces et surtout celle de leurs efforts, excusant et redressant leurs travers, les préparant à vivre libres.

Les propriétaires d'esclaves, dans la littérature romanesque de la Guerre Civile, réunissent ces qualités. Ce sont des planteurs libéraux et loyaux, et l'on a déjà vu comment la maîtresse du domaine traitait les descendants de ce « demi-million de pauvres gens à peau noire, qu'on aime bien, qui font tout ce qu'ils peuvent, ne sont ni très malheureux ni très civilisés, que le Roi Jacques, et le Roi Charles, et le Roi Georges avaient octroyés à l'Amérique pour son malheur.¹ »

Deux sortes d'esclaves se partageaient la besogne de la plantation ; les *house-negroes*² s'occupaient des travaux d'intérieur, les *field-hands* constituaient la main d'œuvre agricole. Comparant ces deux classes, Georges Weill écrit : « Les nègres des maisons, vivant près des maîtres, surveillés directement par eux, devenaient des domestiques bien stylés, peu chargés de travail ; quelques-uns servaient de secrétaires et d'intendants. Les autres étaient beaucoup plus malheureux, les surveillants se montraient durs pour les travailleurs mis sous leurs ordres.³ »

Dans *God's Angry Man*, roman anti-esclavagiste d'une extrême violence, Leonard Ehrlich reconnaît

1. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 14.

2. Plus familièrement nommés *house-niggers*.

3. Georges Weill, *Histoire des Etats-Unis de 1787 à 1917*, page 120.

que les *house-niggers* « menaient une vie facile.¹ » Il concède même que « quelques-uns en arrivaient à aimer leurs maîtres² ».

Reine du peuple de *house-niggers* et dédaigneuse des *field-hands*, Mammy, vieille nourrice des enfants de la plantation, apparaît sous les traits du personnage noir le plus pittoresque et le plus populaire des romans de la Guerre Civile. Mammy a élevé les enfants et les petits-enfants de ses maîtres. Cette prérogative héréditaire lui confère une autorité et des droits presque maternels. Elle leur témoigne un attachement passionné, récompensé par la reconnaissance de ceux-ci devenus grands et par leur affection aussi vive que touchante.

« Notre bonne grosse Tante Bess est plus vieille que le Temps.
Mais ses yeux brillent toujours comme deux sous neufs,
Quoique deux générations se soient endormies
Sur la montagne paisible de son sein.
Enfants Wingate de Wingate Hall,
Depuis leur premier faible cri au berceau,
Elle les a caressés et punis tous, sans en oublier un,
Et leur ferma les yeux quand ils moururent.
Elle éleva Monsieur Billy, quand il était tout petit,
Soigné son vieux patron, lorsqu'il devint gâteux,
Le nourrit, le lava, le peigna,
S'y prenant mieux que personne.
La matriarche des faibles et des jeunes,
A la voix paresseuse, chantante, réconfortante.
Elle a bien des enfants à elle ;
Mais les enfants blancs sont l'âme de son âme.
Ils ne sont pas les siens, mais elle leur appartient,
Et si les parts sont inégales,
Elle l'ignore, maintenant qu'elle est vieille.
Ils la protégeront de la pluie et du froid.

1. Léonard Ehrlich, *God's Angry Man*, page 317.

2. Id., page 317.

Quelques-uns furent méchants, d'autres bien sages ;
Elle vivra au chaud tant qu'ils auront du bois.
Tantôt elle commandera, tantôt les gâtera...
A la fois mère et autorité,
Mais, légalement, ni l'une ni l'autre,
Jusqu'à ce qu'à la fin ils mènent à la tombe
Le despote familial, et l'esclave.¹ »

Digne émule de Mammy, souvent son époux, le *butler* noir occupe la seconde place parmi les gens de maison. Ce maître d'hôtel entoure de ses soins la personne du planteur. C'est le *gentleman's gentleman*.

« Pork, valet du plus beau noir, fort digne et rompu à toutes les pratiques de l'art vestimentaire, seul nègre bien stylé de toute la plantation, avait la direction générale de tous les domestiques.² »

— « On ménageait Julius, valet d'ébène aux cheveux gris, autocrate d'exquises manières et d'un grand orgueil familial.³ »

Tel Mammy, le *butler* noir sert avec un inlassable dévouement la postérité de ses maîtres, qu'il admo-

1. Stephen Vincent Benét, *John Brown's Body*, page 160.

2. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, pages 45 et 51.

3. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 28. A ce propos, le chagrin du vieil Oncle Peter, traité de *nigger*, la pire insulte pour un noir, et de « vieux crapaud » par une femme du Maine, en conversation avec Scarlett O'Hara, alors qu'il conduit sa voiture dans les rues d'Atlanta, est l'un des épisodes les plus émouvants de *Gone With The Wind*.

« L'Oncle Peter est de la famille, dit Scarlett d'une voix tremblante. Au revoir. En route, Peter ! »

Ce fragment de la suite du récit montre la place tenue dans une famille du Sud par le vieux valet noir :

« Elle jeta un coup d'œil à Peter et vit une larme couler le long du nez de l'esclave. Aussitôt une vague de tendresse passionnée et de chagrin provoqué par l'humiliation qu'il venait de subir, la bouleversa ; ses yeux s'embuèrent de larmes. C'était comme si un insensé avait brutalisé un enfant. Ces femmes avaient blessé l'Oncle Peter, Peter qui avait fait la campagne du Mexique avec le vieux colonel Hamilton, Peter qui avait tenu dans ses bras son maître mourant, qui avait élevé Melly et Charles... » (M. Mitchell, *ouvrage cité*, pages 672 et 673). »

nesté au besoin, rappelle à l'ordre et à l'observation de tous ses devoirs. Rhett Butler, gendre de Gerald O'Hara premier propriétaire de Pork, boit plus que de raison, après la mort tragique de son enfant, et se laisse aller au désespoir et à la négligence : « Il ne prenait plus soin de sa personne, et il fallait que Pork scandalisé se fâchât pour l'obliger à se changer avant le dîner ¹ ».

Ce dernier trait achève le portrait du valet noir. On a reconnu en lui, comme en Mammy, les marques de ces vieux domestiques devenus rares. Serviteurs exemplaires, ils se font pardonner la tyrannie légère, mais judicieuse qu'ils exercent par la fidélité constante qu'ils témoignent à leurs maîtres, jusqu'à la mort.

*

* * *

« Dans tout le Sud, plusieurs femmes de planteurs avaient soumis les négrellons à une série d'épreuves pour réserver aux meilleurs les situations exigeant une plus grande responsabilité. » Il s'agit évidemment ici du recrutement des *house negroes*. « Ceux qu'on affectait aux travaux des champs, poursuit M. Mitchell étaient les plus paresseux ou les plus ignorants, les moins énergiques, les moins honnêtes, les plus vicieux et les plus abrutis.² »

Dix ans plus tôt, James Boyd avait brossé du nègre des champs un portrait aussi péjoratif : « Prenez sa peau, sa stature simiesque, les sons grossiers et

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 1.000.

2. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 654.

inarticulés qui en sortent, et vous n'aboutirez jamais plus près de l'animal. ¹ »

Je crois qu'il faut éviter de prendre ces deux textes trop à la lettre. Le *field-hand* n'avait pas encore atteint, aux derniers jours de la plantation, un degré réel de civilisation ; tout décelait en lui l'indigène de l'Afrique Centrale. Admettons qu'il différât peu du sauvage, mais ce n'était pas un orang-outang.

Ces nègres travaillaient tout le jour à la plantation et dormaient sur le sol de leur pauvre cabane de bois. ² La littérature de la Guerre de Sécession popularise leur langage et leurs chants, suivant en cela les traces du mouvement littéraire du Sud et d'un genre qu'on pourrait appeler pseudo-méridional.

Reproduit avec plus ou moins d'exactitude et de véracité, le dialecte de ces grossiers travailleurs se révèle imagé, pittoresque et varié, souvent chargé d'un fort bon sens et d'un humour voisin de la finesse. Il est teinté d'allusions bibliques naïves, qui témoignent d'une foi sincère et d'une espérance plus belle encore. Ces pauvres esclaves avaient de la Bible, le seul livre dont on leur eût jamais parlé, une connaissance profonde, mais toute orale et devenue presque instinctive. Ils y puisaient patience et réconfort. N'est-

1. James Boyd, *Marching On*, page 65.

2. « C'était juste une cabane. Je crois qu'il devait y en avoir mille toutes pareilles sur nos côteaux, avec la même charrue renversée sous un arbre et les mêmes poulets crottés, perchés sur la charrue, et le même crépuscule gris, fondant sur les lattes grises du toit. » (William Faulkner, *The Unvanquished*, page 199.)

ce pas la longue et passionnante histoire du peuple choisi par Dieu, éprouvé par des siècles sans fin de servitude et d'infortunes ?

La Bible est également l'inspiratrice des *spirituals*, chants « graves et mystiques, majestueux et tendres », des nègres de l'Extrême-Sud. Le thème est fréquent, presque usé, dans toute la littérature américaine, de la cueillette du coton sous le soleil incandescent de Dixie, des lentes promenades par les nuits bleues et tièdes du Sud, tandis que s'élève « l'écho ténu et triste du chant des travailleurs, simple soupir nostalgique... ¹ »

« Oh, bientôt,
Bientôt !

Je vais déposer mon lourd fardeau.
Je sais que ma robe va bien m'aller.
Je vais déposer mon lourd fardeau.
J'ai essayé ma robe à la porte de l'enfer.
Je vais déposer mon lourd fardeau.

Oh, bientôt,
Bientôt !

...Il faut que je parte en voyage, bientôt, bientôt,
De l'autre côté du Jourdain, bientôt, bientôt,
Je vais mettre de bons souliers pour voyager, bientôt, bientôt,
Et je boirai de l'eau qui guérit, bientôt, bientôt,
Nous boirons de l'eau qui guérit et ne tarit jamais, bientôt
[bientôt,

Bientôt, bientôt !

...Roule, Jourdain, roule,
Roule, vieux Jourdain, roule.
Je voudrais bien aller au ciel

1. James Boyd, *Marching On*, page 13. Le Colonel Nathaniel Franklin, de l'armée des Etats-Unis, porte, dans *Action At Aquila*, cet autre jugement sur les chants des noirs : « Les nègres savent chanter, dit-il, ce que nous nous bornons à sentir. » (Hervey Allen, *ouvrage cité*, page 38.)

Quand je mourrai,
Pour entendre rouler le vieux Jourdain.¹ »

La sagesse du juste milieu prévaut encore une fois. L'exacte condition des nègres de la plantation réside à mi-chemin entre les vues extrémistes de James Boyd et de Margaret Mitchell, et la conception romanesque des idéalistes comme Stark Young. Ces esclaves n'étaient ni des brutes, ni de gracieux troubadours, mais de bons diables qui exprimaient en chants nostalgiques tout ce qui passait par leur âme naïve.

*
* *
*

L'esclavage avait été imposé aux Etats-Unis par les trafiquants anglais, aux Etats du Sud par les négriers Yankees, qui ne se souciaient que d'écouler une marchandise inutilisable en raison du climat. Beaucoup de planteurs, on le verra, n'accordaient à cette institution, base de leur statut social, qu'une adhésion sans enthousiasme ; leur faible sympathie s'affirma pourtant et se confondit avec leur amour profond du Sud, lorsqu'ils virent ce pays en danger.

D'autres défendaient avec plus de vigueur le régime qui avait servi leurs ancêtres, permis l'édification de leur maison et de leur fortune et qui leur semblait aussi naturel que l'air qu'ils respiraient. Ils puisaient leurs convictions dans l'Ecriture Sainte. Quand on sait quelle place la Bible occupe, — et surtout occu-

1. Strophes de *negro spirituals*, citées dans *The Wave*, aux pages 420, 427, 434. Leur traduction en français courant perd la saveur de la mélodie originale. Elle n'a que le mérite d'éviter l'emploi d'un argot ou d'un jargon ridicules autant qu'hors de propos.

paît, dans la formation culturelle anglo-saxonne, on juge mieux de la sincérité de leurs idées, et l'on ne s'étonne plus d'entendre des hommes du Sud soutenir avec véhémence l'équitable justice de l'esclavage. D'aucuns ne plaisantaient point, en voulant démontrer, toutes preuves en mains, la « sainteté » de *l'institution particulière*.

« Il n'est pas homme qui mette en doute le droit divin de l'esclavage en ma présence¹ »,

affirme solennellement un vieux planteur, dans *The Battle-Ground*.

Jack Hicks, l'aubergiste du roman d'Ellen Glasgow, développe cette idée :

« Et maintenant on fait courir ces bruits de libération des nègres. Libération ? Qu'est-ce qu'on va en faire, une fois qu'on les aura libérés ? Ne sont-ils pas les fils de Cham ? Et n'étaient-ils pas faits pour être les serviteurs des serviteurs, comme dit la Bible ?² »

— « Monsieur, discute le Colonel Carvel dans *The Crisis*, Dieu a fait des fils de Cham les serviteurs des fils de Japhet pour toujours et toujours...³ Quand Dieu lava cette terre perfide et recommença, il jugea digne de mettre les noirs en sujétion.⁴ »

Enfin, les extraits qui suivent d'un sermon prononcé par un prédicateur anonyme après la bataille de Shiloh, dans *The Wave*, prouvent que les esclavagistes savaient recourir à l'autorité du Nouveau Testament aussi habilement qu'à celle de l'Ancien.

« Le Christ lui-même n'a pas condamné l'esclavage. Ses apôtres recevaient les propriétaires d'esclaves dans l'Eglise,

1. Ellen Glasgow, *ouvrage cité*, page 19.

2. Id., page 227.

3. Alexander Stephens, vice-président de la Confédération, soutenait officiellement la même idée lorsqu'il disait : « Le nègre, en vertu de sa race et par suite de la malédiction de Cham, est fait pour la position qu'il occupe dans notre système ». ¶

4. Winston Churchill, *ouvrage cité*, page 7.

et n'exigeaient d'eux ni repentir, ni renoncement. Les esclaves chrétiens avaient en ces temps-là reçu l'ordre d'obéir à leurs maîtres chrétiens, et de les honorer. L'esclave fugitif était renvoyé au propriétaire qu'il avait frustré. Si l'esclavage est un péché, alors c'en est un de lire la Bible. Aucun des grands maîtres de la science moderne, aucune des lumières de l'Eglise ne condamnèrent jamais l'esclavage. Moïse l'a rendu légal au sein du peuple choisi par Dieu ; le Christ, le grand réformateur, a vécu parmi ses préceptes qu'il approuvait.¹ »

L'idée de l'esclavage fait partie des plus profondes convictions religieuses du vieux Jimmy Vaiden (*The Forge*, par T. S. Stribling). Il en trouve aussi la justification dans la Bible. Pour lui, comme pour beaucoup de ses compatriotes, l'esclavage est l'expression de la loi naturelle.

*

* *

Laissant aux théologiens le soin de résoudre ce débat d'exégèse, je n'hésite pas à déclarer que le Sud ne fut jamais un pays

« où des Oncle Tom

Gémissaient bibliquement sous le fouet. » »

Seuls Mrs. Beecher-Stowe, et ceux qui lisaient son roman avec parti-pris et sans discernement, accréditaient ces tristes fantaisies.

Mrs. Beecher-Stowe a délibérément faussé le caractère des nègres, imaginé des cruautés impossibles, méconnu les vrais rapports entre maîtres et esclaves. Reprenant le thème du bon sauvage, désuet depuis le siècle précédent, elle a voulu exalter le nègre

1. Evelyn Scott, *ouvrage cité*, pages 74 et 75.

2. Stephen Vincent Benét, *John Brown's Body*, page 25.

généreux et supérieur au blanc. C'était le moyen le plus sûr de lui gagner des sympathies. Malheureusement cette romancière n'est pas capable de peindre ni de comprendre les gens du Sud, n'ayant jamais vécu parmi eux, ignorant leurs habitudes et leurs mœurs, bonnes ou mauvaises. Son *Uncle Tom's Cabin* n'est qu'un mélodrame, « construit tout entier d'après les conventions de son époque, ¹ » où, malgré la mort affreuse de l'Oncle Tom, le dénouement proclame que le vice est puni et la vertu récompensée. Juger tous les planteurs américains de 1850 d'après Simon Legree, c'est commettre une erreur aussi grossière et fatale que de voir dans les Thénardier et dans Murdstone l'image du peuple français et de la bourgeoisie anglaise de la même époque.

L'historien américain John Holladay Latané porte ce jugement sur *Uncle Tom's Cabin* : « Quoique ce ne soit ni le vrai reflet de l'esclavage ni un chef-d'œuvre littéraire, ce livre plut à l'imagination populaire. Il fut lu par des millions d'hommes et bénéficia d'un plus fort tirage que n'importe quel roman qu'on ait jamais écrit. ² Il fit peu d'impression sur l'ancienne génération, mais ce fut un puissant levier contre l'esclavage. ³ » Dans le Nord des Etats-Unis,

1. L. Lewisohn, *Expression in America*, page 185.

2. Latané écrivait cela avant la publication de *Gone With The Wind*, brillant démenti aux calomnies de Mrs. Beecher-Stowe. 300.000 exemplaires de *Uncle Tom's Cabin* furent vendus la première année. Paru en juin 1936, le livre de Margaret Mitchell dépassait, dès janvier 1937, un tirage de 1.103.000 volumes. La population des Etats-Unis avait, il est vrai, quadruplé depuis le milieu du siècle précédent.

3. John H. Latané, *History of the American People*, page 367.

et même en Europe, les lecteurs de Mrs. Beecher-Stowe prêtèrent une foi aveugle aux fantaisies les plus horribles qu'elle perpétra pour attiser la haine croissante qui opposait déjà les deux sections.

« Ne voyant que la Bible au-dessus de *Uncle Tom's Cabin*, les femmes du Nord voulaient savoir le dernier mot sur les chiens de chasse que les gens du Sud élevaient pour dépister les esclaves en fuite. Elles voulaient également des détails sur les redoutables fers que les planteurs faisaient rougir pour marquer le visage de leurs esclaves, et les chats-à-neuf-queues avec lesquels ils les fouettaient jusqu'à la mort.¹ »

Dans son roman *God's Angry Man*, fougueux plaidoyer abolitionniste en faveur de l'agitateur fanatique John Brown, L. Ehrlich reprend quelques-unes des idées chères à Harriet Beecher-Stowe, et noircit à cœur-joie l'esclavage qu'il ne connaît pas mieux qu'elle. Parlant de la période, aux environs de 1850, où celui-ci progressait rapidement vers l'Ouest,

« l'esclavage faisait souche, écrit-il. La plante empoisonnée débordait du Sud. Et bientôt des hommes noirs vivraient prostrés sous son ombre, bientôt leurs gémissements se mêleraient au cliquetis des chaînes. Résumé de toutes les iniquités, honte la plus profonde de l'humanité, il n'impliquait rien d'autre que la prison perpétuelle, une servitude désespérée ou l'extermination absolue. »

Les négrophiles du Nord et les zélés propagateurs de l'*Onclétomerie*² affichaient une pitié profonde, une commisération larmoyante à l'égard de leurs frères noirs opprimés et lointains, mais ils mépri-

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 670.

2. Le mot est de Théophile Gautier, dans *Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom*, article paru dans le journal *La Presse* du 7 mars 1853.

saient du fond du cœur l'individu, dès qu'ils ne pouvaient se dérober à son contact direct.

« Mon Dieu, ma chère, ricana la femme du Maine, je n'avais jamais vu un nègre avant d'arriver dans le Sud, le mois dernier, et je n'ai guère envie d'en voir. Ils me donnent la chair de poule et ne m'inspirent aucune confiance !¹ »

Et Margaret Mitchell poursuit :

« Les Yankees n'aiment pas les nègres, se méfient d'eux ; ils ne les comprennent point et pourtant ils ne cessent de crier à tous les échos que les gens du Sud ne savent pas s'y prendre avec eux.² »

Les Sudistes tenaient ouvertement la race noire pour inférieure à la blanche ; mais ils se montraient humains et bons envers leurs serviteurs. J'invoque à ce sujet l'autorité de Tocqueville qui, dès 1835, écrivait :

« Dans le Nord la situation du nègre est pire que dans le Sud. La liberté ne lui profite pas, car il ne peut pas user de ses droits. Dans le Sud, le maître ne craint pas d'élever son esclave jusqu'à lui... Dans le Nord, le blanc n'aperçoit plus distinctement la barrière qui doit le séparer d'une race avilie et il s'éloigne du nègre avec d'autant plus de soin qu'il craint d'arriver un jour à se confondre avec lui.³ »

La conclusion très nette se dessine et c'est Evelyn Scott qui la tire dans *The Wave* : « Notre ennemi n'a aucune amitié pour le noir, mais il est mû par l'inimitié envers son protecteur blanc. C'est l'attitu-

1. M. Mitchell, ouvrage cité, page 672.

2. Id., page 674.

3. A. de Tocqueville, *De la Démocratie aux Etats-Unis*, 4^e édit. 1864, Tome II, page 38.

de de l'homme du Nord, la révélation de sa prétention de nous imposer sa loi. ¹

*

* *

A côté de *Uncle Tom's Cabin* et de *God's Angry Man*, combien de pages réhabilitent le planteur du Sud et dépeignent sous un jour réel et parfois séduisant le sort de ceux qu'il gardait encore comme esclaves ! Car de nombreux *Southern gentlemen* avaient affranchi leurs esclaves avant la Guerre de Sécession. Le général Lee n'était pas le moins éminent de ceux-ci, et, bien avant le décret de Lincoln, l'émancipation se réalisait dans le Sud, lente et graduelle, mais spontanée.

Dans le roman, on voit aussi que bon nombre de nègres avaient été libérés par leurs maîtres, avant que ces derniers ne fussent appelés à prendre les armes. C'est le cas du vieux Levi, dans *The Crisis* de Winston Churchill, Ashley Wilkes, de *Gone With The Wind*, « aurait lui-même libéré tous ses esclaves après la mort de son père, si la guerre ne s'en était pas chargée. ² »

Les noirs qui demeuraient esclaves n'étaient point considérés comme tels par leurs propriétaires. La parenthèse de la citation suivante, empruntée à *So Red The Rose*, est significative : Hugh McGehee, un riche planteur de l'Extrême-Sud, parle à ses amis : « Nous avons plus de mille gens (il ne disait

1. E. Scott, ouvrage cité, page 72.

2. M. Mitchell, ouvrage cité, page 978.

jamais esclaves) ¹ ». Dans *The Unvanquished* de William Faulkner, la vieille Rosa Millard, qui en l'absence de son gendre, colonel dans l'armée confédérée, gère sa plantation avec une belle vigueur, emploie devant eux le terme « black men » pour désigner ses esclaves. ² Francis Eppes, personnage de *So Red The Rose*, croit que « la forme que prend l'esclavage dans le Sud est aussi humaine qu'on peut l'espérer ». Et dans *The Battle-Ground*, la maîtresse de la plantation s'affaire à ses préparatifs de Noël que tous, blancs et noirs, vont joyeusement célébrer, et s'écrie : « Nous ne nous sommes même pas occupés du Noël des serviteurs, et Betty qui doit remplir les bas des enfants dans les cabanes ! ³ »

J'ai vu souvent aux Etats-Unis une esquisse centenaire de cette nuit de Noël. Une joyeuse bande de serviteurs se présente à ses maîtres assemblés sur la véranda qu'illuminent des lanternes garnies de houx. Un nègre joue du violon, d'autres portent des torches, un ou deux viennent offrir de modestes présents. L'expression de tous les visages attendrit comme une estampe du XVIII^e siècle à la gloire du bonheur familial ou des vertus domestiques. Où êtes-vous, « noirs opprimés » des prédicantaux et émeutiers du Nord ?

Dans *The Burial of the Guns*, T. Nelson Page nous entretient d'une vieille fille, qu'à la plantation

1. S. Young, *ouvrage cité*, page 145.

2. W. Faulkner, *ouvrage cité*, page 44.

3. E. Glasgow, *ouvrage cité*, page 107.

tous appellent Cousine Fanny,

« toujours courant par la campagne, allant voir les vieux nègres. Le temps n'était jamais trop mauvais, la boue trop profonde. Elle allait partout rendre visite à quelque vieil « Oncle » ou « Tante » et soigner l'enfant malade d'Un Tel. Je l'ai rencontrée, seule sous la pluie, patageant dans une boue qui atteignait le genou, lorsqu'elle allait chercher un médecin.¹ »

« Dans le Sud, écrit T. S. Stribbling, plus impartial et plus réaliste que Page et que Stark Young, une sorte d'obligation raciale incombe aux blancs de corriger et d'atténuer de leur mieux les erreurs et les défauts des gens de couleur.² » Théophile Gautier ne parlait pas un autre langage, lorsqu'en 1852 l'esclavage lui paraissait « un moyen d'initiation pour la race noire à une civilisation supérieure.³ »

A ces jugements d'écrivains je n'ajouterai que le témoignage d'un historien et d'un savant français, observateurs précis et désintéressés. Dans son ouvrage intitulé *Dix-huit Mois dans le Nouveau Monde*, paru en 1852, Charles Olliffe prétend qu'il n'existe nulle part une classe d'êtres aussi heureux que les esclaves des Etats-Unis, où les planteurs sont indigne-ment calomniés. Il admet qu'il existe « des exceptions à la règle générale des bons maîtres, dans le cas de quelques petits colons enrichis, d'individus obscurs ». Olliffe est sûr que, si l'on offrait aux nègres leur liberté, les quatre-cinquièmes des esclaves refuseraient,

1. T. N. Page, *ouvrage cité*, page 34.

2. T. S. Stribbling, *Unfinished Cathedral*, page 12.

3. Théophile Gautier, *Chronique Théâtrale*, Saison de 1852.

et il conclut que « quelques esclaves fugitifs maudissent les abolitionnistes d'avoir encouragé leur évasion. ¹ »

« Si tous les nègres du domaine étaient libres », affirme un des personnages de *The Limestone Tree*, « ils regagneraient leurs cabanes avant huit jours. Ils vivent tellement plus heureux et plus en sûreté ici que dans les rues de la ville. ² »

Enfin, l'illustre Ampère, de retour des Etats-Unis, en 1855, raconte sa visite à une sucrerie près de la Nouvelle-Orléans. Il juge que les nègres y sont bien traités, et il souligne que « c'est dans l'intérêt de leurs propriétaires. ³ »

Si l'on imagine en effet un planteur sans foi ni loi, un mécréant insensible à tout sentiment humain, il apparaît évident que son intérêt seul l'incite, le force à ne point maltraiter ses esclaves.

Mais aucun roman de la Guerre Civile n'a daigné recourir à la raison que donne Ampère. Ces livres, au contraire, ne révèlent que des sentiments élevés chez les planteurs. Grâce au désintéressement même des maîtres, Evelyn Scott, résumant en trois mots ⁴ l'exacte condition des esclaves du Vieux Sud, peut nous les présenter « satisfaits et bien à l'aise », et tout porte à la croire.

1. Charles Oliffe, *Dix-Huit Mois dans le Nouveau Monde*, page 132.

2. Joseph Hergesheimer, *The Limestone Tree*, page 119.

3. J. J. Ampère, *Promenade en Amérique, Etats-Unis, Cuba, Mexique*, page 113.

4. « the contented comfortable slave », (*The Wave*, page 72.)

*

* *

Les noirs rendaient par une fidélité sans bornes à leurs maîtres la sollicitude de ceux-ci.

« On rencontrait chez eux une loyauté, un attachement illimité, un amour que rien ne pouvait altérer, qu'aucune somme d'argent ne pouvait acheter.¹ »

Dans la partie du roman américain qui nous occupe ici, la guerre et l'adversité donnent aux noirs du Sud d'incessantes occasions de témoigner leur dévouement à ceux qu'ils servent. Big Abel, l'esclave de Dan, héros de *The Battle-Ground*, a tenu à suivre son jeune maître, dès que celui-ci s'est engagé dans l'armée confédérée. Or, Dan n'est pas le seul soldat que son esclave accompagne dans les batailles.

« Capitaines et lieutenants, ainsi que plus d'un sergent et d'un caporal, avaient leurs serviteurs privés. C'étaient les plus fiers et les plus enviés de leurs frères.² »

Lorsque le décret signé par Lincoln, le 1^{er} janvier 1863, leur accorde la liberté, beaucoup de nègres la méprisent et préfèrent rester attachés à leurs maîtres. Ici c'est l'intérêt — *primum vivere* — qui inspire cet esclave de *Marching On* :

« Qui, moi, libre ? Oh non ! Il lança un regard de malice triomphante comme s'il avait flairé un piège habilement tendu. Alors comment je mangerais ?³ »

Un autre noir, dans *The Wave*, a pu observer les résultats de la liberté qu'offrent les Yankees et le

1. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 674.

2. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 57.

3. James Boyd, *ouvrage cité*, page 95.

triste accueil qu'ils réservent dans leur pays ou dans les rangs de leur armée ;

« Oui, dit-il, on est à peu près aussi libre que des malfaiteurs qui travaillent dehors, tous enchaînés ensemble.¹ »

The Unvanquished de William Faulkner révèle le sort des nègres leurrés par les promesses des conquérants qu'ils ont voulu suivre. Ils sont vite revenus,

« pour trouver leur familles et leurs maîtres disparus, pour se disperser dans les collines et vivre dans des grottes et des arbres creux, comme les animaux.² »

Quelques noirs fugitifs, appelés *contrabands*, souffrirent moins parfois de leur récent affranchissement. Hervey Allen donne cette définition du *contraband*.

« C'est un noir dont le maître en Virginie, par suite des proclamations de Mr. Lincoln, ne bénéficie désormais plus des services. » Et l'écrivain poursuit : « Ils affluaient en Pensylvanie et déjà constituaient un problème qu'on ne résolvait pas.³ »

L'un d'eux, Claudius, est passé au service d'une excellente famille de cet Etat. Lorsque le colonel Franklin la quitte après une permission, l'ancien esclave « le regarde partir pour la vieille Virginie avec un regard nostalgique.⁴ » Cette seule phrase en dit long sur le sort des esclaves évadés, moins privilégiés que Claudius !

1. « 'bout free as de chaingang, we is ». (Evelyn Scott, *ouvrage cité*, page 207.)

2. Wm. Faulkner, *ouvrage cité*, page 191.

3. Hervey Allen, *Action At Aquila*, page 92.

4. « ...watched the colonel depart for ole Virginy with homesick eyes. » (Hervey Allen, *ouvrage cité*, page 93.)

De nombreux serviteurs, dédaigneux d'une illusoire liberté, se serrent autour de leurs maîtres dans la tourmente qui s'abat sur le Sud, supportent vaillamment avec eux des malheurs qui ne font qu'accroître leur loyauté. Dans *So Red The Rose*, William Veal, le butler de Montrose, a offert à sa maîtresse de la conduire en voiture jusqu'au champ de bataille de Shiloh. Le combat du 7 avril 1862 fut des plus sanglants et Mrs. McGehee croit qu'elle retrouvera le corps de son fils Edward à Shiloh. Ils arrivent la nuit ; les sentinelles fédérales ne permettent pas à la mère de rechercher son enfant.

« Mais le vieux William Veal se glissa à la dérobée. Il arriva dans le champ, et, tâtant les cheveux de tous les morts jusqu'à ce qu'il eût retrouvé Edward, il le reconnut à sa chevelure ; vous savez comme elle était fine !¹ »

Ce fut encore William Veal qui enterra les couverts d'argent de Montrose, à l'instar de bien d'autres esclaves de la fiction et de la réalité², avant que les soldats fédéraux eussent pillé et brûlé la maison. Puis,

« Quand la guerre fut finie, il rapporta l'argenterie des bois où il l'avait cachée, nul ne sut jamais où ; et on lui offrit une jaquette noire à pans et à parements de satin, ainsi qu'une montre et une chaîne d'or ; sur le boîtier on pouvait lire : William Veal, fidèle Achate de la Famille McGehee.³ »

Les esclaves restés à Beaumont prirent, dans un autre roman, la même précaution que William Veal.

1. S. Young, *ouvrage cité*, page 245.

2. De vieux habitants du Sud des Etats-Unis m'ont confirmé l'authenticité de ces faits et cité d'autres exemples non moins curieux.

3. S. Young, *ouvrage cité*, page 425.

« Ils traînèrent de lourds sacs d'argenterie et les enterrèrent parmi les racines noueuses.¹ » La sauvegarde de ces objets précieux semble être une initiative commune à tous les esclaves diligents des romans de la Guerre Civile. Pork, lui, a caché l'argenterie de ses maîtres au fond d'un puits. En reconnaissance de ce service et de beaucoup d'autres, Scarlett, sa maîtresse, lui promet la récompense réservée au butler de Montrose et à d'autres vieux serviteurs de nos romans :

« Tu as été rudement fidèle et bon, lui dit-elle, et, quand j'aurai de l'argent, je t'achèterai une grosse montre d'or, sur laquelle je ferai graver un passage de la Bible de ce genre : C'est bien, brave et loyal serviteur...² »

Il serait facile de réunir tous les traits de dévouement et de sacrifice des esclaves dans les romans de la Guerre de Sécession et d'en faire un livre plus long que celui-ci. Ces épisodes prouvent que la servitude des nègres du Sud ne présentait pas l'indicible horreur imaginée par Mrs. Beecher-Stowe, par Mgr. Gaume dans son histoire pieusement macabre de *Suéma, ou la Petite Esclave Enterrée Vivante*, et par notre Jules Verne dans *Nord contre Sud*, seul roman amusant de la Guerre Civile, mais amusant par ses erreurs et ses maladresses.

1. L'un de ces noirs a été capturé par les Yankees, puis torturé pour lui faire révéler sa cachette. Son maître le retrouve pantelant ; « Ils m'ont retiré mes vêtements, lui apprend l'esclave. Ils m'ont brûlé les pieds pour me faire parler... Il regarda son maître avec une dignité calme. Mais je n'ai rien dit. » (James Boyd, *Marching On*, page 423.)

2. M. Mitchell, *Gone With The Wind*, page 473.

Le tableau calme et grave de la prière du soir qu'Ellen O'Hara, maîtresse de Tara, récite avec ses esclaves, suffit à prouver que le joug des planteurs différerait peu de celui des philosophes romains, des sages de la Grèce et des patriarches de l'Orient. Certaines relations entre le maître et le serviteur de la plantation illustreraient des pages de *La Cité Antique*, transposées dans un monde différent et nouveau. A celui qui ne veut pas les méconnaître apparaît moins brutale cette profession de foi du vieux Milt Vaiden, héros de la dramatique trilogie de Stribling :

« L'esclavage n'a pas seulement protégé notre idée primitive de la famille. Il l'a agrandie, anoblie, transformée en celle du patriarcat. Il a produit les loisirs, la culture et cette responsabilité profonde et immense sans laquelle les hommes sombrent dans le dilettantisme et l'amour du plaisir. »¹

1. T. S. Stribling, *Unfinished Cathedral*, page 106.

CHAPITRE IV

Les Pauvres Blancs

Présentation de cette classe. — Rapports avec les planteurs. — Relations avec les nègres. — Les pauvres blancs et la guerre.

« C'étaient les gens qui grattaient la terre (*dirt-farmers*), ceux que les nègres appelaient *white trash*, des hommes qui n'avaient pas d'esclaves et vivaient parfois plus mal que les esclaves de grandes plantations.¹ » Ainsi William Faulkner présente-t-il la classe que dans le Sud des Etats-Unis on nomme *poor whites*, expression que les historiens et sociologues français s'accordent à traduire par *pauvres blancs*².

Car il ne faudrait pas croire que la population blanche du Sud se composait des seules familles des planteurs. A vrai dire, cette aristocratie ne comptait pas cinq mille représentants ; tandis qu'au-dessous d'elle fourmillaient cinq millions de leurs frères deshérités. Si l'on compare le planteur au *gentleman farmer* ou au *squire* du XVIII^e siècle anglais, le mot *yeomanry* désignera ce prolétariat de petits proprié-

1. Wm. Faulkner, *The Unvanquished*, page 56. La locution *white trash* peut être traduite en français par racaille blanche.

2. Certains historiens, par exemple E. Kirke et G. Weill, recourent au terme de *petits blancs*.

taires cultivateurs, qui, loin des grand'routes reliant les plantations, faisaient pousser quelques pieds de tabac ou de coton, lorsque le sort ne les contraignait pas à une oisive pauvreté.

Ils habitaient de petites maisons basses, découpées comme des boîtes, aussi exiguës que les cabanes des noirs. La peinture n'avait jamais touché les planches de ces habitations grises de mousse espagnole tombant du pécán ou du chêne qui les ombrageaient.

Le dénûment de leurs malheureux propriétaires était extrême. Ils ne possédaient ni chevaux ni mules, vivaient de gibier et de leurs récoltes maigres et étiolées ¹. En général, ils se livraient au troc et leur fortune ne dépassait jamais cinq dollars.

Gone With The Wind est, sur ce point, aussi précis que sur tous les autres. Dans le chapitre XL, on lit une description réaliste de ces

« *crackers*² du fond des bois et des marais. Ces derniers, géants maigres et barbus, portaient des vêtements qu'ils tissaient eux-mêmes et des bonnets de raton. Ils tenaient avec aisance leur fusil sous le bras et avaient calé leur chique dans un coin de leur bouche. Leurs femmes les accompagnaient, les pieds nus entrant dans la terre molle et rouge, la lèvre inférieure pleine de tabac à priser. Sous la capeline, leur visage blême trahissait la malaria,

1. « Tom Slattery n'avait pas d'esclaves. Ses deux fils aînés et lui trimaient par saccades sur leurs quelques arpents de coton, tandis que sa femme et les plus jeunes d'une ribambelle d'enfants hargneux et chafouins cultivaient un soi-disant jardin potager. Mais, d'une façon ou d'une autre, le coton périssait toujours et le jardin, par suite des grossesses continuelles de Mrs. Slattery, produisait rarement assez pour nourrir son monde. » (M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 49.)

2. Mot intraduisible désignant les pauvres blancs de Géorgie.

mais il reluisait de propreté et l'amidon lissait leur robe de calicot fraîchement repassée.¹ »

*

* *

Il est évident que, dans la société du Sud « divisée en étages imperméables² », les seigneurs des vastes domaines regardaient d'assez haut les manants de la brousse, ces *intouchables* qu'Evelyn Scott appelle, dans *The Wave, dirt-eaters* ou mangeurs de boue.³

Pourtant, les *poor whites* ne s'abaissaient pas devant le haut rang ou la fortune des planteurs. Blancs comme eux, ils s'estimaient leurs égaux et, comme eux, supérieurs aux esclaves. Leur attitude à l'égard de la classe régnante se manifestait par un isolement farouche et hautain et par une fierté qui devenait mauvaise, dès qu'ils jugeaient offensé leur chatouilleux orgueil.

James Fraser, pauvre blanc, mais, malgré tout, héros de *Marching On*, s'est imaginé que l'héritière de Beaumont, la plantation voisine, désirait lui faire quelque charité déguisée. Il s'emporte devant la jeune fille.

« Vous croyez que j'accepterais de l'argent de vous ! Vous me prenez pour un *cracker* perdu dans les bois, humblement heureux de recevoir un dollar de ceux qui sont au-dessus de lui ! Vous croyez qu'en dehors de vous et des autres planteurs les gens sont tous de pauvres hères qui attendent quelques cents ou leur pâtée ! Retenez bien ceci. Mes parents peuvent ne pas avoir de terres ni de nègres,

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 707.

2. A. Siegfried, *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, page 50.

3. E. Scott, *The Wave*, page 50.

mais ils savent marcher la tête haute. Nous ne devons rien à âme qui vive.¹ »

Et Margaret Mitchell met à cette diatribe le point final par ce court jugement. « Dans leur misère les pauvres blancs avaient la farouche fierté des planteurs dans leur opulence. De leurs riches voisins ils n'acceptaient rien qui ressemblât à l'aumône.² »

*

* *

Le maître de la plantation ne s'abaissait jamais à un mépris violent des *dirt-eaters* moins fortunés que lui ; il les ignorait discrètement. Mais ses esclaves ne songeaient pas à cacher leur dédain profond pour ceux qui, de même race que leur maître, vivaient dans une autre condition. Leur naïveté attribuait à tous les blancs les prérogatives de leur propriétaire et ne pouvait admettre qu'on lui fût inférieur.

Les noirs considéraient ces hommes sans terres ni esclaves à la façon du valet de chambre stylé, toisant un visiteur hirsute et famélique. « Bien nourris, bien vêtus, bien soignés, les domestiques nègres du comté s'estimaient supérieurs³ à la racaille blanche⁴ », écrit Margaret Mitchell, dans *Gone With The Wind*. Dans le même livre, un jeune Géorgien, courageux et intelligent, blessé à la guerre, est recueilli à Tara. A la demande de Scarlett, il y reste après sa guérison,

1. James Boyd, *Marching On*, page 114.

2. M. Mitchell, *Gone With The Wind*, page 19.

3. Cette phrase est confirmée par la remarque d'André Siegfried s'appliquant aux noirs : « Leur dédain des pauvres blancs est sans bornes ». (A. Siegfried, *Les Etats-Unis d'Aujourd'hui*, page 95.)

4. M. Mitchel, *ouvrage cité*, page 49.

et il aide la jeune femme à relever les ruines de la plantation. Pauvre blanc, puisqu'il est de mince origine, Will Benteen occupe pourtant un rang élevé dans sa caste, car il a deux esclaves. Scarlett et les siens le considèrent comme un frère. Mais

« Mammy s'était d'abord montrée distante envers lui, parce qu'il n'était pas de qualité et qu'il n'avait possédé que deux esclaves.¹ »

Lorsqu'il s'agit de la lie des *poor whites*, des Slaterry, par exemple, le mépris courroucé de Mammy ne connaît plus de bornes, et son langage prend une virulence que l'on n'aurait point pressentie chez cette négresse dévouée.

En revanche, les pauvres blancs témoignaient aux noirs le plus haineux mépris.

« James Fraser haïssait et méprisait les nègres et aurait souhaité qu'il n'y en ait pas eu un seul au monde. Mais s'il devait y en avoir, il fallait qu'ils fussent esclaves ; on pouvait en juger d'après les façons des nègres libres.² »

Quant à Slaterry, de *Gone With The Wind*, il « détestait ses voisins de tout le peu d'énergie qu'il possédait, mais surtout il haïssait les nègres insolents des riches.³ »

On conçoit que tous les Slaterry du Sud aient été jaloux du sort des noirs qu'on nous dit si gâtés par leurs maîtres, et « fiers d'appartenir à des gens de qualité⁴ », mais il n'est pas douteux qu'au fond de leur cœur sommeillait une vieille rancune. Ces esclaves les privaient de l'enviable métier de fermiers ou de cultivateurs dans les plantations. Ils leur

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 511.

2. James Boyd, *Marching On*, page 66.

3. M. Mitchell, *Gone With The Wind*, page 49.

4. Id., page 50.

volaient le seul travail qui, les arrachant au besoin, leur eût donné au moins l'aisance. Sans eux, ces pauvres diables n'auraient pas croupi dans leur lamentable indigence. C'était leur gros grief, et la raison même.

*

* *

« Convaincus que les républicains noirs du Nord, après les avoir subjugués, donneraient leurs terres en partage aux nègres, les pauvres blancs se levèrent en masse pour défendre la civilisation du Sud.¹ » Ainsi, d'après l'historien américain Muzzey, l'antagonisme que je viens d'exposer aurait poussé les blancs pauvres à s'engager spontanément dans l'armée confédérée, lorsque la guerre éclata.

Une jeune recrue, dans *John Brown's Body*, affecte, en tous cas, un patriotisme plus désintéressé :

« Nous ne nous battons pas pour des esclaves,
La plupart d'entre nous n'ont jamais eu d'esclaves
Et ne s'attendent pas à en avoir jamais.
Il faut de l'argent pour acheter un esclave ; nous sommes
[presque tous pauvres.
Mais nous ne voulons pas nous coucher et laisser le Nord
[nous marcher dessus,
Pour des esclaves ou pour n'importe quoi.² »

Enfin, un soldat du Mississippi répond, dans *Lone Star Preacher*, à un officier fédéral qui l'a fait prisonnier et lui démontre que le Nord ne lèse aucun de ses droits : « Oui, mais j'ai peut-être des droits

1. David S. Muzzey, *Histoire des Etats-Unis d'Amérique*, pages 446 et 447.

2. S. V. Benét, *John Brown's Body*, page 190.

dont je n'ai pas encore entendu parler ; alors je me bats pour eux. ¹ »

Le roman américain de la Guerre Civile a produit deux types opposés de soldats sortis de la classe des pauvres blancs : le vaillant guerrier et le soudard. *Marching On, John Brown's Body* et *Action At Aquila* nous présentent des combattants qui s'opposent à l'envahisseur aussi valeureusement que les plus fougueux *young bloods*. En revanche, *The Long Roll* met en scène le répugnant Steve Dagg, traînard, déserteur et traître du 65^e régiment de Virginie ; *The Wave* compte parmi ses nombreux personnages Mose et Dawsy qui préfèrent mener, dans les montagnes de leur Tennessee natal, la vie des bandits corses, plutôt que de se battre pour leur pays ; et *The Unvanquished* pousse loin l'horreur lorsque Grumpy, chef d'une bande de pillards, assassine la grand'mère de Bayard Sartoris dont il redoutait la concurrence commerciale.

La longue lutte fratricide, funeste à la fortune du planteur, l'abaisse au niveau matériel du cultivateur des bois ou des marais. Les vieux codes devenant moins rigides, des barrières morales tombèrent.

Ce nivellement inspire à certains de nos romanciers des idylles conciliatrices. Ils ont, sans le savoir, copié les écrivains qui unissent à la fin de leur ouvrage le héros du Sud à l'héroïne du Nord, car, dans l'âme

1. John A. Thomason, *Lone Star Preacher*.

d'un vrai planteur d'avant-guerre, un *poor white* ne valait guère mieux qu'un Yankee. Ainsi James Boyd marie-t-il James Fraser et Stewart Prevost, fille du maître de Beaumont et colonel de l'armée confédérée. Ainsi Will Benteen épouse-t-il Suellen O'Hara. Ainsi, dans *Action At Aquila*, Paul Crittendon, neveu d'un planteur virginien, s'éprend-il de Flossie Kiskadden, qu'il épousera, tandis que sa cousine devient amoureuse de William Farfar, jeune paysan des montagnes de l'ouest virginien. « Avant la guerre, reconnaît Hervey Allen, Mrs. Crittendon¹ ne l'aurait jamais permis. ² »

Laissons ces intrigues sentimentales pour examiner une conséquence plus sérieuse du grand conflit américain. Il appauvrit ou ruina les planteurs, mais il enrichit des blancs pauvres en leur ouvrant un accès facile aux terres incultes et dévalorisées, ainsi qu'aux vastes domaines qu'on avait morcellés. Travailleurs économes et frugaux, certains devinrent des fermiers prospères, s'enrichirent et conçurent des ambitions aussi hautes que leur origine avait été humble. Le passage suivant, que j'emprunte à *So Red The Rose*, révèle ce qui se passa tôt ou tard.

« Vous connaissez les idées de votre père sur les pauvres blancs, dit-elle.

Duncan répéta quelques-unes des opinions qu'avait exprimées Malcolm Bedford, plaçant ces hommes-là au-dessous des noirs.

1. La tante de Paul.

2. H. Allen, *ouvrage cité*, page 304.

Oui, eh bien voici ; aussi distant que vous soyez avec le vieux Sam Shaw pour le moment, poursuivit-elle, et je ne le toucherais pas moi-même avec une perche de trois mètres, tous les chiens ont un jour leur bon temps, oui mon cher. Depuis que tant de nos jeunes gens sont morts, vous verrez qu'avec ces individus le dessous du panier passera au-dessus. Avec la main-d'œuvre noire gratuite et la terre qui déjà change de mains, vous verrez. La bande de Sam Shaw gouvernera l'Etat... Et maintenant le monde n'est plus le même. Donnez-leur en le temps et ils nous écraseront. 1 »

Cette prédiction devait souvent se réaliser et nous verrons que quelques poignées de pauvres blancs enrichis et sans scrupules, collaborant avec des nègres affranchis et des aventuriers échappés aux geôles du Nord, se feront les artisans de la douloureuse « Reconstruction » du Sud.

A mesure que se poursuit l'étude de ce pays et de tous ses personnages, nous voyons donc comment chacun des aspects divers de Dixieland, qu'il soit physique ou moral, qu'il s'agisse de la vaste plantation, des esclaves ou des pauvres blancs, se prête avec une facilité surprenante aux besoins des écrivains qui mêlent la fiction à l'histoire de la Guerre Civile. Les prouesses accomplies par les soldats confédérés et l'éclat dont la légende entoure ceux-ci vont encore fournir aux romanciers des épisodes d'un réel dynamisme.

En revanche, le Vieux Sud, les batailles de la Guerre de Sécession et les affres de la « Reconstruction » soumettent ces écrivains au danger constant de

1. Stark Young, *So Red The Rose*, page 402.

s'égarer dans l'affabulation sentimentale d'un goût douteux et dans l'invraisemblance. Ce sera le propre des romanciers de grande classe de freiner leur imagination et de ne point sacrifier la vérité historique, ni l'impartialité, au succès sans lendemain que leur assure l'emploi des thèmes essentiellement romanesques que nous étudions.

SECONDE PARTIE

LA GUERRE CIVILE

CHAPITRE I.

Préliminaires

Causes du conflit. — Développement de l'antagonisme entre les deux sections. — *Uncle Tom's Cabin* et l'insurrection de John Brown. — Election de Lincoln, les deux Présidents.

Les sources de la Guerre Civile Américaine remontent aux origines de l'Union des colonies. Elles existent dans les vieux Articles de Confédération et dans la Constitution¹ qui opposent les droits des Etats aux droits du Gouvernement Fédéral. Le temps

1. « Quand la Constitution fut adoptée par les votes des Etats à Philadelphie et acceptée par les votes des Etats dans les assemblées populaires, on put, sans se tromper, prétendre que pas un homme, depuis Washington et Hamilton, ne voyait dans le nouveau système autre chose qu'une expérience pratiquée par les Etats et que tout Etat avait le droit d'abandonner, sans recourir à la guerre, droit qui devait vraisemblablement s'exercer un jour. » (Sénateur Henry Cabot Lodge, *The Life of Daniel Webster*).

passé, les dissensions s'accroissent, les passions s'échauffent, des hommes éminents, dont la sincérité ne fut jamais mise en doute, prennent parti pour l'une ou pour l'autre théorie avec une égale vigueur. Des incidents éclatent, et la querelle s'envenime jusqu'à ce qu'il devienne nécessaire de la vider par les armes.

Ce qui donne à la Guerre de Sécession sa qualité de haute noblesse est le fait que le Sud et le Nord avaient tous deux raison. Lincoln avait raison, et la Virginie, la Caroline du Sud, l'Alabama et le Mississippi avaient raison. Le Sud voulait sa liberté et Lincoln voulait maintenir l'Union. On avance d'autres prétextes. La Guerre Civile, insistait le Nord, est causée par l'arrogance et la richesse de l'aristocratie du coton. — Elle nous est imposée, déclarait le Sud, par les tarifs et la tyrannie commerciale qu'exercent les usines du Nord, et par l'agitation anti-esclavagiste.

Cette opposition d'intérêts fut aggravée par le conflit à propos des nègres. En quoi consistait-elle donc ?

Le Sud était nettement libre-échangiste. Ce pays n'avait d'autres ressources que le coton, dont il vendait les quatre-cinquièmes à la Grande-Bretagne. Il achetait à l'Europe les produits manufacturés dont il avait besoin. En revanche, pour que la grande industrie américaine, localisée dans le Nord, pût naître, croître et se libérer de la concurrence britannique, elle exigeait de fortes barrières douanières destinées à restreindre et à prohiber l'importation de ces mêmes produits. Le Sud accordait à l'arrivée des produits anglais

une importance vitale et ne tolérait point que l'on pût interdire ce commerce. Pendant un demi-siècle le problème insoluble des tarifs allait opposer les deux régions en y semant des germes de guerre.

« Nous envahissons ce pays parce que les planteurs de coton du Sud veulent acheter à bon marché les marchandises anglaises, exemptes de droits, et que nous voulons, nous, qu'ils achètent nos marchandises du Nord au prix de revient majoré des droits¹ »,

déclare le lieutenant Beekman de l'armée fédérale à la quarteronne Gracie, qui croit naïvement que la guerre a pour but principal de mettre fin à l'esclavage, dans l'intérêt des nègres.

L'esclavage fut moins la cause de la rupture entre ses partisans et ses adversaires qu'un prétexte. J'ai dit que les planteurs considéraient cette institution comme légitime et qu'elle ne troublait pas leurs sentiments religieux. D'après eux, c'était la seule chance offerte au noir de s'élever à la dignité humaine et de rendre service à la société. Des gentilshommes libéraux soutenaient la cause esclavagiste par loyauté pour le Sud. Ils voyaient en elle un mal nécessaire, mais ce commerce leur répugnait, qui avait enrichi les négociants du Nord, jusqu'à ce qu'une loi l'eût déclaré illégal.

Le pharisaïsme de la Nouvelle-Angleterre révoltait la population du Sud. Je l'ai souligné plus haut. Le sectarisme de Mrs. Beecher-Stowe et le fanatisme de

1. T. S. Stribling, *The Forge*. Traduction par M. Le Breton.

John Brown achevèrent de dissuader les plus fermes partisans de l'Union et d'en détacher les habitants d'un sol qui fut jadis son berceau,¹ mais où les opinions sont toujours extrêmes, les passions tumultueuses et l'honneur exigeant. La sécession rendit la guerre inévitable. L'idéal de Lincoln, nouvel élu, plaçait avant tout l'Union ; et, seul, l'appel aux armes pouvait sauver celle-ci.

Les textes de nos romanciers sont encore ici d'accord avec l'histoire. J'ai déjà cité les graves paroles que Stephen Vincent Benét met dans la bouche de Lincoln au cinquième livre de *John Brown's Body* ². On peut y ajouter ces lignes, empruntées à *So Red The Rose* ; elles confirment la résolution du président de sauver l'Union avant tout :

« Les tarifs mis à part, l'esclavage mis à part..., car Mr. Lincoln, bien qu'il n'approuve pas l'esclavage, a établi qu'aucun droit constitutionnel ne pouvait l'abolir, s'écrie le juge Winchester, le but qu'il poursuit est l'Union. Faites ceci ou cela, il faut maintenir l'Union. »³

*

* *

Depuis le jour où la Déclaration d'Indépendance annonçait au monde « que ces Colonies Unies sont et doivent être » — non pas un Etat libre et indépendant,

1. Le contraste est encore plus accentué lorsque l'on considère l'Etat de Virginie. Les fils les plus éminents du Vieux-Dominion, Washington, Madison, Jefferson et Monroe, gouvernèrent les Etats-Unis pendant deux générations en se couvrant de gloire. Plus tard, Robert E. Lee, Stonewall Jackson et John Eggleston Johnston prirent les armes avec éclat contre ce pays, à la tête des troupes sudistes.

2. Voir page 21.

3. Stark Young, *So Red The Rose*, page 18.

— mais « des Etats libres et indépendants », le principe de la souveraineté des Etats se posait, et allait devenir l'une des plus chères revendications du Sud. Les Articles de Confédération, ratifiés en 1781, puis le traité de paix de 1783 confirmaient ces tendances fédéralistes.

Mais, quatre ans plus tard, les premières rivalités entre les deux sections aboutissaient à une triple victoire du Nord : l'interdiction de la traite, la diminution du nombre des représentants du Sud et l'établissement de droits de douane, qui devaient constituer la ressource principale de l'Etat. La guerre de 1812, au cours de laquelle la Nouvelle-Angleterre, plus jalouse que mécontente de l'accès des grands Virginiens au pouvoir suprême, avait refusé la participation de ses troupes, interdit l'entrée des produits britanniques et développa l'industrie du Nord, dont les dirigeants obtinrent, en 1816, la création de droits protecteurs plus élevés. L'immigration abondante, fournissait aux patrons, et à peu de frais, une main-d'œuvre moins exigeante que les ouvriers américains.

En 1820, le Compromis du Missouri autorisait ce territoire, qui venait d'être admis dans l'Union, à pratiquer l'esclavage. Henry Clay fit adopter cet acte qui interdisait la traite au nord de la ligne tracée par Mason et Dixon le long du parallèle 36° 30'. L'opinion de la nation ne cessa dès lors de se diviser plus profondément sur la question noire. Un peu plus tard, l'*American Colonization Society* faisait ostensiblement rapatrier au Liberia d'anciens esclaves et les sociétés abolition-

nistes se multipliaient, assaillant le Congrès de pétitions.

Le Nord et le Sud comptaient alors chacun plus de quarante pour cent des membres de la Chambre des Représentants et des Sénateurs. Seul, l'appui de l'Ouest naissant pourrait permettre le triomphe de la politique de l'un ou de l'autre. La discussion atteignit sa plus vaste ampleur lorsque de l'admission de la Californie dépendit l'équilibre de l'Union, qui comptait quinze Etats libres et quinze Etats esclavagistes. Le 29 janvier 1850, Clay proposa un compromis complexe annulant celui de 1820. Grâce à l'intervention de Calhoun, Webster et Douglas, la motion de Clay l'emporta et le président Millard Fillmore l'entérina.

John C. Calhoun de Caroline du Sud et le Kentuckien Henry Clay n'avaient pas seulement soutenu la cause de l'esclavage, leurs efforts s'étaient ligués dans la lutte contre les tarifs. Ceux de 1824-1825, votés sous la présidence d'Andrew Jackson, lésaient les intérêts du Sud. Calhoun, alors vice-président, voulut réduire le gouvernement fédéral à ses attributions antérieures à 1789, en rendant leurs droits constitutionnels aux Etats, qui pourraient abroger les lois rejetées par les trois quarts d'entre eux. Aux élections de 1832 Jackson fut réélu et Calhoun mis en échec. Pour plaire au président, le Congrès vota un tarif plus exorbitant que les précédents. Mais Clay, bravant Jackson, proposa et fit voter le bill célèbre qui garde son nom ¹ et substitua au tarif de 1832 une diminution des droits.

1. On l'appelle aussi la Loi du Compromis.

Ces compromis divers retardent la marche des événements et sa fatale issue. Les politiciens tergiversent, derrière eux leurs partisans piétinent, mais les factieux organisent et propagent la discorde. Partout l'on sent que viendra le temps inéluctable où tout compromis ne sera plus possible.

*
* *

Nous sommes en 1850. Du début de la décade qui précède jusqu'à la fin de celle qui suit cette date, la population du Sud augmente de moitié, et la production du coton quadruple. Le ressentiment se développe contre le Nord, qu'alarme la prospérité grandissante de son voisin et qu'indigne la loi des esclaves fugitifs. Voté le 18 septembre, cet acte législatif oblige les habitants des Etats libres à restituer les esclaves évadés qui se réfugient chez eux.

Ce décret demeure lettre morte, mais le récent parti anti-esclavagiste du *Free-Soil* s'agite et soulève le peuple du Nord, qui se dispute toutes les éditions qu'on peut tirer de *Uncle Tom's Cabin*.

La loi de 1850 a donné libre cours à la colère de Mrs. Stowe déchaînée contre l'esclavage. En deux ans elle écrit le roman qui constitue la plus efficace protestation contre ce régime. J'ai déjà parlé de son livre. Je veux esquisser maintenant son influence historique. La romancière exagère les souffrances des noirs et l'inhumanité de la traite avec tant de force qu'elle a mieux réussi que n'importe quel agitateur. Si la loi des esclaves fugitifs n'avait exaspéré la moralité puritaine de

l'écrivain, son vote et son inefficacité n'auraient ému personne. Mais *Uncle Tom's Cabin* fut le premier roman sociologique américain qui atteignit et remua les masses, et l'on peut sans erreur le considérer comme un des brandons de la Guerre Civile.

Deux ans plus tard, le bill Kansas-Nebraska, voté sur l'initiative de Douglas, démocrate de l'Illinois, abroge le compromis du Missouri et « laisse aux émigrants du Kansas et de tous les Territoires le droit de se prononcer pour ou contre l'esclavage dans leur région.¹ »

Le parti républicain se constitue en juillet 1854. Il est formé de membres du *Free-Soil*, ce groupement opposé à l'extension de la traite, et d'anti-esclavagistes de toutes les nuances. Aux élections présidentielles de 1856, son candidat John C. Fremont est battu par celui du parti démocrate, et James Buchanan accède au pouvoir.² Deux années plus tard, l'élection sénatoriale oppose au puissant Douglas un obscur candidat nommé Lincoln. Le populaire démocrate ne l'emporte que par une majorité de huit voix sur son adversaire.

Mais, à l'Ouest, les dissensions ne sont plus oratoires ; ce n'est pas en votant qu'on tente d'y mettre fin ; il n'est question que du « Kansas qui saigne ». En mai 1856, John Brown inaugure pratiquement la Guerre Civile en assassinant la nuit, à Pottawatomuc, des colons favorables à l'esclavage. Arrêtons-nous sur

1. L. Ehrlich, *God's Angry Man*, page 25.

2. Faisant allusion aux efforts conciliateurs du président Buchanan, Hervey Allen écrit : « Le président n'approuva jamais la guerre ; il fit tout ce qu'il put pour l'empêcher. » (Hervey Allen, *Action At Aquila*, pages 66 et 71.)

cette étrange figure, que la littérature du Nord a voulu rendre populaire.

Stephen Vincent Benét s'inspire du refrain qu'on chante sur l'air de *The Battle-Hymn of the Republic*,
John Brown's Body lies a-mouldering in the grave,

But his soul goes marching on.¹

Il en fait le leitmotiv de son épopée de la Guerre entre les Etats, et le poème prend pour titre *John Brown's Body*. Leonard Ehrlich consacre à John Brown une autre épopée, celle des déboires continuels du cruel et malchanceux *Messenger du Courroux Céleste*,

homme gris et décharné, au regard intense, à la bouche amère et aux sept géants de fils. Il marchait à longues foulées rebondissantes, l'air absorbé. Sa puissance de mouvement était formidable ; il ne connaissait pas la crainte. Il savait disparaître dans un marécage et chevaucher par les monts à la vitesse du vent. Il se battait contre vingt, mais pouvait être tendre avec un agneau malade, arracher des hommes de leur lit la nuit pour les tuer. « Le droit, c'est tout, et Dieu est un Dieu de colère », dit-il, puis il fit lever les cinq hommes et les tua.²

Après ce meurtre, John Brown quitta le Kansas et recruta dix-huit conspirateurs. Il se dirigea vers Harper's Ferry, ville de Virginie située au confluent de la Shenandoah et du Potomac. En octobre 1859, le forcené et ses complices parvinrent à prendre l'arsenal et, s'adressant aux nègres étonnés, ils leur offrirent des armes et la liberté. Les esclaves ne voulurent

1. Le corps de John Brown devient poussière dans la tombe,
Mais son âme marche toujours.

2. Allusion au massacre de Pottawatomie perpétré par John Brown accompagné par quatre de ses fils, un gendre et deux comparses. (Leonard Ehrlich, *God's Angry Man*, page 3.)

ou ne surent point répondre, mais les habitants de la ville enfermèrent et maintinrent John Brown et sa bande dans une salle de l'arsenal. En peu de temps, le lieutenant-colonel Robert E. Lee arriva de Washington avec quelques soldats. Brown fut maîtrisé, ses deux fils tués, et leurs complices faits prisonniers. Lorsqu'ils comparurent devant les juges de l'Etat de Virginie, ils furent condamnés à être pendus.

L'aspect le plus sérieux du raid de John Brown fut la répercussion de l'acte lui-même. Dans le Nord, au jour de l'exécution, des services religieux furent célébrés à la mémoire de l'assassin séditieux. On en fit un martyr, mort pour la cause de la vérité et du droit.

Lorsqu'on transporta son corps à North Melba, New York State, où il fut inhumé, des foules hystériques vinrent le saluer et l'acclamer au passage. « A Philadelphie, le maire dut mobiliser deux cents policemen », admire Ehrlich, « pour contenir les manifestants. Cependant, à Cleveland, mille quatre cents fidèles priaient dans un hall tendu de noir ; le glas sonnait à Rochester, Syracuse, Plymouth.¹ » Et Emerson exhalait son chagrin en versifiant :

« Il donna au gibet la gloire de la croix.² »

« Les Yankees, écrit James Boyd, qui auraient dû être les premiers à vouloir l'oublier, allaient faire

1. L. Ehrlich, *God's Angry Man*, page 398.

2. Le sort de John Brown avait auparavant apitoyé Victor Hugo, qui, dans le journal *La Presse* du 8 Décembre 1859, publia « Un Mot sur John Brown », et demanda clémence à ses juges.

de lui un saint. ¹ » Et Mary Johnston ajoute ; « Le parti républicain fit sonner les cloches, tirer le canon et draper de noir toutes les églises. On acclamait comme saint et martyr l'instigateur d'une insurrection sanglante et servile, John Brown, félon et meurtrier. ² »

Benét exprime plus sobrement l'admiration que ressentit le Nord.

« John Brown

Était tel une pierre, irréfléchi comme elle,
Comme elle destructif ; et, si vous voulez,
Héroïque et fidèlement dévoué comme une pierre. ³ »

Mais pour le peuple du Sud,

« Il était une pierre,
Que l'usure rendit tranchante,
A force d'obstination, d'échecs et de prières stériles ;
Fermier discrédité, douteusement mêlé
A procès sur procès,
Fantastique écumeur des frontières du Kansas,
Assassin aux mains rouges de Pottawatomie. ⁴ »

Car, à la vérité, les sentiments du Sud étaient tout différents. On dénonçait John Brown comme le bandit infâme, qui avait excité les esclaves à massacrer femmes et enfants, et dont les crimes atroces méritaient plus que la pendaison.

Mais la tentative du saint du Nord produisit un autre effet profond et plus redoutable encore. Jusqu'alors les planteurs et les blancs pauvres ne prenaient pas au sérieux les propos des partisans de la rupture de l'Union. On avait prêté aux abolitionnistes le dessein de soulever les esclaves contre leurs maîtres, d'anéantir par la force l'institution sur laquelle reposait la

1. James Boyd, *Marching On*, page 159.

2. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 7.

3. S. V. Benét, *John Brown's Body*, page 56.

4. Id., page 56.

société du Sud, et de donner les terres en partage aux nègres. Un petit nombre d'unionistes sincères du Sud démentaient ces bruits et les traitaient d'imaginaires alarmes. Le geste de John Brown et la réponse enthousiaste du Nord confirmèrent les plus sombres prévisions. L'affaire de Harper's Ferry ébranla fortement le loyalisme du Sud et convainquit ce pays, à la veille des élections présidentielles de 1860, que, pour vivre, l'esclavage devait être nationalisé.

*
* * *

Le débat de 1858 entre Douglas et son adversaire révèle Abraham Lincoln à la nation et provoque la décision des républicains de le présenter à l'élection présidentielle de 1860.

Le parti démocrate s'est scindé. Le Nord soutient Douglas, et Breckinridge a l'appui du Sud.

« Comme novembre approchait, il devint évident qu'on allait élire le républicain noir¹ Lincoln à la présidence. Tout le monde parlait politique. Politique, Yankees, patriotisme du Sud, on n'entendait rien d'autre dans la rue.² »

Le Sud se résigne à la victoire probable de l'homme de loi du Kentucky. Dans le Nord, la campagne électorale bat son plein. *The Crisis* de Winston Churchill la suit d'un bout à l'autre. Voici un court passage où apparaît Lincoln. La scène se passe à Bloomington, Indiana, au cours d'une réunion politique :

¹ Les démocrates avaient surnommé leurs adversaires *républicains noirs* à cause de la sympathie de ceux-ci pour les nègres.

² James Boyd, *Marching On*, page 170.

« Je me trouvais à Bloomington, relate le Juge Whipple, et tandis que les idiots radotaient sur l'estrade, les gens ne cessaient de réclamer Lincoln. Je n'avais alors jamais entendu parler de lui. Je ne l'ai jamais oublié depuis. Il arriva du fond de la salle d'un pas balancé ; c'était un homme décharné, gauche d'allure, ridiculement laid, Messieurs, mais, lorsqu'il ouvrit la bouche, il nous tint sous son charme.¹ »

Les romanciers de la Guerre Civile se sont attachés à celui que Carl Sandburg appelle « le héros populaire de la dernière venue parmi les races.² » Ils s'appliquent à faire des portraits fidèles d'Abraham Lincoln.

Churchill montre « sa haute taille, sa stature dominante et sombre... le sourire triste et les bons yeux sous leurs orbites obscures³ ». — « Ses doigts noueux » ont frappé Evelyn Scott, ainsi que « ses longues jambes et ses bras maigres, sa lèvre inférieure, mince et comprimée, retombant en avant avec pétulance, mais sans mauvaise humeur. Ses yeux étaient très tristes.⁴ » La présentation que nous offre Ehrlich est plus heureuse et moins fragmentaire. Sans négliger l'aspect physique de son modèle, l'écrivain ébauche quelques traits de caractère du mélancolique humoriste, qui exerçait alors le droit à Springfield, bourgade de l'Illinois.

« Dans l'Ouest vit un homme énorme et débonnaire, politicien taciturne au visage jaune, sec et ridé. Sa charpente anguleuse est recouverte de vêtements trop larges, d'une redingote lustrée. Il aime les courses de chevaux et les combats de coqs, connaît la Bible et adore Shakespeare.

1. Winston Churchill, *The Crisis*, page 79.

2. Carl Sandburg, *Abraham Lincoln : The Prairie Years*.

3. Winston Churchill, *The Crisis*, page 493.

4. Evelyn Scott, *The Wave*, pages 575 et 578.

C'est Abraham Lincoln. Sa voix est aigue et perçante, mais elle sort lentement en mots calmes et rudes ; ceux qui l'écoutent prennent conscience des forces qui l'ont produit : les orages et l'argile jaune que le soleil a cuite, les eaux qui courent et les déserts immenses. Ils reconnaissent le cœur qui est leur cœur... Il est maintenant assis dans son bureau délabré de Springfield, se serrant les genoux. Une heure plus tôt il a fait rugir la foule de rire à la boutique du coin ; il ferait rire un chat, dit-on de lui, mais il est pour l'instant l'homme solitaire, et il pense.¹ »

Lincoln triomphe aisément du front rompu de ses adversaires, sans qu'un seul homme eût voté pour lui au sud de la ligne Mason-Dixon. A la nouvelle du résultat de l'élection, la législature de la Caroline du Sud convoque l'assemblée qui, le 20 décembre 1860, déclare l'Union dissoute. Sur l'invitation de cet Etat, la Géorgie, dont la population est la plus élevée du Sud, puis l'Alabama, le Mississippi, la Floride, la Louisiane et le Texas votent leur indépendance en janvier et, en février 1861, proclament les Etats-Confédérés d'Amérique. Leur Congrès, réuni à Montgomery, Alabama, choisit, le 18 février, Jefferson Davis pour président.

« La Caroline du Sud n'était pas disposée à se laisser marcher dessus, explique James Boyd dans *Marching On* ; avant Noël elle s'était retirée de l'Union et déclarée libre. Dans les rapides semaines qui suivirent, cinq autres Etats quittèrent l'Union et, groupés à Montgomery, formèrent une Confédération.² »

Stark Young relate ainsi la suite des événements :

« Deux jours plus tard, écrit-il, on apprit à River

1. L. Ehrlich, *God's Angry Man*, page 181.

2. James Boyd, *Marching On*, page 192. En réalité six autres Etats avaient quitté l'Union. Je les énumère plus haut. Stark Young dans la citation suivante en compte d'ailleurs bien sept au total.

Orchards que la veille, Mr. Jefferson Davis avait été élu président des Etats Confédérés par le Congrès des Délégués réunis à Montgomery. C'était en février. Alec Stephen¹ avait été nommé vice-président et une constitution rédigée. Les délégués des sept Etats qui jusque-là avaient fait sécession s'étaient vite mis à l'œuvre, afin d'établir définitivement la Confédération, avant l'accession au pouvoir de Mr. Lincoln, le 4 mars.² »

Pour présenter le leader du Sud je continue de citer Stark Young :

« Il naquit dans le Kentucky et étudia pendant six ans à diverses universités. Ses maîtres n'étaient pas du Sud, mais venaient d'Angleterre, d'Ecosse, de Nouvelle-Angleterre; de France et d'Irlande. Ils le soumirent aux influences catholique, presbytérienne, unitaire, déiste et socinienne. Un fait est vrai : son contact passager avec l'Eglise catholique dut améliorer son style. Son éducation eut aussi peu de rapport avec le Sud que possible. Et West-Point l'écarta encore des influences sudistes. Mr. Davis peut représenter le système que symbolise votre famille, Mr. McGehee, mais ce n'est pas inné en lui. Un grand orateur, ah ça oui, c'est un autre chapitre.

— Oh oui, dit Mrs. McGehee, sa parole charmerait un oiseau sur la branche. C'est un homme bien aimable et l'on raffole de sa compagnie.³ »

Les deux romancières contemporaines de la Guerre entre les Etats, Evelyn Scott et Margaret Mitchell, s'accordent à trouver en Jefferson Davis une grande sobriété de traits. Il émane de lui une impression de rude austérité. Le président des Etats Confédérés a « le visage net et dur, le regard d'un aigle,⁴ » écrit la

1. « Stephens aux yeux brûlants et sombres profondément enfoncés dans un visage qui n'avait connu que la maladie et la douleur, mais en avait triomphé avec humour et énergie ». (Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 167).

2. Stark Young, *So Red The Rose*, page 99.

3. Id., pages 101 et 102.

4. Evelyn Scott, *The Wave*, page 203.

première, et, selon la seconde, « les joues creuses et le regard froid d'un ascète. Ses lèvres minces et fières dessinent une ligne rigide. ¹ »

Vingt-cinq ans plus tôt, Mary Johnston émettait, dans *The Long Roll*, un court jugement sur Davis. Il faut s'arrêter à ce portrait moral, car il révèle avec justesse l'âme du chef de l'éphémère Etat.

« Admettons que le président ait l'esprit clair et étroit plutôt que clair et large, qu'il soit parfois dévot et meilleur officier que grand homme d'affaires, mais il se montre ardent, désintéressé, capable et il est patriote. ² »

Le patriotisme était en effet la principale ressource du Sud à son entrée en guerre ; en peu de mois ce fut la seule qui lui resta.

1. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 167.

2. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 318.

CHAPITRE II.

Le Conflit

Le fort Sumter. — Robert E. Lee. — Optimisme du Sud. —
Prise de la Nouvelle-Orléans. — Revers de l'Union. —
Revers confédérés, Gettysburg, Vicksburg. — Détresse
du Sud. — Sur mer. — Appomatox.

D'après le recensement de 1860, aux vingt-deux millions d'habitants du Nord s'opposaient cinq millions et demi de Blancs du Sud.

La richesse industrielle du Nord, croissante et déjà considérable, accentuait la disparité des forces en présence. Peu après le début de la guerre les ports bloqués du Sud ne permirent plus l'importation du matériel de guerre et des vivres indispensables, ni l'arrivée d'immigrants. Ceux-ci, en majorité allemands ou irlandais, s'engagèrent en masse dans les troupes de l'Union.

En revanche l'inébranlable solidarité du Vieux Sud lui conférait des avantages certains sur les mercenaires enrôlés par les politiciens Yankees. La jeunesse sudiste avait toujours vécu au grand air ; le maniement des armes lui offrait l'attrait d'un jeu facile. Jefferson Davis avait acquis une expérience militaire utile lors de la campagne du Mexique où il se distin-

gua, puis en occupant le Secrétariat de la Guerre sous la présidence de Pierce. Le chef de l'Union, lui, devait recourir à l'avis des autres, obéir à des considérations politiques ; aussi fit-il parfois appel à des hommes incompetents.

Le 4 mars 1861, Lincoln accède donc au pouvoir. Huit jours plus tard, les Confédérés, commandés par le général Beauregard,¹ attaquent le fort Sumter au centre du port de Charleston, Caroline du Sud, et le feu de leurs batteries force la garnison de l'Union qui l'occupe à capituler le lendemain.

« Les Caroliniens du Sud avaient été mobilisés ; leurs forces avaient cerné et isolé le fort Sumter... jusqu'à ce qu'il capitulât et que le dernier Yankee fût chassé de leur sol.² »

Winston Churchill évoque l'émotion du Nord, quand on apprend l'affaire du fort Sumter.

« Ce ne fut qu'une semaine plus tard qu'arrivèrent les

1. « Fougueux, éloquent, en proie à la passion du sang français qui coulait dans ses veines, » écrit Mary Johnston dans *The Long Roll*, « Pierre Gustave Toutant Beauregard se dressait sur ses étriers et parlait de *La Gloire*, du Foyer et de la Patrie. » (*Ouvrage cité*, page 86).

Pierre Beauregard, « soldat de bronze », s'érige en belle figure du Sud, fière et provocante. Il était né près de la Nouvelle-Orléans. Fils d'une princesse italienne issue des maisons d'Este et de Reggio, et arrière-petit-fils d'un général de Louis XIV, il fit en toutes circonstances preuve d'une fougue latine. Il admirait Napoléon dont il envoyait la gloire, qu'il aurait peut-être conquise, s'il avait mieux su exploiter les phases propices des batailles.

« Beauregard, écrit Stephen Vincent Benét, beau *sabreur*, sabreur de hussard à garde d'or tressée en guirlandes de roses, aussi vain que Murat, aussi impétueux que Murat, Pierre Gustave Toutant Beauregard pose pour l'image de la courtoisie conquérante sous l'étendard confédéré. » (*John Brown's Body*, page 67.)

Beauregard, farouche *sabreur*, dont le cœur était une estampe [française

De guerre de sabretache avec *La Gloire* écrit par dessous.

Aimable, ardent, bizarre et pittoresque comme son nom. »

(Stephen V. Benét, *ouvrage cité*, p. 97.)

2. James Boyd, *Marching On*, page 195.

nouvelles redoutées, lit-on dans *The Crisis*. Pendant tout le vendredi les obus avaient plu sur le petit fort, tandis que Charleston regardait. Sur un immense pays pesait l'engourdissement qui précède l'action. La force de l'habitude faisait vaquer les hommes à leurs occupations. Suivit un long dimanche de prières. Sumter était tombé. Les balles de la Caroline du Sud avaient lacéré le drapeau que ce pays vénérât autrefois.¹ »

Deux jours après la reddition du fort Sumter, Lincoln « met le comble à la folie Yankee en demandant à la milice de Caroline du Nord de réprimer ce qu'il appelle la rébellion des Etats du Sud.² » En réponse, le Gouverneur fait saisir le fort Caswell et demande trente mille volontaires : le 17 avril, la Virginie, le Tennessee, l'Arkansas et la Caroline du Nord adhèrent à la Confédération.

*

* *

« Le 29 avril, nous apprend *So Red The Rose*, le président Davis appelle cent mille volontaires et trois cent soixante six mille répondent. » Beauregard est nommé général en chef, et Lee, qui doit plus tard le remplacer, commandant des forces de Virginie.

Le lieutenant-colonel Robert Edward Lee, fils du fameux *Light Horse* Harry de la Révolution et allié par mariage à la famille de George Washington, avait été instruit à l'Académie Militaire de West-Point, et s'était aussi distingué au Mexique en 1847. Quand la guerre éclate, Lee se voit offrir le commandement général des armées de l'Union. Il hésite longuement, puis réplique à Lincoln par une lettre, dont les termes

1. Winston Churchill, *The Crisis*, pages 256 et 257.

2. James Boyd, *Marching on*, page 196.

reflètent un sens élevé de l'honneur. « Si je les possédais, écrit-il, je renoncerais aux quatre millions d'esclaves du Sud pour sauver l'Union. Mais, prendre les armes contre mon propre Etat et contre tous les miens n'est pas possible. »

Cet homme intègre et toujours soucieux de son devoir, auquel il ne sacrifiait rien, cet époux, ce père, ce citoyen et ce soldat sans reproche, livré au conflit cornélien qui oppose son pays natal et sa patrie, choisit la cause du Sud, dont il devint la gloire.

La plupart des romans de la Guerre Civile représentent Lee comme un homme grave, digne et noble d'aspect, altier et énergique, chevauchant son légendaire *Traveler* avec une grâce virile et une parfaite aisance. Il était l'idole de ses soldats qui l'appelaient affectueusement *Marse Robert*.¹ Il fit preuve d'une telle maîtrise dans les opérations de la guerre, d'un si grand génie dans la conduite des troupes dont il tirait toujours le meilleur profit qu'on reconnaît en lui aujourd'hui l'un des précurseurs de la stratégie moderne. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir manqué d'audace, de n'avoir pas osé exploiter à fond ses premiers succès. Mais ces critiques s'adressent plus au général qu'à l'homme, car, sensible et humain, *Marse Robert* répugnait d'instinct aux effusions de sang qui ne répondaient pas à une impérieuse nécessité.

Revenons à la littérature romanesque de la guerre. L'un des meilleurs portraits du général est de Ste-

1. *Mait' Robert* semble un équivalent français approximatif de ce surnom.

phen Vincent Benét. Il est long, mais il mérite d'être cité in-extenso.

« Lee a les cheveux gris,
Quoiqu'il y ait du givre sur ses mèches touffues
Et sa barbe arrondie.
Le front large, les yeux profonds,
Le nez droit, la bouche douce, les lèvres fermes, le visage net.
...Ainsi retrouvons-nous l'homme de marbre,
Le profil de pièce grecque, l'image de l'idole,¹
La silhouette qui paraît au bras gauche de Washington,
Le héros adoré, incompris et lointain ;
Figure sans chair ni os,
Guerrier marmoréen dont la vie est légende,
Statue qui se dresse en vers blancs...

Comment humaniser
Sa douceur solitaire, cette force
Cachée sous l'éloquence mortelle
De vingt mille Journées Commémoratives de Lee ?
Comment, malgré la rhétorique
Et le miel écœurant des faiseurs de discours,
Montrer que de telles proportions ne venaient pas
D'un calme glacé par la mort de la flamme intérieure,
Mais dominaient la flamme
Que seules ces proportions pouvaient abriter ?
L'homme était aimé, idolâtré.
L'homme avait tous les dons de noblesse et justice.
Il acceptait de lourdes tâches et les menait à bien,
Croyait en Dieu, mais ne prêchait pas trop,
Croyait, obéissait au devoir
Avec une consistance et force merveilleuses ;
Devoir d'abord, le devoir pour finir.
Il fut un grand vainqueur, un aussi grand vaincu,
Toujours lui-même, ni plus, ni moins, chaque fois.
Il pouvait immoler ses hommes, mais il les épargnait
Aussi souvent qu'il le pouvait. Il était très aimable,
Mais on lui obéissait ; bon père,

1. « Lee était un modèle de beauté virile. Sa stature et son aspect témoignaient d'un bel équilibre de proportions ; il avait un large visage d'une noble beauté, le pas léger, mais ferme. » (Mary Johnston, *The Long Roll*, page 404.)

James Boyd, comme un peu plus loin Stephen Benét, insiste aussi sur l'harmonie de la silhouette du général : « Sa stature n'avait rien d'exceptionnel, mais il était juste ce que vous appelleriez un homme de taille moyenne, vêtu avec soin et rien de plus. Il était poli et grave. On s'en apercevait à sa seule façon de vous saluer. » (James Boyd, *Marching On*, page 319.)

Epoux aimant, ami rempli d'égards.
Il montrait peu d'humour, mais juste assez pour jouer
De petits tours qui ne blessaient jamais,
Mais qui avaient leur charme.
Il ne cherchait pas d'intimes, pourtant il s'attirait les cœurs ;
Ne voulait pas la renommée, ne s'y opposait pas ;
Connaissait sa valeur sans pompe ni jalousie,
Et mourut comme il préférerait vivre, *sans phrase* ¹,
Avec bon sens, ténacité, courage,
Proportions grecques, énigme impénétrable.
Et tout ce que nous avons dit est vrai.
Mais rien jusqu'ici ne nous aide à déchiffrer cet homme.
Il ne nous aidera pas tant qu'il aura la force
De garder son cœur inviolé.² »

*

* *

Peu après le début des hostilités, Robert E. Lee est nommé gouverneur général de Richmond, où Davis et ses ministres s'installent le 29 mai. Le 21, McDowell, à la tête de l'armée du Potomac, avait attaqué le général confédéré T. J. Jackson à Bull Run. Soutenu par Beauregard et Joseph E. Johnston, Jackson, qui venait de gagner son célèbre surnom de Stonewall ³, charge les forces de l'Union ⁴ et leur inflige

1. En français dans le texte.

2. Stephen Vincent Benét, *John Brown's Body*, pages 193-194-195.

3. Littéralement, Mur de Pierre. Mary Johnston relate ce fait historique. « Bee, le général qui commandait les troupes caroliniennes, cria de toutes ses forces : Regardez donc Jackson qui résiste comme un mur de pierre. Ralliez-vous derrière les Virginiens ! A ces mots un obus le frappa et il tomba mortellement blessé. » (*The Long Roll*, page 85.)

4. Plusieurs romans de la Guerre Civile se font l'écho du *rebel yell*. Les Confédérés, en se ruant à l'attaque, lançaient ce long cri de guerre, « aigu et strident », écrit Joseph Hergesheimer (*The Limestone Tree*, page 208). Le *rebel yell* est reproduit avec variantes, selon les romanciers. Voici par exemple, la version de Mary Johnston : « Yaaihhhhh ! Yaaihhhhh ! Yaaaaih ! Yaaaaaaaihhhh (*The Long Roll*, page 310). Un peu plus sobre, William, Faulkner se contente : Yaaaaay, Yaaaaay, Yaaa aaaaay ! (*The Unvanquished*, page 262).

la plus sanglante défaite. Celles-ci, abandonnant leurs armes et leur matériel, s'enfuient jusqu'aux premières fortifications de Washington. La capitale est saisie de panique et se croit à la veille de l'invasion. Les Sudistes s'emparent d'un riche butin, dont Mary Johnston nous donne l'inventaire détaillé :

« Les dépouilles de Manassas ¹ comprenaient 28 canons, 37 caissons, 6 forges de campagne, 500.000 cartouches, 4.000 fusils, 9 drapeaux, des pistolets, sabres, des instruments de musique, des havresacs, cantines d'officiers, couvertures, tentes, menottes, haches, outils tranchants, des voitures, du matériel médical et 1.421 prisonniers. ² »

Bull Run n'est pas seulement un désastre matériel pour le Nord, c'est aussi un grave échec moral. Cynthia Eppes, dans *So Red The Rose*, assure que cette bataille établit désormais la suprématie du Sud, qui, dès le début, ne doutait point d'une prompte victoire. « La guerre est presque finie maintenant, » lit-on dans *Marching On* ; « quand nous serons dans le Nord, les Yankees se sauveront tous. ³ » — « La guerre sera terminée avant que les kakis soient mûrs. ⁴ » Même les nègres, comme on l'affirme dans *The Unvanquished*, sont convaincus de la victoire de leurs propriétaires. « Crois-tu donc, espèce d'imbécile noir, » dit la négresse Louvinia à son neveu Loosh, « qu'il y aura assez de Yankees dans tout l'univers pour battre nos maîtres ? ⁵

1. Manassas ou Bull Run, ces deux termes désignent la même victoire du Sud.

2. M. Johnston, *The Long Roll*, page 97.

3. James Boyd, *ouvrage cité*, page 249.

4. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 56.

5. William Faulkner, *ouvrage cité*, page 26.

Avant de poursuivre le récit des opérations, consacrons quelques lignes au général sudiste dont le prestige est presque aussi grand que celui de Lee, Stonewall Jackson.

« Nul n'oubliait sa barbe gris de fer, ses lunettes, son large chapeau, ni l'alezan sous le ventre de qui pendaient gauchement les jambes de ce vieil instituteur de campagne,¹ » raille James Boyd.

Mary Johnston rend à Jackson sa vraie physionomie de héros populaire :

« Son apparence, écrit-elle, était celle d'un chevalier du Saint-Graal.² ...Il avait une fermeté indomptable, voyait loin, priait dévotement. Le général aimait passionnément son pays. C'était un génie de fer, mystérieux et puissant.³ ...Ses pieds se plantaient avec précision devant lui, chaussés d'énormes bottes de cavalier. Cet homme étrange et maladroit concevait des idées bizarres sur sa santé et d'autres sujets. Il suçait toujours un citron et rien en lui ne suggérait la grâce, l'aventure ou la pompe martiale. Ses mains et ses pieds étaient immenses, sa vue défectueuse et sa voix rugueuse. Il avait pour lui sa bravoure au Mexique, et sa haine formidable de l'ennemi. Presque tout le reste militait contre lui. Il exerçait ses troupes sept heures par jour. Sa discipline était la plus stricte ; ses réprimandes faisaient frémir les plus hardis officiers.

Il buvait de l'eau, suçait des citrons pour se préserver de la dyspepsie, s'imaginait que l'usage du poivre avait affaibli sa jambe gauche. Son plus grand plaisir était de se rendre à l'église presbytérienne deux fois le dimanche et d'assister aux offices en semaine. Ses hommes le trouvaient prosaïque, ennuyeux et plutôt dur. Il faisait son devoir avec l'exactitude, la monotonie et l'expression d'une horloge, gardait secrets ses plans comme s'il eût été leur tombe, dormait peu, se levait à l'aube, en exigeait autant de son état-major

1. James Boyd, *Marching On*, pages 274 et 275.

2. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 321.

3. Id., page 144.

et priait Dieu sans cesse. Il requérait une obéissance qui aurait été normale envers un grand capitaine glorieux, quelque Napoléon qu'on chérissait, mais qui semblait à peine due à l'ancien professeur de philosophie naturelle et de stratégie d'artillerie à l'Institut Militaire de Virginie.¹ »

A la fin de l'année un conflit faillit éclater entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. James M. Mason et John Slidell, commissaires des Etats Confédérés auprès de l'Angleterre et de la France gagnaient leurs postes respectifs à bord d'un navire anglais, le *Trent*. Ils se sont embarqués le 7 novembre. Le lendemain, le *Trent* est arraisonné par un navire de guerre fédéral, « un officier était monté à bord et avait saisi les deux commissaires et leurs secrétaires: Malgré les protestations du capitaine, les Confédérés reçurent l'ordre de s'embarquer dans la chaloupe. Trouvant que Slidell, qui avait presque soixante-dix ans n'avancait pas assez vite, le jeune officier le poussa par l'épaule. Sur quoi, Matilda Slidell², reconnaissant en lui l'un de ses danseurs du printemps précédent, le gifla. Baïonnette au canon, les matelots américains avancèrent d'un pas sur elle. Alors le capitaine qui représentait l'Amirauté Britannique à bord leur cria cet ordre : Reculez, espèces de lâches poltrons ! » »

Les Etats du Sud avaient déjà gagné la sympathie et l'appui de l'Angleterre.⁴ Cette nation doit intervenir avec une fermeté menaçante et, après des pour-

1. Mary Johnston, *The Long Roll*, pages 60 et 61.

2. Le fait est exact. Il est relaté par L. Cortambert et F. de Tranaltos dans leur *Histoire de la Guerre Civile Américaine*, Paris, Amyot 1867.

3. Stark Young, *So Red The Rose*, page 173.

4. Gladstone, alors chancelier de l'échiquier devait dire l'année suivante à Newcastle : « Sans aucun doute Jefferson Davis et les autres chefs du Sud ont créé une armée et une marine ; et ce qui est plus que toutes deux — ils ont créé une nation. — Nous pouvons anticiper avec certitude le succès des Etats du Sud et leur séparation du Nord. »

parlers, les deux représentants confédérés, qui avaient été incarcérés à Boston, sont libérés le 27 décembre. Ils peuvent accomplir leur mission et arrivent à Southampton le 29 janvier 1862.

Mil huit cent soixante deux ; le nom fameux de Gaines's Mill, le second triomphe de Manassas déchaînent le Sud qui exulte. Lee passe le Potomac, envahit le Nord, menace Washington.

McClellan remplace depuis le 1^{er} novembre 1861 McDowell, le vaincu de la débandade de Bull Run. Préoccupé du bien-être de ses soldats, affectant avec familiarité de vivre comme ceux qui l'entourent, McClellan a su acquérir une popularité croissante en prodiguant à tous les flatteries et les encouragements. Il accède sans peine au commandement général de l'armée des Etats-Unis.

« ...McClellan va,
McClellan vient, McClellan s'affaire et discute.
McClellan a trop à faire pour voir le Président.
McClellan se plaint de ceci, se plaint de cela ;
Le Gouvernement ne peut pas comprendre sa haute stratégie,
Le Gouvernement...

McClellan se juge lésé.

McClellan est tout à fait sincère et parfois dans le vrai.
On vient trouver l'homme solitaire¹ avec des tas d'histoires
Concernant McClellan :

McClellan manque de respect,
McClellan rêve de dictature,
McClellan fait ceci, fait cela...

Il discute bien.

Il a écrit à Lincoln : « Du seuil de l'éternité... »,
Composant un discours remarquable, ampoulé et guindé,
Du genre dont beaucoup ont écrit et écriront encore,

1. Le président Lincoln, sans aucun doute.

Disant comme il a bien agi en sauvant son armée,¹
Pas grâce au Gouvernement, mais simplement
A la valeur de ses soldats et sa propre habileté.² »

L'un des nombreux personnages de *The Wave* résume tout McClellan en cette phrase : « C'est un militaire qui joue à la politique, mais qui n'y connaît rien. ³ »

Dès les premiers beaux jours de 1862, la lutte reprend avec intensité. Beauregard, qui a pris le commandement de l'armée du Mississippi, assisté du général Albert Sidney Johnston, attaque à Shiloh le major-général U. S. Grant qui venait de conquérir le Kentucky et d'ouvrir le Tennessee à l'invasion. Grant est repoussé le 6 avril, mais l'arrivée de renforts pendant la nuit lui permet d'échapper à la défaite. Johnston meurt au cours de cette bataille, qui inspira l'un des plus émouvants passages de *So Red The Rose*.

Au cimetière de famille, près de la tombe de son fils Edward, tombé à Shiloh, Mrs. McGehee laisse errer ses pensées. Celles-ci retournent au champ de bataille d'où la malheureuse mère a ramené le corps d'Edward.⁴

« Shiloh, Shiloh, se disait-elle, charmant vieux nom biblique, un petit pavillon, les pêcheurs d'avril en fleurs ! La

1. « McClellan prit sur lui de critiquer l'administration de Washington, parla de la « folie insensée de Stanton et de Chase » et du « sauvetage par lui du pays ». (David S. Muzzey, *History of the United States*, page 453.)

2. Stephen Vincent Benét, *John Brown's Body*, pages 178 et 202.

3. Evelyn Scott, *ouvrage cité*, page 439.

4. Voir à la page 82 le récit de la découverte du corps d'Edward McGehee par le vieux noir William Veal.

bataille de Shiloh ! Shiloh, avec tous ces garçons et ces hommes à demi-entraînés, tombés de chaque côté ! Shiloh lui semblait l'épitomé de la folie guerrière, le symbole des besoins puérils de l'homme... Toute cette gloire sauvage, cette folie, cette douleur doivent demeurer comme le rêve et le délice et la peur des femmes, quand leur enfant va naître.¹ »

*

* *

Cependant le commodore David G. Farragut, dirige une campagne navale pour s'assurer le cours du Mississippi, qu'il remonte, et pour scinder la Confédération. Le 25 avril, il paraît devant la Nouvelle-Orléans ; le 28, il s'empare de la ville. Le 1^{er} mai, le général Benjamin Butler prend le commandement de la place.

« Les canonnières fédérales avaient dépassé les forts à l'embouchure du Mississippi et pris la ville que cachait la fumée des balles de coton incendiées sur les quais². Benjamin F. Butler, homme de loi du Massachusetts, politicien intrigant, avait obtenu du gouvernement de Lincoln un brevet de major-général. Il était maintenant gouverneur de la Nouvelle-Orléans... Le général pillait lui-même les banques et les maisons ; il expédiait son butin par bateaux. « Butler-Cuiller d'Argent, Butler-la-Bête ? » disait-on en ville et tout le long du fleuve.³ »

L'administration du proconsul de la Nouvelle-Orléans, « montagne de ridicule pompeux⁴ », provoqua

1. Stark Young, *ouvrage cité*, page 428.

2. « Quinze mille balles de coton avaient brûlé avant l'occupation de la cité, ainsi que des navires chargés et le cuirassé *Mississippi* à demi-construit. C'était la fin spectaculaire de la démolition organisée. Les graines de coton en feu explosaient et l'air matinal, tout en fragments calcinés, rendait la scène grandiose. » (E. Scott, *The Wave*, page 114.)

3. Stark Young, *So Red The Rose*, page 285.

4. Evelyn Scott, *ouvrage cité*, page 135.

des haines tenaces par son excessive brutalité. Un homme abat un drapeau fédéral, il est pendu ; une femme insulte deux officiers dans la rue, aussitôt paraît l'

« Ordre N° 28 du Général Butler

Quartier Général,

Département de la Nouvelle-Orléans,

15 Mai 1862.

En tant qu'officiers et soldats des Etats-Unis, nous avons été soumis à des insultes répétées de la part de femmes qui se disent dames de la Nouvelle-Orléans, en échange de la réserve et de la courtoisie les plus scrupuleuses de notre part. Ordre est donné que dorénavant, quand toute femme insultera ou méprisera par un simple geste ou par un simple mouvement tout officier ou soldat des Etats-Unis, elle devra être considérée et pourra être traitée comme une fille publique exerçant son métier. »

Cette proclamation paraît in-extenso dans *The Wave* et dans *So Red The Rose*.¹ Le passage suivant de *John Brown's Body* renforce ceux que j'ai cités plus haut, et il s'y superpose avec fidélité :

La Nouvelle-Orléans est prise, les crocs des forts sont arrachés.
L'ambigu Butler gagne un ambigu renom
En ordonnant que toute dame
Qui insulte un soldat de l'Union en uniforme
Soit traitée comme une prostituée exerçant son commerce.
On lit les ordres et on les hait. Les insultes cessent.
Mais les dames n'oublieront pas Butler pendant cinquante an-
[nées,
Et feront un diable fabuleux à cornes de carton --
Butler-la-Bête, le démon qui volait des petites cuillers --
D'un vain politicien, d'un rustre un peu fallot
Qui aimait sa femme, rêvait d'être un grand homme.

1. E. Scott, ouvrage cité, page 137 et Stark Young, ouvrage cité, page 310.

Vous n'avez pas été sage avec les dames, Benjamin Butler !
On a bien démenti que vous ayez volé
Les petites cuillers de la Nouvelle-Orléans,
Mais elles tinteront dans l'histoire
Au choc de votre nom et elles le saliront --
L'argent du spectre résonne contre ses côtes --
Aussi longtemps que les dames auront une langue.¹ »

*

* *

Mais laissons les planteurs et les femmes de la Nouvelle-Orléans goûter les fruits amers de la défaite et de l'occupation. Suivons ceux qui combattent.

Farragut remonte le Mississippi. Les Confédérés l'arrêtent devant Vicksburg qu'il assiège.

Au cours de ce printemps de 1862, Jackson, l'ami et le bras droit de Lee, lance ses hommes dans la « campagne-éclair » de la vallée de la Shenandoah, en Virginie, écrase McDowell et Shields à Port-Republic, le 8 juin.

Les Confédérés avaient remporté ce succès au prix de longues marches forcées qui exténuaient les hommes.

« Après une courte pause retentissait le commandement « A vos rangs ! »

Le bref repos rendait le départ plus pénible, les hommes se levaient meurtris, courbaturés ; ils avançaient en silence, fatigués et sombres.² »

— « Deux fois, il s'était endormi en marchant », écrit James Boyd dont le livre a précisément pour titre *Marching On*, « comme ceux dont il entendait parler, et il s'était ré-

1. Stephen V. Benét, *ouvrage cité*, page 177.

2. Mary Johnston, *The Long Roll*, pages 67 et 68.

veillé pour découvrir que son corps, fidèle et ravagé, marchait toujours.¹ »

Ne cessant d'accabler les Yankees que déconcertent ses brusques mouvements, Stonewall Jackson, « dur pour ses hommes, plus dur pour l'ennemi.² » parvient à rejoindre Robert E. Lee à Richmond.

Du 12 au 15 juin, la folle chevauchée des cavaliers sudistes de J. E. B. Stuart, « décoré d'une rose, serré dans son écharpe de soie jaune,³ » encercle McClellan. Les communications de celui-ci sont coupées, ses munitions détruites.

John Esten Cooke, dans *Surry of Eagle's Nest* décrit l'aspect de *Jeb* Stuart, « l'un des immortels. »

« C'était un homme de vingt-cinq ou trente ans⁴, de petite taille, mais d'aspect athlétique. Il avait l'air d'un cavalier né. On n'aurait pu se tromper sur la nature de l'arme où il servait ; c'était un cavalier de la tête aux pieds. Ses bottes lui couvraient le genou, ses éperons de cuivre étaient impeccables. Il maniait habilement un sabre flexible et léger. Ses gantelets montaient jusqu'aux coudes. En selle, le jeune cavalier était à son affaire, et ne demandait pas mieux qu'un « bon combat bien amusant ». Il portait la tenue bleue de campagne de l'armée des Etats-Unis, serrée à la taille par un ceinturon, un vieux pantalon de velours qu'un long usage avait déteint. Une chéchia de zouave, d'où pendait un couvre-nuque blanc, se perchait au-dessus de son visage audacieux.⁵ »

1. James Boyd, *ouvrage cité*, page 327.

2. S. V. Benét, *ouvrage cité*, page 192.

3. John E. Cooke, *Surry of Eagle's Nest*, page 82.

4. Jeb Stuart avait alors vingt-sept ans.

5. John E. Cooke, *ouvrage cité*, pages 82 et 83. Jeb Stuart recherchait la fantaisie dans sa mise. Cooke l'a déjà paré plus haut d'une rose et d'une écharpe de soie jaune. *The Long Roll* ajoute qu'il avait décoré sa coiffure, la chéchia, sans doute, « d'une longue plume noire et passé au cou de sa monture une guirlande de feuilles mauves. » (Mary Johnston, *ouvrage cité*, page 401.)

« Jeb Stuart, ajoute enfin Joseph Hergesheimer, dans *The Limestone Tree*, avait la plus belle barbe de toute l'armée rebelle. ¹ »

Stuart réussit à repérer et à évaluer les forces ennemies. Il renseigne Lee. Aidé par Jackson, ce dernier se jette sur le corps isolé de Porter qu'il bat à Gaines's Mill, le 27 juin. Puis les deux généraux poursuivent McClellan, jusqu'au moment où ils se heurtent aux troupes de Pope. De longs et sanglants combats se terminent par la déroute de l'armée fédérale. La lutte reprend plus loin, le 21 août, à Manassas. Pope ne peut empêcher la jonction de Jackson et Stuart, et, le 28, commence la seconde bataille de Bull Run ; celle-ci devait durer deux jours.

« Vague après vague, rapide et sans répit grondait l'assaut au couchant rouge du 30 août. L'armée de Pope se battit avec bravoure, mais elle fondit au crépuscule. ² »

Pope se retire jusqu'aux fortifications de Washington. La capitale tremble, car le général Lee n'a jamais été aussi redoutable, la suprématie du Sud si menaçante. Jefferson Davis, qui n'a jamais voulu faire de la guerre une offensive meurtrière, cède enfin à son entourage et permet au chef de l'armée de franchir le Potomac. Le 4 septembre, Lee pénètre dans le Maryland, en territoire nordiste. Pendant ce temps, McClellan sort de Washington. Il est aidé par Burnside et, soutenu par de lourds et récents renforts, il attaque et repousse Lee à Hagerstown, le 14 septembre.

1. J. Hergesheimer, *ouvrage cité*, page 211.

2. M. Johnston, *ouvrage cité*, page 71.

Jackson arrive à la rescousse. Les deux généraux sudistes livrent encore le combat à Antietam, trois jours plus tard. L'incertaine issue de la bataille incite Lee à repasser le Potomac et à regagner la Virginie. Mais le succès grise et retarde McClellan. Burnside le remplace à la tête de l'armée du Potomac ; il poursuit l'armée confédérée et l'attaque à Fredericksburg, le 13 décembre. Lee repousse victorieusement l'ennemi, lui inflige des pertes sérieuses ; puis il hiverne à Fredericksburg.

Ce général fortifie la ville d'une manière si redoutable qu'il peut aisément triompher des efforts de Hooker, venu l'attaquer non loin de là, les 2 et 3 mai 1863, à Chancellorsville. Hooker remplace depuis le 23 janvier Burnside dont Lincoln avait accepté la démission.

La plus terrible défaite de l'Union est pour le Sud l'occasion d'un irréparable perte. Par suite d'une méprise, Stonewall Jackson, « blessé à la main gauche et au bras par des balles qui venaient du 18^e régiment de Caroline du Nord, ¹ » meurt le 10 mai. ² La situation reste grave et semble sans issue pour le Nord. Le héros de *Action At Aquila*, colonel dans l'armée fédé-

1. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 660.

2. Le même roman reproduit les détails historiques du trépas du général. Jackson délirait. « Faites passer l'infanterie en avant ! ordonna Stonewall Jackson, dites à Hill de se préparer au combat ! Sa voix défailloit ; suivit un long silence et il ouvrit les yeux. Il ajouta d'une voix calme et douce : Traversons la rivière et reposons-nous à l'ombre des arbres. Puis il mourut. » (Mary Johnston, *ouvrage cité*, page 681.)

rale, ne dit-il pas qu'« après Fredericksburg il a senti mourir la nation ? ¹ »

*

* *

Cependant, sur le front du Mississippi, le siège de Vicksburg se poursuit. Farragut, puis Sherman avaient été arrêtés devant cette place. Ces échecs déterminent le gouvernement fédéral à remplacer ce dernier par Ulysses S. Grant.

« Le major-général Grant, avec ses étoiles jumelles neuves, Eprouvait une étrange aversion à lire les journaux, Quoique Jesse Grant leur écrivit des douzaines de lettres Soulignant les merveilles que son fils avait faites. »

Cet homme naïf et faible était doué de qualités militaires supérieures ; mais il manquait de probité. Les scandales politiques et financiers qui éclateront sous sa présidence des Etats-Unis justifieront la dénonciation de Stephen V. Benét :

« Et partout des gens d'affaires
Ramassaient le coton de contrebande,
Ramassaient chaussures et couvertures, ramassaient des voi-
Et ramassaient de l'or dans les champs du voisin, [tures
F^t Ulysse fermait les yeux. ² »

Grant révèle son habileté et son audace par de gigantesques travaux d'investissement, un rigoureux blocus, des assauts acharnés. Après un long siège, Vicksburg capitule et laisse entrer l'armée de l'Union, le 4 juillet 1863.

Gone With The Wind indique à ses lecteurs le

1. Hervey Allen, *ouvrage cité*, page 223.

2. Stephen V. Benét, *John Brown's Body*, page 120.

sens néfaste de la chute de la forteresse du Mississippi :

« Le 5, de mauvaises nouvelles arrivèrent, non point du nord mais de l'ouest. Vicksburg était tombé, tombé après un siège pénible et long, et presque tout le cours du fleuve était aux mains des Yankees, depuis Saint-Louis jusqu'à la Nouvelle-Orléans. La Confédération était coupée en deux.¹ »

La prise de Vicksburg a suivi une défaite plus fatale. Le général Meade venait de grouper les forces de l'Union au nord du Potomac. Lee veut lui livrer une lutte décisive. Elle a lieu à Gettysburg, les 1^{er}, 2 et 3 juillet.

« On pensait à Lee qui attaquait en Pensylvanie. La perte de Vicksburg ne serait pas une catastrophe, si Lee gagnait dans l'est.² »

Mais Lee est battu.³ Les pertes de son armée sont énormes. Le général sudiste se retire lentement, repasse le Potomac le jour où Vicksburg capitule, et concentre toutes ses forces pour défendre Richmond menacé par Grant qui revient, victorieux, de Vicksburg et de Chattanooga. Grant a pu triompher dans le Tennessee, le 25 novembre 1863, grâce aux renforts de Sherman et Sheridan. Ces deux généraux laissèrent dans le Sud la réputation de sauvages destructeurs. On

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 255.

2. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 225.

3. La défaite a été attribuée en partie au désaccord entre Lee et son subordonné, le général Longstreet. John A. Thomason, dans *Lone Star Preacher*, commente l'événement fatal : les hommes de Longstreet s'aperçoivent qu'ils attendent trop, avant de se lancer à la charge ; plus tard, ils découvrent que Longstreet a désobéi aux ordres de son chef.

verra le premier à l'œuvre en Géorgie, à l'automne de l'année suivante. Le second, « petit homme trapu à la barbe en broussaille, au regard amer et vif, ¹ » précipite sa cavalerie à la rencontre de Jubal Early qui menaçait la capitale après avoir traversé le Maryland. Rejoint dans la vallée de la Shenandoah et battu à Cedar Creek, Early est contraint de se replier. L'armée de Sheridan dévaste la vallée, détruisant récoltes et provisions, poussant le bétail devant elle, pour que ses adversaires ne puissent plus jamais traverser cette région dont dépend la sûreté de l'Union. ²

Abandonnant l'initiative des opérations, le Sud doit désormais veiller à sa défense. L'hiver se passe dans le calme. Le 9 mars 1864, U. S. Grant est promu lieutenant-général. Les opérations se précipitent dès le début de mai. Le 5 et le 6, des combats acharnés sont livrés aux lieux qu'on appelle *Wilderness*.

« La région s'étendait sur une surface de quinze milles sur vingt. D'un sol aride s'élevaient des pins et des pins et tout un parterre de chênes-nains touffus. Quelques petites fermes et des clairières apparaissaient comme des îles qu'entourait une mer d'arbres et de buissons. Elle s'étendait par-

1. Randall Parrish, *My Lady of the North*, page 102.

2. « En brûlant cette vallée, explique Sheridan dans *Action At Aquila*, nous pouvons priver Lee de ressources, et supprimer des années de guerre. C'est terrible, mais ça vaut mieux qu'une seule année de batailles sanglantes. » (Hervey Allen, *ouvrage cité*, page 219.)

Développant ses idées sur la guerre et la meilleure façon de gagner vite la paix, Sheridan poursuit : « La vraie stratégie consiste à porter les plus durs coups à l'ennemi, puis à faire souffrir les habitants jusqu'à ce qu'ils réclament la paix et forcent leur gouvernement à la demander. On ne doit laisser aux gens que leurs yeux pour pleurer les maux de la guerre. Tout autre moyen ne servirait qu'à prolonger le carnage. » (Id., page 221.)

tout, débordait les horizons et se perdait sous une brume améthyste.¹ »

« Les chênes et les buissons, précise Evelyn Scott, poussaient si drûs qu'on ne voyait pas à un mètre de soi.² »

Cette bataille fait perdre à Grant plus de 65.000 hommes. Au début de la campagne Lee n'en avait pas autant sous ses ordres. Le chef sudiste réussit à se retrancher sur une ligne qui part à l'est de Richmond, et les deux adversaires hivernent de chaque côté de celle-ci.

À l'ouest, le général Johnston, « écossais, correct, militaire et ponctuel, gardant jusqu'au bout la confiance de ses hommes,³ » assumait la tâche d'arrêter l'armée de Sherman.

« Joe Johnston, chauve et calme,
Petit général aux airs de maître d'école minutieux,
Tête dure comme un silex, n'était pas toujours heureux dans

[l'avance,

Mais plus dangereux dans la retraite qu'un loup qui se sauve,
Ombre rampante qui flaire les pièges et la viande empoisonnée,
Et ne s'arrête que pour se ruer sur le premier chien
Qu'elle surprend avant que les chasseurs arrivent.

Grant dit de lui un jour :

J'étais toujours anxieux avec Joe Johnston devant moi,
Bien plus que devant Lee.⁴ »

Dans *So Red The Rose*, Sherman, l'adversaire de Johnston, rend visite à la famille McGehee.

« Ce fut Hugh McGehee qui accueillit Sherman. En présentant le général à sa femme, il remarqua sa silhouette élancée, sa large tête aux cheveux roux et à la barbe grisonne, au nez mince et élevé, aux yeux gris. Agnes et Hugh furent

1. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 655.

2. Evelyn Scott, *The Wave*, page 365.

3. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 87.

4. S. V. Benét, *John Brown's Body*, page 97.

tous deux frappés par l'air de cynique indifférence dont il ne se départissait jamais et qui apparaissait alors malgré son évidente nervosité. Ils remarquèrent la contraction de sa bouche, comme il s'inclinait... Voluble et souriant, le général se perdait en un flot de paroles, dès qu'il avait un mot à dire.¹ »

L'on peut comparer cette présentation au portrait qu'Evelyn Scott brosse du général unioniste dans *The Wave* :

« Il paraissait vieux ; son air insignifiant désappointait. Pourtant il semblait paternel. Sa barbe était courte, drûe et blanchâtre, et ses petits yeux vifs profondément enchassés pétillaient de malice.² »

Les 53.000 combattants de Joseph Eggleston Johnston ne peuvent empêcher les 99.000 hommes de Sherman de les cerner autour de Dalton, Géorgie. Johnston recule et l'armée fédérale marche sur Atlanta.

Les cris de « Donnez-nous un homme qui résiste et se batte ! » atteignirent Richmond. Le gouvernement savait qu'Atlanta perdu, la guerre l'était aussi. Après que son armée eût franchi le Chattahoochee, le général Johnston fut relevé du commandement.³

Hood remplace Johnston. Il organise la résistance et défend vaillamment la capitale de la Géorgie dont le siège fait l'objet des pages les plus vigoureuses de *Gone With The Wind*.

« Les journées torrides de juillet virent le siège se poursuivre. Des nuits sombres et pleines d'un calme de mauvais augure succédaient à des jours assourdissants. C'était impossible que le rythme calme de l'existence se fût transformé aussi radicalement en un si bref délai ! Cela ne pouvait être

1. Stark Young, *ouvrage cité*, page 301.

2. Evelyn Scott, *ouvrage cité*, page 617.

3. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 319.

vrai, c'était grotesque que le ciel d'un bleu si tendre à l'aube naissante fût profané par la fumée des canons, qui flottait sur la ville comme un nuage d'orage. C'était grotesque que l'heure chaude de midi toute imprégnée de l'odeur pénétrante du chèvre-feuille et des roses grimpantes fût rendue aussi terrible par les obus qui sifflaient dans les rues, éclataient dans un fracas de jugement dernier, projetaient au loin leurs éclats, déchiquetaient bêtes et gens.¹ »

...Et pourtant le siège ne durait que depuis trente jours. Trente jours de siège ! Depuis trente jours, des retranchements creusés dans l'argile rouge encerclaient la ville. Le canon grondait monotone et sans relâche. De longues files d'ambulances et de chariots, trainés par des bœufs, arrosaient de sang la poussière des rues qui menaient aux hôpitaux.² Depuis trente jours, des escouades de fossoyeurs qui n'en pouvaient plus ramassaient les cadavres à peine refroidis et les vidaient comme des bûches dans des kilomètres de fosses à peine creusées. Trente jours seulement !³ »

Enfin, le 2 septembre 1864, Hood évacue la capi-

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 330.

2. La détresse des hôpitaux du Sud fut l'un des plus désolants spectacles de la Guerre de Sécession. On ne cessait d'y entasser des foules de blessés et de mourants, mais le matériel et les hommes manquaient pour les secourir.

« Gisant épaule contre épaule, tête contre pieds sous le soleil implacable, des centaines de blessés étaient alignés à même les voies, les quais, les trottoirs. Certains demeuraient immobiles, mais un grand nombre se tordaient en gémissant. Partout des nuées de mouches harcelaient les hommes, recouvraient leur visage d'essaims bourdonnants. Partout on entendait hurler ceux qu'emportaient les brancardiers. L'odeur du sang, de la sueur, des corps sales et des excréments montait en vagues fétides. Les infirmiers courraient çà-et-là, au milieu des hommes prostrés, et marchaient souvent sur des blessés, tant les rangs étaient serrés. Ceux qu'on piétinait ainsi levaient passivement les yeux et attendaient que vînt leur tour d'être emmenés. » (Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 361.)

L'horreur régnait dans les hôpitaux de Richmond comme dans ceux d'Atlanta, témoin cette peinture de Mary Johnston :

« La puanteur s'ajoutait à la chaleur torride. On vivait dans l'odeur des corps, des vêtements lourds de sueur et de sang. L'endroit tout entier n'était qu'un long gémissement qui s'élevait ou faiblissait sans jamais cesser. » (Mary Johnston, *The Long Roll*, page 464.)

3. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, pages 343 et 344.

tales géorgiennes. Sherman entre le lendemain dans la ville, où il ne trouve plus que « des hectares de chemins noircis, dressés au-dessus des cendres, des amas de décombres à-demi calcinés, de briques croulantes qui barrent les rues, de vieux arbres mourants d'où le vent froid détache des rameaux brûlés.¹ »

Peu soucieux de voir coupées ses communications avec l'arrière, le général lance ses hommes dans une marche dévastatrice vers le port de Savannah, à travers la fertile Géorgie.

« Sherman traversait la Géorgie, depuis Atlanta jusqu'à la mer. Il laissait derrière lui les ruines fumantes d'Atlanta que l'armée bleue avait incendié derrière elle. Trois cents milles de territoires s'ouvraient devant lui sans défense, à l'exception de quelques miliciens, des vieillards et des jeunes gens de la Garde Civile.

Des plantations parsemaient ce riche pays ; elles abritaient les femmes et les enfants, des gens très vieux et les nègres. Les Yankees pillaient et brûlaient tout² sur une largeur de 80 milles. Des centaines de maisons étaient livrées

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 479.

2. « Nous avons épuisé le blé et les fourrages d'une région qui s'étend sur 50 kilomètres de chaque côté d'une ligne qui va d'Atlanta à Savannah, ainsi que les pommes de terre, et autres productions. Nous nous sommes emparés du bétail, des porcs et moutons, de la volaille ; et nous avons capturé plus de dix mille chevaux et mules, avec un nombre incalculable d'esclaves. J'évalue le montant des dégâts commis au préjudice de l'Etat de Géorgie et ses ressources militaires à cent millions de dollars. Vingt millions au moins de ceux-ci figurent à notre profit ; le reste n'est que pure perte et ruine », écrivait Sherman à son arrivée à Savannah, le 20 décembre 1864.

Lorsque Stonewall Jackson avait envahi le Maryland, pendant la campagne de 1862, son attitude fut l'opposé même de celle de Sheridan et de Sherman. Il fit paraître l'ordre que reproduit *The Long Roll* :

« Les officiers seront responsables de tous les dégâts commis. Nous sommes ici pour protéger et pour défendre, non pour détruire. » (Mary Johnston, *ouvrage cité*, page 141.)

aux flammes ; des centaines de foyers résonnaient de leurs pas.¹ »

Elisée Reclus évaluait, au siècle dernier, à « plus de deux milliards de francs la valeur des richesses détruites pendant cette terrible marche.² »

*
* *

Le Sud tout entier manque de matières premières³ et souffre de la famine, en cet hiver de 1864. A bout de forces, le pays ne peut plus résister à l'avance de troupes fraîches, bien approvisionnées.

« C'était en 1864, juste avant Noël, relate le jeune Sartoris, dans *The Unvanquished*, après que les Yankees eurent incendié Jefferson en passant. Nous vivions maintenant dans un monde de villes et de maisons brûlées, de plantations en ruines et de champs où n'habitaient que des femmes.⁴ »

La situation économique tourne au désastre ; le Sud commence à manquer du nécessaire. Il semble qu'une horrible famine va suivre la disette, ajoutant ses ravages à ceux de l'envahisseur.

« On gardait le café⁵ pour les grandes occasions, expose Mary Johnston ; le pain blanc devenait un luxe. On n'arrivait pas à se nourrir et c'était un problème pour se vêtir.⁶ »

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 463.

2. Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle, Etats-Unis*, page 278.

3. Des historiens américains ont attribué à la carence de sel marin dans le Sud un effet certain. Elle aurait hâté la chute de la Confédération.

4. William Faulkner, *ouvrage cité*, page 233.

5. « Le café aux grains d'avoine torréfiés était devenu une boisson de luxe. » (Evelyn Scott, *The Wave*, page 180.)

6. Mary Johnston, *The Long Roll*, page 177. — « On ne marchait plus que sur des semelles de bois », précise encore M. Mitchell (*ouvrage cité*, page 279.)

Le prix des denrées alimentaires est fabuleux. Le roman de Mary Johnston nous apprend qu'« une livre de thé vaut alors vingt dollars, un poulet dix et un dindon cinquante. Un baril de farine coûte quinze dollars ¹ » ; dans *The Wave*, « le prix du baril de farine monte jusqu'à deux cents dollars ² » ; *Gone With The Wind* lui fait atteindre enfin un cours de mille quatre cents dollars ³ !

La situation du Nord diffère du tout au tout. Dans *Marching On*, des prisonniers du Sud, en route pour les géôles Yankees, s'étonnent de traverser « un pays immense, alerte et puissant, un pays de villes solides où grondent les machines, de villages coquets et riches, un pays qui n'est que force et vitalité magnifiques, que valeur solide et sûre. ⁴ »

— « Les Yankees avaient des vivres en abondance, écrit Margaret Mitchell. Ils ne manquaient ni de couvertures, ni de médicaments. ⁵ »

Dans le roman de Boyd, les Sudistes ont pillé un camp ennemi, où ils découvrent un butin révélateur. Ce ne sont que « tonneaux et caisses aux inscriptions fantastiques, tomates, pêches de conserve, fromage de gruyère, langue fumée, fûts de cognac et bouteilles de vin du Rhin. ⁶ »

...Sherman quitte Savannah, le 1^{er} février 1865 ; puis, tournant au nord, il s'empare de Charleston et poursuit sa marche victorieuse et incendiaire à tra-

1. M. Johnston, *ouvrage cité*, page 631.

2. Evelyn Scott, *ouvrage cité*, page 191.

3. M. Mitchell, *Gone With The Wind*, page 279.

4. James Boyd, *ouvrage cité*, page 354.

5. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 483.

6. James Boyd, *ouvrage cité*, page 323.

vers les Carôlines. Son but est Richmond que Lee et le gouvernement ont été contraints d'abandonner, le 2 avril, après la prise de Petersburg par Grant. Lee essaie de réunir les restes de son armée aux débris de celle de Johnston, en Caroline du Nord. La cavalerie de Sheridan ne le lui permet pas, en l'arrêtant à Five Forks. Le 3 avril, l'armée nordiste s'empare de l'opidum de la Confédération. Jamais la misère n'a été aussi grande parmi la poignée d'hommes qui continuent de suivre Lee ; sans munitions, sans vivres elle ne peut plus soutenir un combat ouvert. Ses activités désormais se limitent à de brèves escarmouches. En dépit de coups de feu isolés, plus rares chaque jour, l'avance ennemie se poursuit régulière. Malgré tout, l'heure va sonner du désastre et de l'effondrement du Sud.

« La fin de la lutte longue et amère était arrivée, écrit Randall Parrish, dans *My Lady of the North* ; chaque jour notre nombre diminuait. Nos lignes s'amincissaient. Les divisions fondaient en régiments, en compagnies, en sections. C'était lamentable, c'était magnifique. Nous nous battions affamés et dormions sans abris. Partout, devant nous, derrière nous, à droite, à gauche, se dressait la muraille bleue hérissée d'acier. Nous n'avions ni la perspective de la retraite ni l'espoir d'un secours et ne pouvions que tenir, souffrir et périr. Tels des incurables, nous regardions farouchement la mort et nous attendions la fin.¹ »

Il est des soldats du Sud qui résistent avec moins de fortitude aux privations croissantes qu'exige leur pays. De nombreux pauvres blancs, que n'enflamme pas l'idéal élevé de la *cause glorieuse et sainte*, profitent

1. Randall Parrish, *ouvrage cité*, page 344.

d'un congé pour ne point revenir. D'autres n'attendent point l'autorisation.

« Leslie est parti, raconte un soldat de *The Wave* qui cherche à convaincre un camarade, Couts aussi. Minnot et Stuart se sont sauvés. On ne peut pas les blâmer. Une armée qui n'a pas assez à manger compte autant que si elle n'existait pas. Un homme qui a faim ou qui sait que sa femme et les siens ont faim, et n'ont personne pour s'occuper d'eux, se soucie peu de son devoir envers les partis et les gouvernements. ¹ »

Les déserteurs ne retournent pas toujours vers leur femme et leur ferme. Beaucoup deviennent *guerillas* : ils se groupent, et vivent dans les forêts du produit de leurs vols et de leurs meurtres, comme jadis les pillards des Grandes Compagnies.

« On ébruitait partout de sinistres récits de villages occupés et ravagés par les *guerillas*, qui ne se souciaient guère de l'une ou de l'autre cause, mais davantage du bien d'autrui. Dans les collines les bandits s'adonnaient à cœur-joie à des exploits horribles. ² »

La littérature de la Guerre Civile compte parmi ses plus crapuleux *guerillas*, Steve Dagg (*The Long Roll*), Grumby (*The Unvanquished*) et le « sergent » Smith, de *Action At Aquila*,

L'armée de héros affamés, sans armes, et les pillards des grands chemins comptent aussi peu devant les Yankees, puisque, partout dans le Sud, « les gens meurent de faim. Les rails sont arrachés. Nous n'avons plus de fusils neufs ; on manque de munitions, conclut *Gone With The Wind*, et il n'y a plus de cuir pour les

1. Evelyn Scott, *The Wave*, page 183.

2. Hervey Allen, *Action At Aquila*, page 98.

chaussures... Dans ces conditions, voyez-vous, c'est presque la fin. ¹ »

*

* *

Avant que sonne la dernière heure de la Confédération des Etats du Sud, il convient de ne pas négliger une phase de la Guerre de Sécession moins importante, il est vrai, que les campagnes de Lee et de Grant, mais non dépourvue d'intérêt momentané. Consacrons donc quelques lignes à la lutte que se livrent les flottes des deux sections.

Sur mer, les débuts du Sud sont brillants et permettent, là aussi, de belles espérances. Le premier cuirassé ² qu'on eût vu, le *Virginia*, détruit sans peine, dans la rade de Hampton, le 8 mars 1862, deux des navires les mieux armés de l'Union, le *Cumberland* et le *Congress*. Mais le lendemain, l'arrivée d'un petit vaisseau nordiste, également cuirassé, qu'on a baptisé *Monitor*, empêche le *Virginia* d'anéantir le reste de la flotte fédérale et met fin à sa carrière. Le roman *The Long Roll* consacre tout un chapitre, intitulé *The Ironclads*, au combat que le *Monitor* livre au *Virginia*. Ainsi que le souligne l'ouvrage de Mary Johnston, l'apparition des deux navires révolutionna la guerre maritime, et bouleversa les principes dont s'était toujours inspiré l'armement naval.

1. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 486.

2. Construit à l'aide de la coque du navire fédéral *Merrimac* que les ingénieurs du Sud bardèrent de rails de chemin de fer, ce navire conserva dans le Nord son nom primitif.

Quelques mois plus tôt, le *Sumter*, steamer de cinq cents tonneaux qui faisait autrefois le service entre la Nouvelle-Orléans et la Havane, avait quitté la ville principale de la Louisiane, commandé par le capitaine R. Semmes. Il réussit à forcer le blocus qui barre le delta du Mississippi. Dès lors, ce navire sillonne les océans, ne cessant d'attaquer, de saisir ou de couler les transports de l'Union. Puis il est réformé, abandonné à Gibraltar, « après avoir coûté aux Etats-Unis un million de dollars d'une manière ou d'une autre. ¹ » Au cours de l'été de 1862, l'*Alabama*, schooner à trois mâts construit en Angleterre pour la marine confédérée, prend la place du *Sumter*, part en course et détruit soixante-cinq navires Yankees de commerce et de guerre. Ses prises sont quatre fois supérieures à celles du *Sumter*. Le quatorzième chapitre de *The Wave* relate la fin du corsaire, le 19 juin 1864, à l'issue d'un acharné combat. Le cuirassé nordiste *Kearsage* attaque le schooner en rade de Cherbourg, et l'envoie par le fond. Mais heureusement la plupart des membres de l'équipage sont recueillis à bord de chaloupes françaises envoyées aux lieux du naufrage.

Dans un autre domaine, la Grande-Bretagne favorise encore les Etats-Confédérés d'Amérique en leur expédiant du matériel et des armes, que ses navires transportaient à Nassau ou à la Havane. Les intrépides *blockade-runners* se chargent alors d'amener les cargai-

1. *Croisières de l'Alabama et du Sumter, Livre de Bord et Journal Particulier du Commandant R. Semmes*, page 138.

sons dans des ports du Sud ¹. Ils frètent des bateaux spéciaux, « curieux et minces, semblables à des couteaux ; les cheminées penchent en arrière et le peu qui émerge de l'eau est peint en blanc ou gris-argent ². » Les forceurs de blocus ont une réputation privilégiée :

« J'avais coutume de rencontrer toute une foule de *blockaderunners* à Charleston, se souvient Tante Jenny, dans *The Unvanquished*. C'était des héros dans un sens, voyez-vous. Non pas des héros parce qu'ils aidaient la Confédération à vivre plus longtemps, mais des héros comme Davy Crockett ou John Sevier l'auraient été pour les enfants et pour de sottes jeunes femmes. ³ »

Jaloux de l'éclat dont ils jouissent aux yeux de leurs admiratrices, les forceurs de blocus rapportent à celles-ci des présents d'un prix fabuleux, mais d'un faible profit pour la Confédération. Ainsi Butler comble-t-il Scarlett d'étoffes précieuses et de riches bijoux ; « ces messieurs ne vont plus nous chercher le nécessaire ; ils ne ramènent que des chapeaux de France et du champagne pour les riches, ⁴ » lit-on dans *Marching On*.

Le blocus des ports du Sud est donc efficace. Ce pays reçoit peu de matériel de guerre indispensable ; puis, quand les canonnières et cuirassés des Etats-Unis réussissent à arraisonner quelques cargos anglais en route pour Nassau, la contrebande des armes cesse

1. Rhett Butler qui forçait le blocus traitait directement avec les Yankees. « C'est plus commode que d'aller en Angleterre », explique-t-il à Scarlett. (M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 188.)

2. James Boyd, *Marching On*, page 384.

3. Faulkner, *ouv. cité*, p. 305. Crockett et Sevier, pionniers et politiciens populaires, morts respectivement en 1836 et 1815.

4. James Boyd, *ouvrage cité*, page 397.

pratiquement, et le Sud, isolé, envahi, déjà vaincu, doit seul affronter son destin. ¹

*

* *

*

Le Sud ne peut donc plus espérer qu'un miracle ² ou de douteux succès locaux sur terre, meurtriers de part et d'autre. Charles Cestre écrit, à ce propos, que, déjà en 1863, « le Sud s'épuisait à remporter des victoires presque aussi coûteuses que les défaites de l'adversaire. ³ » Une guerre de guérilla prolongerait l'agonie du pays sans résultat. On ne peut pas pousser plus loin la folie héroïque. Le général Lee le comprend, et, le 9 avril 1864, il se rend à Grant au village d'Appomatox.

« Lee ne fut jamais aussi grand que dans la défaite », écrit l'un de ses biographes. Des romanciers de la Guerre Civile Américaine ont inséré le récit de la rencontre des deux grands capitaines dans leurs livres. Ils n'obtiennent pas tous le même succès.

La scène se passe dans la salle du tribunal d'Appomatox.

1. Le tribunal de Genève décréta que l'Angleterre, qui avait livré aux Etats-Confédérés l'*Alabama* et quelques bateaux de commerce, échange des fusils contre des balles de coton, s'était rendue coupable de violation de la loi de neutralité. En 1872, la Grande-Bretagne dut verser aux Etats-Unis une indemnité de quinze millions de dollars-or.

2. « Le Sud allait tout perdre ; mais non, un miracle, le général Lee, sauverait la Confédération. L'Angleterre la reconnaîtrait, le blocus échouerait... Il se disait cela, mais, au fond de son âme, il savait que le Sud serait battu. » (Joseph Hergesheimer, *The Limestone Tree*, pages 177 et 196.)

3. Ch. Cestre, *Les Etats-Unis*, page 147.

« Ce n'était pas un jour très brillant, observe Evelyn Scott. Il allait pleuvoir. Une morne clarté tombait du ciel froid. Les escortes des deux généraux se trouvaient remplies d'embarras et d'égards l'une envers l'autre. Les Fédéraux se demandaient à quoi songeaient les Confédérés. Ces derniers considéraient leurs *vis-à-vis*.¹ avec antipathie. La pièce contenait peu de mobilier. Tous ces officiers restaient debout.² »

Lee a revêtu son plus bel uniforme gris, « aux dorures immaculées, ses bottes rutilantes, ornées d'éperons qui étincellent. Son ceinturon supporte, à gauche, une épée longue et sans tache, décorée de bijoux ³ ». Grant portait la vareuse bleue du simple soldat. « Seules les épaulettes indiquaient son rang.⁴ Ses bottes boueuses ne révélaient aucune distinction. Il n'avait ni épée, ni éperons. Sa chevelure, sa barbe étaient brunes, sans trace de gris ; celles de Lee un pur argent.⁵ »

« Ils parlent un moment

Du Mexique et des vieux jours.

Puis on stipule les termes.

Lee les trouve généreux, le dit, fait une requête :

Ses hommes auront besoin de leurs chevaux pour le labour
[du printemps.

Grant y consent tout de suite.

Pas de parades de sabres qui brillent.

Grant veille à ce qu'il n'y en eût point.

Alors, c'est fini...

Lee quitte la petite pièce.

Son visage est le même. Il ne changera pas à sa mort.

Mais comme il passe le seuil, et regarde vers ses lignes,

Il frappe une fois des mains...

1. Mot en français dans le texte.

2. E. Scott, *The Wave*, pages 560 et 561.

3. J. E. Cooke, *Surry of Eagle's Nest*, page 411.

4. « Grant n'avait rien de très digne ni de très imposant, à part l'importance empruntée de ses épaulettes d'or étoilées ». (E. Scott, *The Wave*, page 561.)

5. J. E. Cooke, *ouvrage cité*, page 412.

Dans la pièce qu'il a quittée les hommes en bleu se jettent
[un long regard.

Et restent silencieux le temps de deux clins d'œil.

Les gris s'éloignent à cheval.

Ils sont partis — c'est fini...

La salle explose comme une bombe ; ils rient et crient,

Crient d'étranges mots, poussent chaises et tables dehors. °

Des généraux barbus valsent ensemble

Pendant un court et fol instant, se bourrant de coups de coude.

Chacun parle à la fois et personne n'écoute.

« Ça y est, c'est fait, c'est fini ! »

Puis l'ordre renaît.

L'armée-fantôme en gris forme les rangs pour la dernière fois.

Elle va rendre ses armes.

Quand les soldats s'ébranlent,

Les canons bleus saluent. Gordon a entendu.

D'un large geste il tire et baisse son sabre en salut solennel.

Aucune acclamation, pas un mot des lignes bleues ni des grises.

Rien que le bruit des pas....

C'est fini, maintenant... ¹ »

Le Sud succombe.

Aux yeux de ses anciens adversaires restés loyaux,
aux yeux du monde entier, son passé entre dans l'histoire avec une gloire qui lui est propre, que rien ne ternit et que nul ne conteste. Avant de s'éteindre à Apomatox, la Confédération brille d'un intense éclat ; mais elle reste calme et digne, comme il sied à « des vaincus qui ont mis toute leur force dans le combat ² » et toute leur âme dans la cause du pays.

1. S. V. Benét, *John Brown's Body*, pages 364 et 365.

2. Ellen Glasgow, *The Battle-Ground*, page 477.

CHAPITRE III

“ Reconstruction ”

Assassinat de Lincoln. — Noirs affranchis, *carpetbaggers*, *scallawags*. — L'œuvre du parti républicain. — Le Ku-Klux-Klan. — Réaction démocrate et relèvement du Sud.

Les réjouissances qui saluent et suivent dans le Nord la reddition de Lee ont une fin soudaine et tragique, quand on apprend l'assassinat de Lincoln.

Le soir, du 14 avril 1865, cinq jours après Appomatox, le président assiste à la représentation de *Our American Cousin* au théâtre Ford à Washington.

« Mr. Lincoln était assis dans un fauteuil recouvert de peluche, ses longues jambes gauchement croisées, les bras sur la poitrine. Il fronçait les sourcils, plutôt par habitude, mais le droit s'arquait plus haut que l'autre.¹ »

Le roman que je cite consacre un long chapitre à ce meurtre. Il peint en un tortueux soliloque le conflit qui se livre dans le cerveau dément de l'acteur John Wilkes Booth. Booth va tuer Lincoln. Il se glisse dans la loge présidentielle, au milieu du troisième acte de la comédie.

« Il avait sorti son pistolet et le tenait prêt. Pendant le plus long moment du monde il le tint devant lui, puis il entendit, quelque part bien loin, le déclic de la gachette et simultanément le bref *ploff* de la détonnation. Il courut à

1. Evelyn Scott, *The Wave*, page 575.

l'avant de la loge emplie de fumée. L'assaillant avait sûrement vu Mr. Lincoln s'écrouler, mais il s'étonnait que personne n'essayât de lui barrer le passage.¹ »

L'acte de Booth, un Virginien, attire la vengeance sur le Sud tout entier. Une pire calamité ne pourrait s'abattre sur ce pays dévasté, qu'une lutte malheureuse de quatre ans a saigné à blanc. La majorité, et l'élite des jeunes ne sont pas revenus. Les survivants trouvent leurs familles ruinées, leurs maisons chancelantes ou brûlées. La terre leur reste, ravagée par les charges de cavalerie, les marches et les batailles ; mais comment la cultiver ?

« Maintenant les plantations devenaient forêts, l'une après l'autre, et d'effroyables maquis de genêts, chênes-nains et sapins rabougris avaient poussé parmi les ruines silencieuses, et envahi les anciens champs de coton.² Sur cent arpents de terre jadis cultivés on n'en labourait plus qu'un seul. On croyait traverser un pays mort.³ »

« Ce qui nous attend est pire que la guerre », avait dit Ashley à Scarlett dans le verger de Tara, « pire que la prison, pire que la mort.⁴ » Et le Nord réclame impérieusement vengeance du sang de Lincoln qu'un rebelle a versé !

*

* * *

Les esclaves ont été émancipés par Lincoln le 1^{er} janvier 1863. Ils sont partis. Ils ont suivi les troupes

1. E. Scott, *ouvrage cité*, page 591.

2. Après la guerre l'industrie du coton disparut presque complètement. Il fallut attendre 1880 pour voir réapparaître le rendement de 1860.

3. M. Mitchell, *Gone With The Wind*, page 973.

4. Id., page 644.

fédérales, croyant en la parole de chefs qui leur promettaient Chanaan et tous les plaisirs.¹ Vite désabusés, ils chercheront ailleurs une autre Terre Promise. A Tara, Pork et Mammy, demeurés fidèles, ne veulent pas s'abaisser aux travaux des champs. Leurs maîtres peinent plus que des *field-hands* d'avant-guerre. Encore le font-ils sans gêne ni honte ; mais dans *The Forge* de Stribling, c'est la nuit que les Vaiden vont en secret cueillir le coton. L'altière Mrs. Merriwether de *Gone With The Wind* confectionne de petits pâtés que son gendre, le fougueux zouave de Beauregard, va vendre aux troupes d'occupation. Mammy a taillé la plus belle robe de Scarlett dans un rideau ; et Stewart Prevost, dans *The Long Roll*, porte des chemises de même origine.

Les historiens prêtent à Lincoln, « sans rancœur envers aucun, le cœur rempli de fraternelle bienveillance envers tous² », un projet généreux de reconstruction. S'il avait vécu, le président n'aurait, selon eux, jamais accordé le suffrage à la race noire. Seule, une élite intelligente aurait joui de ce droit. Andrew Johnson succède à Lincoln. Il est disposé à s'inspirer de ces principes ; mais, lorsque le Congrès se réunit, le 4 décembre 1865, les républicains, redoutant que la suprématie des blancs dans le Sud ne leur permette le contrôle du gouvernement national, prennent plusieurs mesures en faveur des noirs.

1. Voir William Faulkner, *The Unvanquished*, page 191.

2. Paroles de Lincoln.

Quelques mois plus tôt, le Bureau des Affranchis a été organisé, pour protéger les esclaves libérés et les assister dans leurs premières initiatives. Mais ses agents ne tardent pas à grouper et à exciter ceux-ci contre leurs anciens propriétaires.

« Les planteurs donnaient autrefois des ordres à leurs nègres, écrit Margaret Mitchell. Maintenant les noirs ont une nouvelle espèce de maîtres : le Bureau des Affranchis et les *carpetbaggers*¹ qui leur disent : « Vous valez n'importe quel blanc. Agissez donc en conséquence. Dès que vous pourrez voter pour les républicains, les biens des blancs seront à vous. Ils vous appartiennent déjà. Prenez-les si vous le pouvez. »

Ces paroles éblouissaient les affranchis. La liberté devenait pour eux un pique-nique sans fin, une partie de plaisir continuelle, un carnaval de rapines, de paresse et d'insolence. Les nègres des campagnes envahissaient les villes, laissant la terre sans main-d'œuvre pour les récoltes. Ils arrivaient par centaines, oisifs et dangereux sous l'effet des nouvelles doctrines. La vérole, la typhoïde et la tuberculose éclataient dans les cabanes sordides où ils s'entassaient. Accoutumés à recevoir les soins de la maîtresse au temps de l'esclavage, ils ne savaient comment lutter contre la maladie. Ils confiaient jadis à leurs maîtres les nouveaux-nés et les vieillards ; ceux-ci étaient maintenant livrés à des êtres incapables de responsabilité.

Le Bureau s'occupait bien trop de politique pour rendre aux nègres les services de ceux qu'ils servaient autrefois.² »

Les *carpetbaggers* et les *scallawags*, « ces gens du Sud devenus républicains pour leur plus grand profit,³ » des soldats de l'Union démobilisés ou même en

1. « Ces Yankees, semblables à des vautours, qui arrivaient dans le Sud, en portant tous leurs biens dans une valise de tapisserie (*carpetbag*) ». M. Mitchell définit ainsi les *carpetbaggers* dans *Gone With The Wind*, (page 521).

2. M. Mitchell, *ouvrage cité*, pages 654 et 655.

3. Id., page 521.

service actif, et une bande de hors-la-loi forment une véritable armée d'ignobles parasites qui s'abat sur le cadavre du pays. C'est, selon la juste expression de William Faulkner, « un nouvel ennemi dont le peuple du Sud ne connaît pas tous les moyens, mais dont il peut toujours redouter les fins.¹ »

Puisant dans les caisses sans fond du parti ou vivant d'expédients, s'enrichissant par tous les moyens, la tourbe républicaine affecte un luxe tapageur, dont l'outrance éclabousse les familles ruinées des patriotes. Aucun de tous ceux qui méritent encore le nom de Sudistes ne sacrifierait, en effet, pour de l'argent son idéal de vie ou la dignité, l'indépendance et l'honneur tiennent la plus grande place.

*
* . *

Non content de maintenir le peuple du Sud dans la misère, le parti républicain veut l'asservir en bâillonnant ses hommes les plus représentatifs. Il a recours, après la création du Bureau des Affranchis, en mars 1865, à diverses mesures d'ordre politique. C'est d'abord le Quatorzième Amendement, qui garantit les droits civils du citoyen noir des Etats-Unis et prive de leurs propres droits tous les *leaders* du Sud.

Quelques mois plus tard, le 2 mars 1867, le *Reconstruction Act* est voté, par lequel le Congrès impose délibérément, à la pointe des baïonnettes, le

1. William Faulkner, *The Unvanquished*, page 246.

suffrage du nègre ¹ aux Etats du Sud qu'il divise en cinq districts militaires. Lorsqu'on se rappelle qu'en ce temps-là le Mississippi, la Caroline du Sud, la Floride, l'Alabama et la Louisiane étaient peuplés par une majorité noire, on s'aperçoit de la monstrueuse portée du *Reconstruction Act*. Le Sud va devenir la proie facile de malfaiteurs sans foi ni loi qui se feront élire à leur guise par des africains ignorants, capables même de porter l'un des leurs au pouvoir. Il s'en suit donc une oppression ignominieuse des blancs.

Dans *Gone With The Wind*, Will Benteen commenté les nouveaux décrets à Scarlett O'Hara.

« La racaille mène la danse maintenant. Et si jamais les Yankees veulent nous faire payer douze fois plus d'impôts, ils sont libres. C'est comme les nègres, ils peuvent tuer un blanc, ou... ». Il s'arrêta, gêné, et tous deux se souvinrent en même temps de ce qui était arrivé à une femme blanche qui vivait seule dans une ferme isolée, du côté de Lovejoy. « Ces nègres peuvent nous faire n'importe quoi ; le Bureau des Affranchis, les soldats les soutiendront toujours et nous, nous n'y pouvons rien, nous ne pouvons pas même voter. ² »

Les vrais vainqueurs de la Guerre Civile, ce sont alors les nègres, même s'ils ne servent qu'à édifier la fortune d'ambitieux larrons sans scrupules. Les propos que tient le lieutenant Beekman de l'armée des Etats-Unis, dans *The Forge*, confirment et développent cette assertion. Ils laissent entrevoir, en même temps, les moyens précaires qui restent encore au Sud, s'il veut se redresser.

1. Cette année-là, l'Ohio rejette une proposition qui vise à accorder à ses quelques noirs le droit de vote.

2. Margaret Mitchell, *ouvrage cité*, page 523.

« Non, Messieurs, déclare Beekman à une délégation de planteurs, le Sud ne sera pas ruiné, mais il va être terriblement ralenti. Dorénavant, c'est sur le nègre et non plus sur le blanc que le Sud devra régler son allure. Le rendement effectif du nègre échappe désormais au contrôle du blanc et dépend maintenant du nègre lui-même. Désormais il va travailler lentement, très lentement... Le Sud va cesser d'avoir la haute main sur la politique américaine, car l'influence politique repose, en fin de compte, sur la richesse... Et maintenant, Messieurs, si vous voulez tirer profit du travail des nègres, il vous faudra recourir aux méthodes détournées, à la ruse, à la duperie, et non plus simplement à la force. En d'autres termes, vous allez cesser d'être des gentlemen pour devenir des marchands, des propriétaires, des hommes d'affaires. Bref, il se peut que vous soyez rabaissés au niveau des Yankees et que vous en soyez réduits, vous aussi, à vous tirer d'affaire de votre mieux.¹ »

Gone With The Wind montre les noirs à l'œuvre dans l'exercice de leurs nouveaux droits et de leurs fonctions civiques.

« On avait fait courir le bruit parmi les nègres que la Bible ne mentionnait que deux partis politiques : les Publicains et les Pécheurs. Aucun noir ne voulait adhérer à un parti dont tous les membres étaient des pécheurs. Ils s'empressaient alors de se joindre aux républicains. Leurs nouveaux maîtres les faisaient voter plusieurs fois de suite pour élire aux postes importants des pauvres blancs, des *scall-wags* et même d'anciens esclaves. Ces derniers siégeaient à la législature où ils passaient presque tout leur temps à manger des cacahuètes, ôter et remettre des chaussures dont leurs pieds n'avaient pas l'habitude. Fort peu savaient lire ou écrire.

Dès qu'ils arrivaient des plantations de coton ou de canne-à-sucre, ils avaient le pouvoir de voter des impôts et des emprunts, de s'approprier d'énormes crédits ou d'en faire bénéficier leurs amis républicains. Ils ne s'en privaient pas.² »

1. T. S. Stribling, *ouvrage cité*. Traduction par M. Le Breton.

2. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 904.

Dans *The Unvanquished*, le jeune noir Ringo informe avec orgueil son camarade Bayard Sartoris que depuis l'abolition et les dernières lois en vigueur, il n'est plus nègre. Et Ringo d'exhiber un papier

signé « Cassius Q. Benbow, Délégué Municipal », de l'écriture régulière d'un secrétaire, avec un large X qui s'étirait au-dessous.

« Cassius Q. Benbow ? » s'exclame Bayard.

« Tout juste », répond Ringo. « C'est l'Oncle Cash, l'ancien cocher des Benbow. Il s'est sauvé avec les Yankees, il y a deux ans. Il est rentré, et on va l'élire maire de Jefferson. »¹

La division du Sud en cinq districts militaires, et la promulgation de la loi martiale soumettent le pays à la libre fantaisie et au bon plaisir de la roture africaine, et aux viles passions de ses meneurs. Voici un aperçu de la situation qui règne dans l'Etat de Géorgie, sous le morne écrasement de l'occupation Yankee. C'est Margaret Mitchell qui parle :

« De grosses garnisons étaient cantonnées partout et Atlanta hébergeait plus que sa part. Les commandants de place jouissaient d'un pouvoir absolu sur la population civile, y compris du droit de vie ou mort. Ils avaient et exerçaient le droit d'emprisonner les citoyens, de les pendre, de saisir les biens de ceux-ci sous n'importe quel motif ou même sans motif. Ils avaient et exerçaient le droit de les brimer en les accablant de règlements contradictoires sur la conduite de leurs affaires, les gages de leurs serviteurs, ce qu'ils devaient dire en public ou chez eux. Ils réglementaient la façon, l'heure et le lieu de l'enlèvement des ordures et censuraient les chansons permises aux filles et aux femmes des ex-Confédérés... Ils décrétèrent que nul ne pouvait retirer une lettre de la poste, s'il n'avait pas prêté le serment de fer², et parfois ils interdisaient le mariage des couples qui l'avaient refusé. »³

1. William Faulkner, *ouvrage cité*, page 247.

2. Serment d'allégeance aux Etats-Unis requis depuis le 2 mars 1867.

3. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 653.

Et Margaret Mitchell poursuit en plusieurs pages son amer exposé des souffrances et des turpitudes de l'occupation d'un pays sans ressources et presque sans défense.

*

* *

Animé par son légendaire orgueil, le Sud, « où le courage est un héritage national ¹ », cesse de courber la tête sous les insultes, quand prend naissance et se propage une organisation secrète fondée en 1867 à Pulaski, Tennessee. Son but est « le maintien de la suprématie blanche dans les Etats à esclaves. ² » On doit terroriser les nègres, et châtier la canaille républicaine. En moins de deux années, le Ku-Klux-Klan gagne tout le Sud, recrutant ses membres surtout parmi les jeunes. Ainsi les héros de *The Forge*, *Gone With The Wind* et *The Unvanquished*, les trois romans qui suivent l'évolution du Sud après la guerre, sont-ils parmi ses plus ardents partisans ou de ses chefs. On assiste même à un fait plus étrange, dans *The Exile*, roman oriental dont quelques pages sont consacrées à la Guerre Civile Américaine. Cornelius Stulting, de Virginie Occidentale, a refusé de se battre pour le Sud, car il réproouve l'esclavage. Mais, ajoute Pearl S. Buck, « Cornelius dut se joindre au Ku-Klux-Klan

1. R. Semmes, *Libre de Bord et Journal Particulier du Commandant R. Semmes*, page 5.

2. André Siegfried, *Les Etats-Unis d'Aujourd'hui*, page 126.

pendant quelque temps, car les esclaves libérés ne laissaient par les siens en paix.¹ »

Margaret Mitchell prête au Klan une raison d'être chevaleresque : la protection de la femme blanche.

« Ce fut, écrit-elle, la multiplicité des attentats perpétrés contre les femmes et la crainte constante qu'inspirait la sécurité de leurs filles et de leurs épouses qui plongea les Sudistes dans une fureur implacable et aboutit tout à coup au Ku-Klux-Klan.² »

« Les traditions selon lesquelles une seconde nature impose à l'homme blanc du Sud, et au gentleman, de révéler la pureté de la femme par-dessus tout³ », ne sont pas absolument légendaires, et l'on peut accepter la théorie de M. Mitchell. Elle aboutit d'ailleurs à celle qui est exposée plus haut. Les noirs se permettent toutes les turpitudes, dont le rapt et le viol des blanches ; le Klan s'organise pour mettre fin à leurs crimes, quels qu'ils soient.

Les membres du Ku-Klux-Klan portent cagoule et robe blanches. Montant des chevaux caparaçonnés de blanc, ils battent la campagne la nuit, se glissent dans les villages, parcourent les villes et se livrent à toutes sortes de violences sur les noirs et leurs maîtres républicains.

« Les adhérents ne doivent pas parler, explique tout bas à Scarlett sa tante Pittypat. Ils partent à cheval la nuit, habillés comme des fantômes, et vont frapper à la porte des *carpetbaggers* voleurs et des nègres insolents. Parfois ils les effraient et leur ordonnent de quitter la ville. Mais, quand la conduite de ces gens-là laisse à désirer, ils les fouettent, et

1. Pearl S. Buck, *The Exile*, page 45.

2. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 656.

3. E. Scott, *The Wave*, page 74.

parfois... Pitty se mit alors à chuchoter, parfois ils les tuent, épinglent sur le cadavre la carte du Klan, et l'abandonnent en un lieu fréquenté.¹ »

En 1869, le Ku-Klux-Klan est dissous par des moyens extra-légaux. Deux ans plus tard, après l'investigation du Congrès, Grant, qui succède au président Johnson, reçoit le pouvoir d'utiliser la force armée contre l'empire invisible dont les activités continuent néanmoins comme auparavant.

On peut donc écrire que cette association exerça, pendant la Reconstruction, une influence certaine. Le Klan réussit à briser les aspirations politiques des nègres, et à intimider les *carpetbaggers*. Par là, il servit à rétablir la suprématie blanche dans le Sud.

*

* *

La « Reconstruction » du Sud prend fin à partir de 1877. Les Etats jadis esclavagistes accordent leurs suffrages au candidat républicain Rutherford B. Hayes, à l'issue de la campagne de 1876. En reconnaissance du geste qui lui permet d'être élu à la présidence des Etats-Unis, Hayes retire, l'année suivante, les troupes d'occupation installées depuis dix ans dans l'ancienne Confédération.

Dès 1874, le parti démocrate s'organisait à nouveau. Il avait, cette année-là, repris la majorité à la Chambre des Représentants ; bientôt Grover Cleveland va être nommé président et devenir le premier

1. M. Mitchell, *ouvrage cité*, page 562.

démocrate chef suprême de la République Américaine, depuis James Buchanan. L'influence du parti républicain cesse d'être prépondérante. Peu à peu les nègres reprennent leur place et l'activité du pays diffère peu de celle qui existait avant la Guerre Civile. Les « méthodes détournées », préconisées par Beekman, remplacent les droits du maître sur l'esclave. Le rendement du travail fourni par le nègre ignorant, mais déjà las de sa liberté soudaine et factice, ce rendement reste le même.

Les « raccourcis pour éviter les délais et l'incertitude de la loi, ¹ » dont parle un peu plus tard Stribling, favorisent et activent le retour à une organisation nouvelle. En même temps que les soldats, les *carpetbaggers* et les *outlaws* ont aussi disparu. La consternation règne dans les rangs de ceux qui ne se sont pas encore enfuis. L'administration locale n'est plus désormais entre les mains d'hommes du Nord. Cassius Benbow, l'affranchi noir du Mississipi, dans *The Unvanquished*, a été battu aux élections municipales ; le colonel Sartoris, vétéran de l'armée confédérée, élu maire de Jefferson à sa place. O'Shawn, le nouveau gouverneur de l'Alabama, dans *The Store* de Stribling, est un homme du pays. Bullock, Verrès géorgien de *Gone With The Wind*, « décampe en secret. » Les électeurs de l'Etat lui substituent un démocrate, et partout le peuple exulte.

« Sept fois le Congrès avait voté des lois draconiennes contre l'Etat pour le maintenir au rang de province con-

1. T. S. Stribling, *Unfinished Cathedral*, page 137.

quise, » poursuit Margaret Mitchell. « Trois fois l'armée avait abrogé les lois civiles. Les nègres s'étaient bien amusés aux séances de la législature. Des étrangers cupides avaient scandaleusement pris la direction du gouvernement et s'étaient enrichis, en puisant au trésor public. On n'avait pas secouru la Géorgie ; on l'avait au contraire injuriée, écrasée sous les coups. Mais maintenant, malgré tant de souffrances, cet Etat devenait à nouveau maître de son destin, grâce aux efforts de son peuple.¹ »

Déjà se dessine le nouvel ordre social. Les hommes d'affaires habiles ou ceux que ne retiennent point les scrupules, comme Miltiades Vaiden et Rhett Butler, tireront parti du morcellement des anciens domaines vendus à vil prix, et du faible coût de la main-d'œuvre noire. Ils spéculeront sur le coton ou sur les industries récentes qui prospèrent, essaient et rapportent de beaux dividendes. Les capitaux du Nord ne tardent pas à affluer et de nouvelles fortunes s'édifient avec rapidité. Une autre classe d'hommes du Sud, fidèle aux principes d'avant-guerre, ne voudra pas déroger à l'idéal désintéressé du gentleman. Elle préfère renoncer à jamais aux fastes de jadis, se contente d'y penser quelquefois, et dédaigne le luxe indiscret des parvenus et des Yankees. C'est le sort des Lacefield, chez Stribling, et d'Ashley Wilkes, de *Gone With The Wind*, symboles de l'ancienne aristocratie terrienne désormais anéantie.

Ainsi, dès que s'achève l'ère de la « Reconstruction », la silhouette d'un Sud nouveau s'estompe. La brillante société mondaine et cultivée du Deep South,

1. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 985.

la richesse aisée et l'aimable indolence ont vécu. L'émancipation des esclaves, l'extrême émiettement des vastes plantations modifient la condition des pauvres blancs et des noirs, sans pourtant les rapprocher, car ils s'envient et se nuisent plus encore depuis qu'ils ont tous accès aux emplois de fermiers.

Le Sud évolue sans lenteur ni hésitation. Le redressement qui suivit sa ruine économique, le relèvement qui lui permit de se dégager seul du chaos de la guerre, de la défaite et de la ruine, sont des exploits dont on compte peu d'exemples dans l'histoire des peuples.

TROISIÈME PARTIE

LES ROMANS DE LA GUERRE CIVILE

CHAPITRE I.

Le Roman Sentimental

Romans sentimentaux. — *Surry of Eagle's Nest*. — *The Burial of the Guns*. — *The Crisis*. — *My Lady of the North*. — *So Red The Rose*.

En divisant l'ensemble des romans de la Guerre Civile Américaine en trois catégories, ceux qui sont d'inspiration sentimentale, ceux qui sont de source réaliste et ceux où fusionnent ces deux tendances, je n'ai pas prétendu imposer des classifications nettes et tranchées. J'ai simplement voulu grouper ces ouvrages, en évitant d'avoir recours au seul ordre chronologique. La tâche était malaisée. Car la Guerre Civile n'a pas inspiré que des œuvres fortes, et certains romans n'entrent dans les cadres fixes d'aucune école. Des études littéraires détaillées n'accordent parfois pas un paragraphe à ceux qui ont publié ces livres, ne men-

tionnent souvent pas même leur nom. Néanmoins, le tour que chaque écrivain donne à son œuvre permet de la classer dans l'une des trois catégories principales.

Lorsque le romancier désire plaire au lecteur, en lui offrant une intrigue agréable, où des tourbillons d'aventures entraînent un héros séduisant dans le décor d'un Sud édénique, son livre passera pour sentimental. S'il ne s'intéresse qu'à la vérité, plaisante ou non, s'il se soucie peu des conventions ou des traditions, assigne à ses personnages un sort qui peut décevoir le lecteur, et lui laisser un sentiment de frustration, le romancier sera jugé réaliste. Enfin, si une intrigue romanesque offre des peintures âpres et sincères, si l'écrivain fait vivre ses héros comme de simples humains et cependant s'attache avec amour aux souvenirs d'autrefois, dans l'ombre des « magnolias scintillants ¹ », alors nous verrons en lui le représentant, le conciliateur des deux écoles.

Ont été considérés ici comme romans sentimentaux *Surry of Eagle's Nest* par John E. Cooke, *The Burial of the Guns* par Thomas Nelson Page, *The Crisis* par Winston Churchill, *My Lady of The North* par G. R. Parrish, et *So Red The Rose* par Stark Young. Tous ces ouvrages, à l'exception du dernier, ont été composés avant 1905. Ils sont donc écrits selon le goût qui dominait alors en Amérique. Le réalisme, ne l'oublions pas, apparut tardivement aux Etats-Unis, où ce fut précisément la Guerre Civile et la fondation des

1. E. Scott, *The Wave*, page 47.

grandes entreprises industrielles qui contribuèrent à son éclosion et lui permirent de se développer.

La facilité des effets du roman sentimental, la fausseté de la position de celui-ci n'ont pas attiré les écrivains de grande race. Des romanciers renommés ont choisi le thème de leur œuvre dans la lutte entre le Nord et le Sud. Aucun d'eux n'a fait appel au sentimentalisme intégral. Mais l'histoire de la Guerre de Sécession n'intéressera pas l'homme moyen. Il faut à celui-ci l'attrait d'épisodes fictifs, de situations dont l'élément tragique surpasse celui de la réalité nue. Sans l'imagination de Dumas, les romanciers de ce chapitre, Young mis à part, demandent à la Guerre Civile de leur fournir des histoires de *Trois Mousquetaires* américains.

Les romans sentimentaux sont des reproductions imaginatives du passé. Ils s'attardent aux peintures de l'aristocratique société du Sud, idyllique dans sa simplicité souriante. Les nègres, surtout dans le livre de Stark Young, sont dorlotés par leurs maîtres, soignés et gâtés par la femme du planteur. Les pauvres blancs se tiennent discrètement à l'écart, ou font semblant de ne pas exister. Le traître obligatoire, qu'il se nomme Fenwick dans *Surry of Eagle's Nest* ou Lowrie dans *My Lady of the North*, expie tôt ou tard ses forfaits par une mort tragique. Le héros survit à toutes les blessures que lui valurent de singulières prouesses, et le plus grave problème, que Churchill et Parrish abordent, consiste à ne pas rendre invraisemblable le mariage entre amoureux du Nord et du Sud.

Winston Churchill est peut-être le romancier le moins superficiel de la classe sentimentale, car son effort pour concilier les deux tendances est intelligent et habile ; mais son livre comporte trop d'épisodes qui veulent angoisser, avant de trouver une solution aimable, pour mériter une autre place dans l'étude que nous abordons ici.

*

* *

John Esten Cooke naquit le 3 novembre 1830, près de Winchester, en Virginie, et fit ses études à Richmond. Il s'orienta vers le droit, et fut reçu au barreau en 1851. La carrière littéraire offrit bientôt plus d'attrait au jeune homme. Cette même année, il devint éditeur du *Southern Literary Messenger*.

En 1854, il publia son premier roman, *Leather Stocking and Silk*. Avant 1859, il en avait fait paraître cinq autres, parmi lesquels *The Virginia Comedians* et *The Last of the Foresters*. Au début de la Guerre de Sécession, il s'enrôle comme simple soldat dans *The Richmond Howitzers*. Il gagne un avancement rapide, est affecté à l'état-major du général Stuart, puis à celui de Pendleton.

La vie des camps, le tumulte des combats ne contrariaient pas sa vocation littéraire. Il prend des notes sur le champ de bataille et les recopie sur un carnet qui ne le quitte pas. Les récits guerriers de *Surry* diffèrent peu de ceux du carnet, où Cooke admire la chance miraculeuse qui le soustrait sans cesse aux blessures et à la mort. On lit comment, au plus fort

de la mêlée, l'écrivain-soldat rallie des hommes qui ont perdu leurs officiers et transmet des ordres dans une tempête de balles. Aussi la fin du conflit surprend-elle Cooke, le sabre et la plume à la main. Il assiste à la reddition aux côtés du général Lee, et le récit qu'il en a laissé dans *Surry* est le plus véridique, sinon le meilleur de tous ceux qu'offre la littérature que nous étudions.

Après la guerre, Cooke retourne en Virginie, élit domicile dans la vallée de la Shenandoah ; au milieu d'amis, de parents, il continue d'écrire. *Surry of Eagle's Nest* paraît en 1866, *Lee and his Lieutenants* en 1867. Puis il publie *Mohun*, *The Heir of Graymount* et *The Life of Robert Edward Lee*. Il s'était marié à l'âge de trente-sept ans ; mais lorsque, en 1877, Mrs. Cooke mourut, il vint habiter dans le comté de Clark. Il y vécut en gentilhomme-campagnard jusqu'à sa mort, le 27 décembre 1886.

Surry of Eagle's Nest, or the Memoirs of a Staff-Officer serving in Virginia est un récit méthodique de la guerre. L'intrigue amoureuse qui se déroule parallèlement est compliquée. Surry, le jeune héros, est épris de la ravissante héritière d'une plantation voisine. Dès le début des hostilités, il s'engage dans les troupes confédérées. A la différence de Cooke, Surry ne devient pas général à la fin de la guerre ; on le nomme simplement colonel, mais il fait preuve d'une fougueuse bravoure servie par une chance étonnante. Bravoure et chance sont toutes deux dignes de Cooke. Entre autres aventures, Surry se débarrasse, avec le

secours d'un ami nommé Mordaunt, d'un espion nordiste qu'il tue après une lutte longtemps incertaine. Cet espion auquel Cooke a donné la noirceur d'un traître de bas étage, s'appelle Fenwick. Il a détruit le bonheur de Mordaunt et menaçait dangereusement celui de notre héros. Un heureux mariage unit enfin Surry à celle qu'il a toujours aimée.

Du style de Cooke on peut dire qu'il est guindé, conventionnel et gauche. Les expressions favorites du romancier reviennent trop souvent. On dirait, par exemple, que les baïonnettes ne servent qu'à *étinceler*. L'écrivain ne connaît pas la simplicité. Stuart n'est plus un général, c'est *une immense machine de guerre*. Les sentiments et les émotions ne sont pas dépeints, ils sont simplement suggérés par leurs concomitants physiologiques. Ce sont les larmes et les soupirs de la jeune amante, les *grondements terribles* des deux Virginiens dans la lutte, le *sourire satanique* et les *grincements de dents* de l'espion du Nord. Le romancier aime à l'excès les situations étranges, fantastiques, effroyables. Il se complaît dans l'horreur, témoin le duel que se livrent Mordaunt et Fenwick :

« Mordaunt fit reculer l'espion, pas à pas, à travers la route. Ayant atteint le pied d'un chêne qui étendait ses rameaux au-dessus des adversaires, Fenwick, le dos contre le tronc, ne put aller plus loin.

La lune éclairait en plein son visage. Le rictus du traître aurait fait honneur aux furies mythologiques... S'élançant sur Fenwick, Mordaunt lui traversa la poitrine de son arme affilée, dont la pointe s'enfonça dans le chêne.

Fenwick resta debout, étendit les bras et lâcha son épée.¹ »

1. John E. Cooke, *ouvrage cité*, page 303.

Grâce à quelque sortilège, digne du merveilleux païen, le satanique espion échappe à la mort, grince encore souvent des dents et ne meurt que cent-soixante-cinq pages plus loin. Ses dernières paroles sont d'horribles malédictions.

« A ces mots, tout regard disparut de ses yeux injectés de sang, ses mains se contractèrent et ses bras retombèrent impuissants. Une écume sanglante vint à ses lèvres et, de tout son long, il tomba mort.¹ »

L'abus des détails et des situations mélodramatiques n'est pas le seul défaut du livre de John Esten Cooke. L'étude de *Surry* révèle les difficultés éprouvées par ce romancier lorsqu'il veut associer l'histoire et la fiction. Cooke ne réussit pas à composer un tout très unifié, un ensemble homogène. Il paraît ressentir une insurmontable aversion à fournir aucun effort. La forme est assez maladroite, car l'écrivain laisse aller sa plume au gré de sa capricieuse facilité.

Surry of Eagle's Nest n'est cependant pas dépourvu de qualités. Cooke ne manque pas d'imagination. Celle-ci lui permet de représenter les grandes figures sudistes, Lee, Jackson, Stuart, Beauregard, Early, ainsi que Grant et McClellan, comme des hommes que l'on sent vivre, non comme des « modèles » posant pour la postérité. « Son imagination, dit Armstrong, lui a permis l'interprétation aimante des annales de Virginie. Il utilisa la masse de matériaux qu'il avait recueillie si industrieusement, mit en valeur les points saillants et les anima. L'intrigue se dessina très vite. »

1. John E. Cooke, *ouvrage cité*, page 468.

Poursuivant son éloge, Armstrong ajoute : « *Surry* fera les délices de générations de garçons tandis que leurs aînés chercheront dans ses histoires de la Guerre Civile le portrait fidèle des temps historiques. La place que lui réserve la renommée ne sera pas élevée, mais elle est assurée. ¹ »

Souvenons-nous enfin de la vraie grandeur d'âme de John Cooke et de son impartialité sans réserve.

« Je ne m'abandonne pas aux regrets. Je ne m'arrête pas avec rancœur à l'issue de la lutte. Je préfère rappeler les aventures émouvantes, les visages valeureux. Dans le grand drame je puis trouver autre chose que du sang et des larmes.

Je pense que les enfants aimeront mes aventures. Ils appartiendront à la nouvelle génération. Les jalousies, les haines de l'époque présente auront alors disparu. On discutera calmement, l'hiver, au coin du feu. Les générations futures s'intéresseront davantage au portrait de Lee, à la vie merveilleuse de Jackson qu'aux plus brillants arguments au sujet de la Sécession. ² »

Ces lignes sont les premières de *Surry*. Elles nous révèlent Cooke et son roman avec plus de fidélité que les études des commentateurs. Elles nous permettent de lui assigner sa juste place. Cooke offre aux jeunes un roman historique sincère et passionnant.

*

* *

Thomas Nelson Page a longtemps joui aux Etats-Unis d'un succès que l'on refuse aux autres romanciers de son école. Il naquit dans le comté de Hanover,

1. *Library of Southern Literature*, éditée par J. C. Metcalf, page 1.035.

2. John E. Cooke, ouvrage cité, page 9.

en Virginie, le 23 avril 1853. Le lieu et le temps de sa naissance contribuèrent à sa formation littéraire, et rehaussèrent l'éclat de ses meilleures œuvres, en lui donnant la connaissance instinctive des aspects divers du Vieux Sud. Page, toujours épris de liberté, subit aussi l'influence de son grand-père, Thomas Nelson, signataire de la Déclaration d'Indépendance et général dans la Guerre de Révolution.

La menace de la lutte qu'on sent proche, inévitable, pèse sur les premières années de Page. Il raconte, dans *Two Little Confederates*, la scène où son frère Frank et lui comprirent pour la première fois le sens des rumeurs fatales qui annonçaient la guerre, et restèrent longtemps frappés de terreur. L'esprit du romancier s'est donc éveillé dans les heures troubles qui précédèrent les hostilités, et le conflit se déroula entre sa septième et sa douzième année, dans la période la plus impressionnable de la vie. Son adolescence prit fin pendant la Reconstruction. Nul ne saurait s'étonner, en conséquence, de la fidélité de ses souvenirs, ni de la sincérité de son émotion.

Après la reddition, Page entre à Washington College, où le général Lee, ayant renoncé à la carrière des armes, se consacrait à l'éducation des jeunes dont les aînés l'avaient suivi. Page fréquente ensuite l'Université de Virginie où il étudie le droit, réussit brillamment, puis exerce la profession d'homme de loi dans son Etat natal.

En 1884, Thomas Nelson Page écrit *Marse Chan*. Cette histoire rédigée en patois nègre paraît dans

Scribner's Magazine. Son succès incite Page à composer d'autres nouvelles qu'il réunit sous le titre de *In Ole Virginia* (1889). Quatre ans plus tard, l'écrivain publie *The Burial of the Guns*.

En 1913, Page est nommé par le président Wilson, ambassadeur à Rome, où il séjourne jusqu'à la fin de la Guerre Mondiale. A son retour aux Etats-Unis, il reprend sa carrière littéraire. Le 1^{er} novembre 1922, il meurt à Oakland, sa plantation natale de Virginie.

The Burial of the Guns se compose de six nouvelles. Seules, la seconde et la dernière se rapportent à la Guerre Civile. Le titre de l'une devint celui du livre ; l'autre est intitulée *Little Darby*.

L'intérêt de ces deux récits n'est pas simplement historique. Ils contiennent des situations dramatiques habilement amenées et révèlent une analyse approfondie des caractères. « Ils ont parfois reçu des louanges extravagantes, écrit Charles W. Kent. Mais leur style surpasse en harmonie naturelle celui des autres ouvrages de Page. » Par endroits, Page obtient des effets d'art qui indiquent un goût très sûr et un réel talent. Peut-être a-t-il trop insisté sur le côté séduisant de la vie dans les plantations ; l'amour excessif qu'il éprouve pour cette vie, ses descriptions idéalisées nous font douter de son impartialité. « Ne respirez qu'une seule bouffée de l'air du Sud, déclare Page, et vous serez sudiste pour toujours. » Plus que tout autre romancier de sa génération, Page exploite la conception sentimentale du Sud de l'avant-guerre, qu'il considère comme une région de splendeur et de charme incom-

parables. Ses procédés littéraires, ses sujets ne heurtent jamais les traditions de son temps. Son conformisme lui valut un vif succès auprès des lecteurs peu exigeants du début de ce siècle. On lit encore aujourd'hui *The Burial of the Guns* pour retrouver dans ce roman l'atmosphère de Dixieland évoquée avec plus de subtilité que de profondeur.

*

* *

Winston Churchill est né à Saint-Louis, en 1871. Ses parents meurent peu après, et le laissent aux soins d'un oncle. Le jeune homme fait ses premières études dans sa ville natale, et, à l'âge de vingt-et-un ans, il entre à l'Académie Navale des Etats-Unis, à Annapolis. Il s'y distingue ; mais comme il ne trouve, à sa sortie, aucune situation qui l'intéresse, il se contente d'éditer *The Army and Navy Journal* et d'y publier quelques histoires de mer. Car Annapolis avait éveillé la vocation littéraire de Churchill. « En voyant ces vieilles maisons, écrit-il, qui furent autrefois le théâtre de la vie sociale la plus gaie et la plus heureuse, on les croirait encore habitées. L'histoire de la ville m'a révélé certains aspects de la vie des planteurs et des colons que les romans ont négligés jusqu'ici. » Cette idée aboutit à la publication de *Richard Carvel*, en 1899. Annapolis est la scène principale de l'ouvrage. C'est aussi dans cette ville que s'achève *The Crisis*.

En 1895, Winston Churchill devient le directeur du *Cosmopolitan Magazine*. Il débute en publiant *The Ce-*

lebrity. Puis il se marie, quitte le *Cosmopolitan*, et s'installe dans le New-Hampshire.

Ses romans paraissent presque tous les deux ans. *The Crisis*, commencé en 1899, est achevé en 1901. Il écrit *The Crossing* en 1904, *Coniston* en 1906, *Crew's Career* en 1908, *A Modern Chronicle* en 1910. Il compose *The Inside of a Cup* en 1913, *A Far Country* en 1915, puis *The Dwelling Place of Light* en 1917.

Les aspirations de Churchill ne sont pas seulement littéraires. De 1903 à 1915, il siège à la législature du New-Hampshire. Sa candidature aux fonctions de gouverneur de l'Etat échoue. Son insuccès doit, paraît-il, être attribué à la corruption électorale pratiquée par ses adversaires et aux méthodes frauduleuses exposées dans *Coniston* et d'autres romans politiques.

L'action de *The Crisis* se déroule à Saint-Louis, avant la Guerre Civile, puis au cours de celle-ci. Saint-Louis se trouvait au confluent des courants cavalier et puritain. Les violentes tendances politiques du moment sont incarnées dans un groupe de personnages dessinés avec relief. Les partisans du Nord et du Sud ont une force égale. Le Missouri ne se prononce pour l'Union qu'après le début du conflit. Peu d'endroits pouvaient mieux convenir que sa capitale pour justifier le nom de Guerre Civile.

Le sujet du livre est une phase de la vie des descendants de la famille Carvel qui sont venus se fixer dans le Missouri. On voit passer Lincoln, Grant, Sherman. Le jeune Stephen Brice représente le puritanis-

me flegmatique de la Nouvelle-Angleterre où il est né. Il a émigré à Saint-Louis pour y chercher fortune, et, pendant la campagne électorale de 1860, il rencontre Abraham Lincoln. Stephen s'est épris d'une jeune fille énergique et fière qu'enflamme l'esprit cavalier du Sud ; malgré tous les obstacles que la guerre semble semer à plaisir sous ses pas, il l'épouse à la fin du roman.

The Crisis pèche par excès de sentimentalité, par abus d'actions d'éclat. Le style de Churchill est lourd, tortueux, embarrassé ; mais les idées de l'écrivain sur la Guerre de Sécession sont originales. Il convient donc de les étudier.

Partisan convaincu de l'Union, Winston Churchill n'est pas un abolitionniste sectaire ; sa sympathie est large, parfaite son équité. Loyale tentative d'élucider les raisons de la lutte, honnête essai de réconciliation des adversaires dans l'amour commun du pays et dans le cœur de son chef, voilà le roman de Churchill. Ce fut pour lui une tâche ardue de peindre les passions politiques des jours sanglants sans ressentir celles-ci, car un patriotisme et un courage égaux opposaient les Etats-Unis et les Etats-Confédérés d'Amérique. Churchill a voulu apaiser la rancune et la haine ; ses sympathies sont pour le Nord, nous l'avons vu, mais le romancier réussit à faire admirer à ses lecteurs la bravoure et l'abnégation de ceux qui ont tout sacrifié pour la cause qu'ils savaient perdue.

Le héros de *The Crisis* vient du Nord. Il s'impose pourtant moins à notre affection que Clarence Colfax,

l'officier confédéré. Le traître du livre est un Yankee, comme dans les romans les plus favorables au Sud. Churchill rend les adversaires du Nord si attirants, il leur fait accomplir des actes si nobles que, malgré la victoire finale, on ne reconnaît aucune supériorité chez ceux dont il partage les idées unionistes ; en un mot, il a compris le Sud.

Le Nord l'emporta. Et Winston Churchill réussit à persuader ses lecteurs de chaque parti que cette victoire était fatale. Il n'a pas recours à des arguments ; il laisse de côté les preuves ; il ne prétend pas que la cause d'un camp était plus juste que celle de l'autre. Il voit moins la victoire du Nord que l'apothéose de Lincoln, homme bon et magnanime ; celui dont Sudistes ou Nordistes ne peuvent s'empêcher d'aimer le grand cœur et la sagesse infinie. En lui se réconcilient enfin ceux qui, la veille, s'entre-tuaient.

Voici comment Stephen Brice fait le récit d'un entretien que lui accorda Lincoln :

Quand il me vit, le Président se leva de toute sa haute taille. Je regardai son visage triste et ridé. Les tourments endurés par des millions d'êtres, dans le Nord et dans le Sud, semblaient se lire sur ses traits.

Il me dit : « J'espère que nous approchons de la fin et qu'elle viendra sans plus de luttes. Je ne veux plus assister au massacre de nos compatriotes. » Il poursuivit, comme s'il se parlait à lui-même : « Et puis, il faut avoir pitié du Sud, bien pitié !¹ »

Dès que la guerre est finie, le président confie à l'héroïne :

1. W. Churchill, *ouvrage cité*, page 493.

« Virginia, je n'ai pas souffert par le Sud, j'ai souffert avec le Sud. Votre chagrin a été mon chagrin, votre douleur ma douleur. Ce que vous avez perdu, je l'ai perdu. » Il ajouta, sublime : « Mais ce que vous avez gagné, je l'ai gagné !¹ »

The Crisis trouve donc son vrai héros dans Lincoln. Ce roman mérite, entre tous, une place à part, parce qu'il exprime, au début de XX^e siècle, le commencement de ce qu'on peut appeler le culte d'Abraham Lincoln. La figure de Lincoln devient, dès lors, celle du pur héros national. « En Lincoln, écrit Léonie Villard, tout semble fait pour attirer et retenir l'imagination populaire : le contraste frappant entre l'humilité de son origine et la tragique grandeur de sa destinée suffirait à lui seul pour faire de lui un personnage de légende. ² » Lincoln représente aux yeux du Nord ce que Lee était pour le Sud, le symbole du plus bel idéal patriotique. Les romans de la Guerre Civile donnent une preuve irréfutable de l'attraction exercée par ces hommes sur l'imagination de leurs compatriotes. Lincoln et Lee diffèrent en ce que l'un fit triompher son idéal dans le vaste domaine national, alors que l'autre vit disparaître le sien du plan local.

Lee, vaincu, représentait le Sud, mais Lincoln, vainqueur, n'appartient pas au Nord plus qu'au Sud ; il appartient aux Etats-Unis. Et *The Crisis* se termine sur ces mots : « Il n'y a pas d'autre parti que celui d'Abraham Lincoln... Abraham Lincoln aimait le Sud comme le Nord. ³ »

1. W. Churchill, *ouvrage cité*, pages 511 et 512.

2. L. Villard, *Les Tendances Nouvelles de la Littérature Américaine*, article paru dans le *Mercure de France* du 1^{er} Mai 1923.

3. W. Churchill, *ouvrage cité*, page 522.

Peu de romanciers de la Guerre Civile Américaine réussirent, comme le fait Winston Churchill, à aimer le Sud autant que le Nord.

*

* *

My Lady of the North, roman de la Guerre de Sécession écrit par Randall Parrish, parut en 1904.

C'est le capitaine Wayne, descendant d'une aristocratique famille de Virginie qui nous conte les événements imaginés par l'auteur. La guerre dure depuis trois ans. Lee a confié à Wayne un pli pour le général Longstreet. Accompagné d'un sergent, le capitaine s'égare dans les lignes Yankees ; il croise une patrouille ennemie, on l'interroge ; il se dit officier fédéral et accepte d'escorter une jeune femme qui doit retrouver un certain Major Brennan. Celle-ci découvre que ses deux compagnons appartiennent à l'armée ennemie, lorsqu'ils tuent un factionnaire fédéral qui les avait surpris. Alors elle tente de s'échapper, mais en vain.

Après l'épisode de la maison abandonnée, où Edith sauve la vie de Wayne, nous apprenons que la captive du capitaine fut infirmière à Baltimore, qu'elle y soigna Frank Brennan, l'officier vers qui Wayne devait la mener. D'ailleurs Brennan survient peu après, capture les deux sudistes qu'il livre à Sheridan. Ils s'évadent grâce à la complicité d'une jeune Virginienne, amie d'Edith. Mais Brennan retrouve Wayne. Un duel a lieu ; le major est blessé, et son adversaire parvient à regagner les lignes sudistes. Notre héros apprend à Lee

que les forces de Hancock ont rejoint celles de Sheridan, et se signale dans la bataille qui se livre au fond de la vallée de la Shenandoah. Il survit seul à tout son régiment. Grièvement blessé et fait prisonnier, il est soigné dans un hôpital fédéral, mais il profite d'un raid confédéré pour repasser dans les rangs de l'armée du Sud où le général Lee l'attache à son état-major.

Négligeons les autres aventures qui font encore honneur au sang-froid de Wayne : sa rencontre avec les outlaws et les pillards d'un chef de *guerillas* sans merci, Red Lowrie, son second duel avec Brennan, qui lui vaut une nouvelle blessure...

Après la reddition à laquelle il assiste, le capitaine rentre chez lui, maussade et triste. Deux pages avant la fin de son récit, il rencontre un ami qui le conduit à la retraite d'Edith. Nous apprenons, alors, que celle-ci avait été la femme du jeune frère de Frank Brennan. Aussi preux chevalier que Wayne, Charles Brennan, mortellement blessé en sauvant la vie d'Edith, était devenu son mari juste avant de mourir, selon le désir des parents de la jeune fille. A la mort de ceux-ci, Frank, tuteur légal d'Edith, s'était épris d'elle, sans réussir à se faire aimer. Wayne obtiendra, avec la main d'Edith, la récompense de tous ses maux et de ses nombreuses « horribles blessures ».

Dans ce roman dont l'affabulation est souvent d'une naïveté qui fait sourire, Randall Parrish a tenté de réconcilier les camps hostiles ; son effort en ce sens apparaît en plusieurs passages ; par exemple, un lieute-

nant fédéral, conversant avec Wayne, ne cache pas à son interlocuteur qu'il fut « fier tout au cours de la guerre de sentir que le même sang coulait dans les veines des adversaires, et que souvent ses hommes et lui avaient voulu acclamer les Sudistes. ¹ »

La grande erreur de cette guerre, ce fut, selon Parrish, l'étroitesse d'esprit qui régnait dans les deux partis.

« J'ai souvent l'impression, expose un de ses porte-parole, que le conflit résulte d'une immense incompréhension, et que si nous nous étions mieux connus, un grand nombre de nos griefs auraient disparu. De part et d'autre, nous nous sommes trompés. Les gens exaltés du Nord et du Sud ont ignoré que notre sang et notre passé sont les mêmes. ² »

Ce roman, très médiocre dans tous ses autres aspects, révèle donc un effort sincère, qui n'est pas infructueux, pour comprendre et pour expliquer le conflit. La morale de l'histoire diffère peu de celle de *The Crisis*. Churchill et Parrish, qui écrivent au moment où les cicatrices de la Guerre Civile se ferment à peine, s'efforcent de saisir le « pourquoi » de la sanglante aventure. Tous deux ne sont pas de grands romanciers, mais, sous l'inspiration puissante du drame national récent, ils peuvent écrire de belles pages. S'adressant aux plus nobles sentiments de leurs compatriotes, ces deux écrivains s'appliquent à réconcilier les fils de ceux qui ont pris les armes dans la lutte fratricide. Les arguments robustes de Churchill s'appuient sur l'amour

1. Randall Parrish, *ouvrage cité*, page 255.

2. Id., page 182.

dé Lincoln pour le Nord et pour le Sud, pour l'Union. Les considérations de Parrish restent superficielles ; elles ne sont exposées que dans le court passage cité plus haut, alors que la réconciliation des deux adversaires semble être le souci constant de Churchill.

Le roman de Randall Parrish n'offre qu'un faible intérêt historique. On n'y trouve aucun document sérieux sur la guerre, aucun portrait des grandes figures du conflit. En revanche, le livre déborde de péripéties invraisemblables. Le lecteur complaisant éprouve jusqu'à la fin un vif intérêt que le romancier ne laisse jamais languir. On a vu, par exemple, que Parrish attend presque la dernière page du roman pour révéler l'identité de la mystérieuse « Dame du Nord » et pour dévoiler son passé.

En 1904, le livre plut aux grands lecteurs de romans. Il obtint le succès qu'il pourrait avoir aujourd'hui s'il paraissait sous la forme d'un feuilleton dans un journal de faits divers.

*

* . *

Avant la fin des études secondaires de Stark Young, né le 11 octobre 1881 à Cosmo, dans le Mississippi, un incident se produisit, que Young raconte en ces termes :

« Quand j'avais un peu plus de quatorze ans, un porcelet tomba dans la citerne de l'école que je fréquentais. La typhoïde éclata. L'école ferma. Comme il n'y avait en ville qu'une école supérieure douteuse, on m'envoya à l'Université, où je fus admis à condition d'être reçu aux examens de décembre, quelques semaines plus tard. »

C'est ainsi que Stark Young entre à l'Université de Mississippi, « vieil endroit tranquille orné d'un bois de chênes et de bâtiments d'apparence jeffersonienne. » Les professeurs sont des gentlemen du Vieux Sud, appauvris par la Guerre Civile qu'ils racontent au jeune homme et commentent à leur façon. Les récits de ses maîtres l'inspirent et lui fournissent les premiers documents de *So Red The Rose*.

Young obtient ses diplômes, puis il entre à l'Université de Columbia, qui, en 1902, lui décerne le titre de Maître-ès-Arts. Il enseigne ensuite dans une école militaire de son Etat natal, puis il part pour l'Italie, où il retourne chaque année jusqu'à la Grande Guerre.

De 1904 à 1921, Stark Young est professeur aux Universités de Mississippi et de Texas, puis à Amherst College. Il compose des pièces de théâtre, dont l'une, *Guenevere*, est écrite en vers. En 1927, Young devient critique théâtral de *The New Republic*. Il exerce aussi les fonctions d'éditeur associé de *Theatre Arts Monthly* et de critique dramatique du *New York Times*. Toutefois il ne cesse de publier des romans et des pièces de théâtre. La plus célèbre de celles-ci, *The Twilight Saint*, paraît en 1924. Ses meilleurs romans sont *Heaven Trees* (1926), *The Torches Flare* et *River House* (1927).

So Red The Rose, l'œuvre maîtresse de Stark Young, est écrit en 1934, et les articles du romancier continuent de paraître dans *Theatre Arts Monthly*.

Le début de *So Red The Rose* est une description colorée de la vie mondaine qu'on mène à Montrose, la

plantation de Malcolm Bedford. Tout n'est que charme et beauté, jusqu'aux premières rumeurs de sécession et aux menaces de guerre. Peu à peu les réjouissances disparaissent ; les planteurs quittent leurs maisons dont ils laissent la garde aux femmes. Ce n'est pas tâche aisée ; les bruits d'émancipation et de liberté arrivent aux oreilles des noirs. Si la majorité des esclaves ne se laisse pas leurrer et demeure fidèle, il existe des esprits faibles et de fortes têtes qui refusent parfois l'obéissance ou s'en vont, avides d'une liberté à l'exercice de laquelle ils ne sont pas préparés.

Duncan, le fils de Malcolm Bedford, et son cousin Edward McGehee, s'enrôlent parmi les premiers volontaires de l'armée du Sud. Duncan se marie au cours d'une brève permission qu'attriste la maladie de son père. Malcolm s'était engagé, lui aussi ; il s'est battu, mais il revient chez lui, avant la défaite, souffrant de fièvres contractées pendant l'été torride.

La Confédération s'écroule. L'armée fédérale avance. Sally Bedford réussit à préserver du pillage la maison dans laquelle son mari agonise. Plus tard, elle sauve la vie d'un soldat Yankee au péril de la sienne. Enfin, cinq mois après la reddition, Duncan, que l'on croyait mort, rentre à Montrose. Prisonnier dans le Nord, il a été tardivement relâché. Dès son retour, il travaille à relever les ruines de la plantation, où la vie reprend peu à peu sur les bases nouvelles qui résultent de l'effondrement du Sud. Il ne reste plus qu'un pays à refaire.

L'intérêt de *So Red The Rose* ne réside pas seu-

lement dans son intrigue et ses personnages souvent bien dessinés. On aime les descriptions enthousiastes du Vieux Sud. Aucun aspect de la plantation, vers 1860, n'est oublié dans le roman. L'écrivain ne néglige pas une phase de la vie dans le Mississippi, cœur du Deep South. Pour lui tout est beau dans le Sud. Ses planteurs, remplis de truculente bonhomie, débordants de cordialité, passent doucement leur vie au milieu de mondanités fastueuses. La maîtresse du domaine, hôtesse aimable et parfaite, prodigue aux vieux noirs des soins dévoués, et les esclaves, qui sont des modèles de fidélité, chantent leur joie de servir d'aussi bons maîtres.

Puis la guerre éclate ; la vie se transforme à mesure que les Yankees avancent à travers Dixieland. Les plantations brûlent, l'une après l'autre ; et le sang éclabousse bientôt les gardenias blancs des pelouses. Sans transition la misère naît, et les beaux jours d'avant-guerre se perdent parmi les rêves et les irréalités charmantes.

Stark Young peint avec une affection partielle les scènes de la vie des planteurs. L'admiration sans bornes, le culte exclusif qu'il voue aux vieilles traditions apparaissent dans chaque page de *So Red The Rose*. Le romancier se tourne vers le passé romanesque du Sud qui représente à ses yeux l'apogée de la civilisation américaine. Il écrit son livre à la gloire du temps qui ne sera plus.

A l'inverse des écrivains sentimentaux que nous venons d'étudier, Young ne célèbre pas des héros glo-

rieux. Ses personnages sont des humbles, qui n'aiment pas la guerre, mais servent leur pays sous l'impulsion d'une loyauté que, seules, ressentent les âmes fortes. Le soldat qui accomplit ainsi son devoir mérite plus d'éloges que celui qui se bat par amour du danger et des beaux coups d'épée. Young met aussi en scène des jeunes filles et des femmes qui acceptent gravement tout ce que le sort leur impose. La technique du roman, même du roman sentimental, a évolué depuis *Surry of Eagle's Nest* et *My Lady of the North*. Stark Young n'appartient à l'école de Cooke et de Page que par ses descriptions romanesques des mœurs d'autrefois.

Les acteurs de son drame vibrent de vie. On les sent aussi près de soi que les visages familiers de ceux dont la destinée est mêlée à la nôtre. Leur portrait physique et leur caractère, gravés avec force en un profond relief, ne peuvent s'oublier quand on a lu *So Red The Rose*. Cette œuvre, pleine de grandeur vitale, fait revivre l'heureuse civilisation d'un monde disparu ; si elle idéalise ses aspects romanesques et poétiques elle nous montre aussi son vrai courage.



CHAPITRE II.

Le Roman Réaliste

Romans réalistes. — *The Red Badge of Courage*. — *The Battle-Ground*. — *Marching On*. — *God's Angry Man*. — *The Forge*, *The Store*, *Unfinished Cathedral*. — *The Unvanquished*.

Après la Guerre Civile, un changement rapide se produit dans le roman américain. Avant 1860, la note sentimentale y dominait presque exclusivement. Mais la guerre trace une ligne de partage décisive entre la littérature des temps révolus et celle des temps nouveaux. Après les hostilités, en effet, l'industrie envahit le pays, et cette limite entre le monde des peaux-rouges et celui des blancs qu'on appelle la frontière, cette limite disparaît. Vers 1890, le travail s'organise, les espaces libres se peuplent rapidement et les lettres reflètent la vie nouvelle.

D'autre part, le développement de la science, les progrès de la démocratie, et l'influence de la littérature européenne concouraient à l'affermissement du nouvel esprit.

« Le réalisme, affirme William Dean Howells, ce n'est ni plus ni moins que la présentation véridique des matériaux. » On peut ajouter que l'esprit réaliste est celui qui s'applique à voir les faits tels qu'ils sont, et

non tels qu'il souhaiterait qu'ils fussent. Mis en présence de faits contraires à ses sentiments, à ses goûts ou à ses idées, l'écrivain réaliste ne donne pas tort aux faits, mais il rectifie plutôt ses sentiments, ses goûts et ses idées ; il modifie en conséquence ses jugements. Or, dans le domaine du roman de la Guerre de Sécession, les œuvres de six romanciers répondent à la définition de Howells ainsi complétée. Ce sont *The Red Badge of Courage* par Stephen Crane, *The Battle-Ground* par Ellen Glasgow, *Marching On* par James Boyd, *God's Angry Man* par L. Ehrlich, *The Forge, The Store, Unfinished Cathedral* par T. S. Stribling, et *The Unvanquished* par William Faulkner.

La Guerre Civile va cesser d'être pour ces romanciers un prétexte à des aventures inouïes, à des prouesses physiques surhumaines, à des duels épiques. On n'y déploiera plus comme autant de choses journalières des passions plus fortes que la mort, des amours éternelles ou des haines insatiables. Si l'un des huit ouvrages que j'ai cités prend position dans le conflit, ou dans les suites de celui-ci, sa thèse sera solidement étayée. Ici, comme ailleurs, le romancier réaliste est l'ennemi d'une philosophie facile. Il rompt décidément avec la tradition bourgeoise, qui exige des récits à tendances moralisatrices. De Crane à Faulkner, depuis l'aube du réalisme américain jusqu'à ses manifestations contemporaines les plus nettes et les plus violentes, les écrivains en question ont le souci constant des réalités et ils n'évitent même pas celles qui blessent ou peuvent dérouter les susceptibilités du public.

C'est ainsi qu'on trouve dans *The Battle-Ground* et dans la trilogie de Stribling des remarques prises sur le vif, saisissantes de justesse. Toutes révèlent une grande sympathie humaine, une parfaite compréhension du fait et de l'expérience. Crane, Ellen Glasgow et les autres réalistes n'ont qu'un but, peindre exactement ce qu'ils voient et ce qui est.

Lorsqu'ils décrivent des scènes de guerre dont ils ne purent être témoins, ces romanciers consultent des « sources » authentiques ou, à défaut de celles-ci, des documents de seconde main qu'ils traitent avec une méthode respectueuse et scrupuleuse, bridant leur imagination, s'abstenant de digressions faciles. La sobriété des fresques de batailles dans l'œuvre de Stephen Crane, les graves peintures des souffrances du combattant où excelle James Boyd, les tableaux sincères et sans passion des maux de Reconstruction, dans Stribling, sont autant d'exemples de la technique réaliste et de ses plus belles réussites.

Lorsqu'Ellen Glasgow introduit le général Lee dans son roman, quand Boyd présente Stonewall Jackson et qu'Ehrlich fait le portrait de John Brown, aucun des trois écrivains n'a recours au clinquant tapageur de Cooke et des romanciers romanesques, lorsqu'ils peignent des personnages historiques. Ils cherchent et trouvent la couleur dans l'étude et dans l'analyse minutieuses du passé. Ils ne veulent pas embellir leur présentation en exprimant des vues ou des plaidoyers personnels, nuisant en effet aux meilleures tentatives

des écrivains qui ont été étudiés dans le chapitre précédent.

Crane, énergique et jeune pionnier du réalisme américain, en donna le premier chef-d'œuvre ; ceux qui suivirent sa voie sous l'inspiration de la Guerre de Sécession atteignirent enfin le naturel dans la présentation de l'action et dans les caractères. Délaissant la recherche de l'effet tragique, ils s'appliquent à peindre des faits ordinaires et des hommes simplement humains. Ils évitent de prendre parti ; et, lorsque leurs sympathies loyales vont à l'un des deux adversaires, ce n'est jamais sans raisons solides, sans justifications convaincantes.

Le roman réaliste offre donc un intérêt historique et, surtout, un intérêt psychologique auxquels le roman sentimental ne peut prétendre. L'intrigue romanesque constitue l'essentiel du second, tandis que le premier est un résultat de l'esprit d'étude et d'observation. En faisant œuvre de savant, en renonçant aux succès faciles et sans lendemains auprès des masses, le romancier réaliste offre au lecteur des pages d'histoire sincères mêlées à des intrigues vraisemblables.

*

* *

Stephen Crane était le quatorzième enfant du Révérend Jonathan Townley Crane et de Mary Peck. Né à Newark, dans l'Etat de New Jersey, le 1^{er} novembre 1871, on le mit à l'école à Port-Jervis, puis l'enfant fréquenta le Hudson River Institute, à Claverack, New-

York State. Il entra enfin à l'Université de Syracuse et la quitta avant d'avoir achevé ses études. Depuis longtemps le journalisme exerçait plus d'attrait sur Crane que les humanités. L'interview qu'il accorda plus tard à un rédacteur de *Leslie's Weekly* nous révèle la personnalité du jeune homme. On y trouve aussi la profession de foi du futur écrivain :

« Je ne puis, déclare Crane, accomplir un travail que je n'aime pas ou que je n'ai pas envie de faire ; je n'essaie même pas. Quand j'allais à l'école, mes études ne m'intéressaient presque jamais ; j'étais donc un mauvais élève. On me disait souvent à Syracuse que j'étais bâti pour devenir joueur professionnel de base-ball. A dire vrai, j'allais à cette Université plutôt pour jouer au base-ball que pour étudier.

Cependant, j'ai toujours beaucoup aimé la littérature. A seize ans, je commençai à écrire dans les journaux de New-York. Je lisais souvent. Je crois qu'un écrivain devient un artiste dans la mesure où il se rapproche de la vie. La plupart de mes écrits en prose tendent vers ce qu'exprime le mot de réalisme. Ce terme n'est pas compris ; on l'emploie mal. Tolstoï est l'écrivain que j'admire le plus. »

En 1890, la mère de Crane meurt. Une vie misérable commence pour lui, à New-York. Malade et pauvre, il collabore irrégulièrement à des quotidiens. En 1892, sous le nom de Johnston Smith, il publie *Maggie, a Girl of the Streets*, mettant largement à profit ses observations de journaliste new-yorkais.

L'été suivant, Stephen Crane achève *The Red Badge of Courage*. Grâce à son ami Hamlin Garland l'histoire paraît en feuilleton dans *The Philadelphia Press*. Le livre est édité, en 1895, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Crane atteint tout à coup la faveur du public et des lettrés. La même année, il publie un recueil de

poèmes, *The Black Riders*, qu'on lit avec enthousiasme.

En 1896, il part pour Cuba à bord d'un corsaire, qui sombre au large des côtes de Floride. La guerre gréco-turque lui offre, un an après, l'occasion d'un voyage en Grèce. Dès l'automne, il s'installe en Angleterre avec sa femme, Cora Taylor. Il fait la connaissance de Conrad et de Wells, et vit dans le Surrey jusqu'à la guerre hispano-américaine. Il gagne alors Cuba, représentant le journal *The World*, et ramène de l'expédition des esquisses de guerre, *Wounds in the Rain*, qui parurent en 1900, l'année de sa mort.

Usé par les privations de ses années d'apprentissage, la quinine et la maladie, Crane retourne à New-York. Faussement accusé de s'adonner aux stupéfiants, à la boisson et de mener une vie dépravée, l'écrivain tombe dans un abattement profond. Il repart pour l'Angleterre au cours de l'hiver de 1899. Il s'installe dans le Sussex, écrit *Active Service*, *The Third Violet*, ainsi qu'un second volume de vers, *War is Kind*. Tuberculeux, il meurt au mois de mai à Badenweiler, dans la Forêt-Noire.

L'absence de citations empruntées à Crane dans les deux premières parties de cette étude peut surprendre. La raison en est simple. *The Red Badge of Courage* raconte une bataille de la Guerre Civile. L'écrivain ne cite aucun nom de personne ni de lieu ; on ne peut localiser le combat, suivre le développement de l'action. On sait seulement qu'il s'agit d'un épisode du conflit entre les Etats. Lequel ? Des spécialistes estiment qu'il

s'inspire de la bataille de Chancellorsville ; mais nul ne saurait l'affirmer.

Le personnage principal diffère du type de héros rencontré jusqu'à ce jour, bel et brave, épousant, à la fin du livre, la jeune fille pour laquelle il eût conquis le monde. C'est un simple soldat de l'armée du Nord, un pauvre garçon qui n'a « jamais souhaité faire la guerre et ne s'est pas engagé de son plein gré. » Mais il a été « happé par un gouvernement sans pitié et contre le désir de sa mère ». Crane n'est donc pas seulement un des premiers réalistes américains. Il fait figure, aux Etats-Unis, de précurseur du naturalisme.

Au début du livre, le « jeune homme » (Crane n'emploie jamais un autre mot) écoute avidement « les paroles d'un grand soldat et les commentaires variés de ses camarades. ¹ » A la fin, toujours simple soldat, il « découvre que le monde est fait de jurons, de béquilles. Il se tourne avec une soif d'amant vers l'image de cieux tranquilles, de fraîches prairies, de clairs ruisseaux, vers une existence de paix éternelle. ² » Entre temps, il a combattu ; il a été blessé ; il a causé avec les autres personnages du livre, « l'homme en hail-lons », « le jeune soldat bruyant », et un certain Jim Donklin. Des hommes meurent ; les survivants combattent et causent ; voilà l'histoire de Crane.

Stephen Crane décrit la guerre faite par un simple soldat qui ne sait pas où il est, ni pourquoi il se

1. Stephen Crane, *ouvrage cité*, page 4.

2. Id., pages 232 et 233.

bat là plutôt qu'ailleurs. La haute stratégie, la grandeur du conflit le laissent indifférent. Crane se borne à enregistrer fidèlement les sensations brutales du soldat. « Son *jeune homme* ne s'élève jamais au-dessus du niveau de l'homme ordinaire, écrit Blankenship. Le lecteur sent l'intensité du conflit qui éclate entre la guerre et les impulsions intérieures du combattant. La guerre, comme la vie, résulte du choc de malheureuses forces aveugles. ¹ »

Crane refuse de traiter le sujet d'après les conventions en usage dans le roman sentimental. Il a la volonté d'être vrai, d'être sincère, de ne jamais embellir. Son réalisme demeure obstinément austère ; il reste intact. Un seul bref éclair de beauté a brillé dans *The Red Badge of Courage*, et c'est la dernière phrase du livre que j'ai citée plus haut. Cela mis à part, le roman tout entier dépeint la lutte âpre et sombre ; pas un aspect de celle-ci n'est idéalisé.

Dans *Surry of Eagle's Nest*, dans *The Crisis*, et dans *My Lady of the North*, les héros accomplissaient des prouesses dues à leur propre initiative, à leur insigne clairvoyance. Mais, dans *The Red Badge*, le soldat agit sans comprendre. Le courage aveugle du jeune homme est plus émouvant, en tous cas plus digne de mérite que celui des héros qui, dans les récits romanesques, combattaient avec discernement, donnant à eux-mêmes comme aux autres, le spectacle de leurs prouesses.

1. R. Blankenship, *American Literature as an Expression of the National Mind*, page 525.

L'étude morale présentée par Crane est approfondie. L'évocation de son personnage principal fait de *The Red Badge of Courage* l'un des plus fidèles portraits psychologiques du soldat qui combat. On a vite qualifié l'écrivain de réaliste, mais c'est un réaliste à l'imagination vive et sûre. Quelques textes suffisent à le prouver.

« L'un des blessés portait un soulier rempli de sang.¹ Il sautillait comme un écolier qui joue. Il riait hystériquement. Un autre jurait qu'il avait reçu une balle dans le bras, parce que le général commandait mal son armée. Un homme marchait. Il semblait imiter quelque sublime tambour-major. Sur ses traits se confondaient la joie profane et l'agonie.

Le visage d'un soldat disparaissait déjà sous le masque gris de la mort. Les lèvres du blessé se tordaient en replis durs. Il serrait les dents. Ses mains étaient ensanglantées par la blessure qu'il avait comprimée. Il avait l'air d'attendre le moment où il s'abattrait de tout son long. Il ressemblait au spectre d'un soldat qui avance et l'éclat de la vision dans l'inconnu faisait brûler ses yeux.² »

De semblables descriptions abondent dans le livre. Mais, au début, Crane offre au lecteur quelques exemples de réalisme domestique. Il lui prouve qu'il possède une égale puissance d'évocation dans les divers domaines qu'il aborde. Avant de partir au front, le jeune homme reçoit les dernières recommandations de sa mère :

« N'oublie pas tes chaussettes et tes chemises, mon enfant. J'ai mis un pot de confitures de mûres avec tes affaires, parce que je sais que c'est ce que tu préfères. Au revoir, Henry. Et fais bien attention !³ »

Il ne faut pas omettre, avant de terminer cette

1. « One of the wounded men had a shoeful of blood... »

2. Stephen Crane, *ouvrage cité*, pages 85 et 86.

3. Id., page 9.

analyse, de mentionner un livre que Crane a lu avant d'écrire son *Red Badge*. Il s'agit de *La Débâcle* de Zola. Crane n'aime pas Zola, dont il subit pourtant l'influence. Le soldat du romancier américain ne connaît pas les motifs du conflit. Il semble égaré dans la bataille, et ne prend pas la peine de faire le point, ni même de s'orienter. Son ignorance et l'indifférence qu'il éprouve envers ce qui l'entoure, ressemblent à une ébauche de l'état d'âme de Jean Macquart et de Maurice Levasseur, chez Zola. Ses sentiments rappellent aussi ceux de Fabrice, dans *La Chartreuse de Parme*, au moment où le héros de Stendahl, aveugle dans la masse, perdu sans espoir au milieu de la mêlée de Waterloo, est entraîné comme une épave dans les remous d'un désastre dont il ne voit ni ne sait rien.

Inspiré par *La Débâcle*, par des récits de batailles de la Guerre Civile, par ses propres luttes et par ses échecs, Stephen Crane a composé cette étude singulière de l'homme mis brusquement aux prises avec le tumulte et les horreurs du combat. Ce jeune écrivain inexpérimenté demeure un maître. Il vivra grâce aux nouvelles valeurs qu'il a introduites dans le roman. Son intensité surprend. La brutalité de ses mots fait tressaillir. La publication de *The Red Badge of Courage* fut une révolution littéraire aux Etats-Unis. Comme le dit Russell Blankenship, « dans ce livre, le naturalisme américain vécut son premier triomphe. ¹ »

Après le succès de Crane, sept ans s'écouleront avant que le réalisme naissant ose à nouveau se mani-

1. R. Blankenship, *ouvrage cité*, page 526.

fester dans la littérature de la Guerre Civile Américaine. Il sera moins audacieux. La plénitude, la sincérité totale de Stephen Crane ne réapparaîtront que dans les œuvres contemporaines de Stribling et de Faulkner.

*
* *

« La mère d'Ellen Anderson Gholson Glasgow », écrit un biographe de la romancière, née à Richmond, le 2 avril 1876, « ne mit pas sa fille à l'école, car la santé de l'enfant ne le permettait pas. Elle lui apprit l'alphabet dans les romans de Walter Scott. Ellen reçut plus tard l'enseignement de précepteurs et grandit dans la bibliothèque de son père, lisant avidement tout ce qu'elle trouvait ¹ »

La jeune fille fréquente ensuite l'Université de Virginie.

A l'âge de vingt-deux ans, Ellen Glasgow écrit son premier roman, *The Descendant*, qui paraît sous un pseudonyme. La publication de *The Voice of the People* marque, en 1900, son premier succès. Ce livre inaugure une série d'ouvrages qui devaient peindre l'histoire sociale et rendre l'atmosphère politique de la Virginie depuis 1850 jusqu'à nos jours. *The Voice of the People* a pour sujet la Reconstruction. L'intrigue de *The Battle-Ground*, composé deux ans plus tard, se déroule pendant la Guerre Civile.

Ellen Glasgow s'est révoltée de bonne heure, contre son milieu qui est celui de l'ancienne aristocratie virginienne. Elle veut rompre avec tous les faux-sem-

1. Dilly Tante, *Living Authors*, page 301.

blants. Elle tient en horreur les romans fades et romanesques qui sont devenus l'une des traditions du Sud. Son but est de copier la réalité, de peindre les hommes tels qu'ils vécurent, et non tels que les voudraient ceux qui favorisés eux-mêmes par la fortune, pensent que chacun vit dans le meilleur des mondes.

Virginia (1913) et *Life and Galvella* (1916) donnent à Miss Glasgow l'occasion de protester contre les vieilles traditions chevaleresques. Deux autres romans sur les femmes, *The Builders* et *Barren Ground*, paraissent en 1919 et en 1925. Le second est le plus proche de la réalité. La révolte de la romancière s'accroît, et elle écrit cette année-là : « C'est du sang et de l'ironie qu'il faut au Sud. » Sous l'impulsion de cette idée, Ellen Glasgow publie *The Romantic Comedians* en 1926, et *They Stood to Folly* trois ans plus tard. Dans *Vein of Iron* (1935), la passion réaliste de l'écrivain décline, pour s'affirmer à nouveau, triomphante dans *In This Our Life*, publié en 1941.

The Battle-Ground est divisé en deux parties.

Le premier livre, *Golden Years*, peint les dernières années de prospérité qui précédèrent la Guerre Civile. C'est un tableau fidèle, amusant parfois, de la vie fastueuse des riches Virginiens aux beaux jours des plantations.

Le second livre, *Young Bloods*, offre un violent contraste avec le premier.

Ellen Glasgow s'intéresse peu aux phases héroïques de la guerre ; elle veut en révéler les aspects douloureux, sordides et repoussants. Ce n'est plus l'accueillante plantation de Virginie où l'on reçoit les

visiteurs dans l'ombre des magnolias qu'elle évoque maintenant ; ce sont les hôpitaux encombrés de Richmond où les blessés râlent sous un ciel de feu.

On voit, dans la première partie, deux familles aristocratiques virginienues, celle de l'ex-gouverneur Ambler qui vit à Uplands, et celle du vieux major Lightfoot, maître de Chericoke. Ellen Glasgow trace un plaisant portrait du major :

« Il avait été un gai luron en son temps et regrettait ses ardeurs passées. Mais le major s'était résigné à la tranquillité. A son heure il eût été imbattable aux cartes. Il n'avait pas son pareil lorsqu'il s'agissait de vin, de femmes ou de chevaux. Maintenant ses cheveux blancs ne lui rappelaient qu'un faible et cher souvenir de ses méfaits. Il prétendait connaître son monde..., tout son monde, oui, mais pas sa femme.¹ »

Les Ambler et les Lightfoot vivent en bons termes. Pourtant, si le major est un sécessioniste ardent, le gouverneur reste avant tout partisan de l'Union. La fille des Lightfoot s'est mariée contre le gré de ses parents ; turbulent et inconstant, son mari l'a quittée et elle meurt peu après. Son fils grandit et s'éprend de la petite-fille du gouverneur. Mais un jour il se bat en duel et l'Université, dont il vient d'enfreindre les règlements, le renvoie. Cet événement compromet les études de Dan, ajourne ses projets matrimoniaux. Le jeune homme quitte alors Chericoke, et jure de n'y revenir qu'après avoir fait fortune.

Quand la guerre éclate, Dan s'engage et se bat courageusement. Le gouverneur, qui aimait l'Union, lui préfère la Confédération ; il lutte et meurt pour le

1. Ellen Glasgow, *ouvrage cité*, page 9.

Sud. Dan est blessé ; et, lorsque sonne l'heure de la reddition, il regarde à Appomatox « passer lentement le grand vaincu sur son cheval gris pommelé. ¹ » Puis, accompagné de son ancien esclave, Big Abel, il regagne Chericoke en mendiant son pain. L'enfant prodigue n'avait pas prévu un tel retour ; mais on lui pardonne de s'être enfui, et tout laisse prévoir qu'il épousera Miss Ambler.

L'attitude d'Ellen Glasgow envers la Guerre Civile égale en générosité d'esprit celle de Winston Churchill. Le romancier du Missouri se montre généreux envers le Sud. Ellen Glasgow de Richmond, Virginie, répond à son tour au geste conciliateur de Churchill : elle épargne les Yankees ; son héros aime la fille de celui qui fut d'abord partisan de l'Union.

The Battle-Ground respecte sur un point la tradition sentimentale ; ce livre « finit bien ». Mais, le mariage des héros mis à part, et grâce à cet humour délicat qui rehausse çà et là les portraits des gens ²

1. Ellen Glasgow, *ouvrage cité*, page 483.

2. C'est le cas, par exemple, du portrait de la femme du planteur, « au cœur aimable et tendre, aux pensées remplies de choses aussi vitales que les usages de son armoire à pharmacie et les mystères non divulgués du salut. » (*ouvrage cité*, p. 44.)

Ellen Glasgow reconnaît d'ailleurs ne pas s'être toujours délibérément écartée des aspects romanesques du Vieux Sud : « Si je laisse entrer le sentiment dans mon livre, déclare-t-elle dans la préface de *The Battle-Ground*, c'est parce que nul ne peut s'approcher de la Confédération, sans toucher du doigt le cœur de la tradition romanesque. » Cette phrase importante explique pourquoi les romanciers purement réalistes de la Guerre Civile sont rares. Dès qu'ils abordent le domaine du Sud d'autrefois, les écrivains sont éblouis par un mirage dont leur œuvre devient plus ou moins le reflet.

et des choses du Sud d'autrefois, Ellen Glasgow fait œuvre de novateur dans le domaine du roman régionaliste américain, et mérite bien le titre de premier écrivain réaliste du Sud qu'on s'accorde à lui donner.

« D'une façon peut-être incomplète, mais au moins directe, j'ai puisé dans la vie, écrit-elle, les traits qui m'ont servi à créer plusieurs personnages de *The Battle-Ground*.¹ » Elle a trouvé l'exactitude du détail infime en étudiant patiemment « des collections complètes du *Richmond Enquirer*, du *Richmond Examiner* et du *New-York Herald*.² » Servie par sa conscience de travailleur et par son talent lucide d'écrivain, Miss Glasgow a lutté contre l'ambiance de toute sa vie. Elle s'est efforcée de se libérer de l'influence et des préjugés sudistes. Elle a remporté un triomphe presque complet. La romancière s'est, en tous cas, résolument dégagée du provincialisme étroit et dangereux de John Cooke et d'autres écrivains virginien. Son livre évoque dans un large esprit de compréhension, les drames matériels et spirituels suscités par la Guerre Civile.

*

* *

James Boyd est né le 2 juillet 1888, en Pensylvanie. A l'âge de treize ans, il quitte cet Etat pour la Caroline du Nord où vécurent ses ancêtres. Il obtient ses diplômes à l'Université de Princeton en 1910. Puis,

1. Ellen Glasgow, *ouvrage cité*, préface.

2. Id., préface.

après avoir collaboré à la rédaction du *Harrisburg Patriot*, journal local, il va passer deux années en Angleterre et se fait inscrire à Trinity College, à Cambridge. En 1917, sa santé l'oblige à quitter l'armée ; alors il se retire à Southern Pines, plantation carolinienne de ses grands-parents, où il habite encore.

Les vrais débuts littéraires de James Boyd datent de son retour dans le Sud. Lorsqu'il écrivait ses articles dans le *Harrisburg Patriot*, il reconnaît avoir exercé les fonctions de critique théâtral un jour, chroniqueur sportif le lendemain. « Finalement, confie-t-il, je fis des caricatures et l'on m'assura que l'on me réserverait cet emploi, si j'apprenais à dessiner. »

A Southern Pines, Boyd compose quelques nouvelles, « pour ne pas rester sans rien faire, » avoue-t-il. Il les publie dans *The Pictorial Review*, *Scribner's* et dans d'autres magazines. Leur succès surprend l'écrivain. Il n'en conçoit aucune fierté et il cesserait même d'écrire sans les encouragements de John Galsworthy. L'illustre romancier s'arrête à Southern Pines, en rentrant de la Nouvelle-Orléans à New-York. Il se fait montrer les manuscrits de son hôte, lui donne son opinion et quelques conseils. A son retour à New-York, Galsworthy émet ce verdict : « Ayez l'œil sur James Boyd ! »

Depuis, Boyd publie son premier roman, *Drums*, en 1926. L'action du livre se passe au cours de la Révolution Américaine. *Marching On* paraît l'année suivante. Boyd écrit ensuite *Long Hunt*, où revit l'at-

mosphère de la frontière, et *Authority of the Word of God* (1938).

Le héros de *Marching On*, roman de la Guerre de Sécession, est un jeune fermier d'humble origine. Il s'éprend de Stewart Prevost, fille d'un colonel, riche planteur, maître de Beaumont, et « honorable gentilhomme, dont le lignage remonte aux débuts de l'histoire américaine¹ ». Lorsque la guerre éclate, James Fraser s'engage dans les *Cape Fear Rifles*, unité carolinienne placée sous les ordres du capitaine Charles Prevost, frère de la jeune fille.

Un jour, Fraser, surpris en compagnie de son chef par des éclaireurs ennemis, réussit à mettre en déroute tous ceux qu'il n'a pas tués. Mais au cours de la campagne dans la vallée de la Shenandoah, il est blessé, fait prisonnier et traîné dans une prison du Nord. Par bonheur, le colonel Prevost l'apprend. Grâce à son influence, il fait profiter le jeune soldat d'un échange de prisonniers.

Fraser rentre au moment où la plantation des Prevost subit l'assaut des fédéraux victorieux partout. Des pillards ont tué le vieux colonel, qui tentait de défendre son bien. En quittant les ruines de Beaumont, James rencontre trois Yankees qui viennent de s'évader d'un camp sudiste. « Ils étaient désarmés et n'avaient ni souliers ni képis. Ils portaient des loques en lambeaux. Ces hommes étaient ses frères en bestialité dégradante..., ses frères dans le désespoir.² » Sans

1. James Boyd, *ouvrage cité*, page 22.

2. Id., page 424.

hésiter, James Fraser indique aux trois soldats la route du camp fédéral le plus proche, c'est-à-dire la route de la liberté. Il revient ensuite sur ses pas pour vivre à Beaumont, près de Stewart Prevost.

Cette analyse de *Marching On* révèle les tendances de James Boyd. Le héros, issu de la classe des pauvres blancs, soutient les idées et les intérêts de celle-ci. Il hait les noirs, envie leur bien-être, s'indigne d'être méprisé par des gens de couleur. Il hait les riches planteurs, leur reproche leur arrogante fortune, leur dédain des parias blancs du Sud. Ombre pâle de Julien Sorel ou de Heathcliff, James Fraser, ambitieux et amoureux, assouvira ses rancunes en épousant l'héritière de Beaumont.

A la guerre, Fraser se bat avec bravoure. Il ne déteste pas les coups de sabre ; mais il frappe sans conviction. Il juge qu'on l'a « dupé dans ce marché, ou qu'il s'est trompé lui-même. ¹ » Le soldat du Nord, selon James Fraser, et sans doute selon James Boyd, n'est pas moins blasé que son adversaire. Nous lisons en effet dans le roman : « Les Yankees se battaient pour maintenir l'Union, mais c'était le cadet de leurs soucis. Ils luttaient aussi pour libérer les nègres, mais c'était un but stupide. ² »

Marching On produit l'effet d'un roman à thèse soutenue sans ardeur. James Boyd a saturé son histoire de théories égalitaires, pacifistes, et même un

1. James Boyd, *ouvrage cité*, page 409.

2. Id., page 409.

peu défaitistes. Il est permis de douter que ce soit la meilleure façon d'assurer leur succès.

*

* *

God's Angry Man paraît en 1932.

Ce roman de Leonard Ehrlich décrit la période sanglante de l'agitation anti-esclavagiste qui précéda immédiatement la Guerre Civile. Son héros est le fameux John Brown, prophète fanatique, insurgé du Kansas, en faveur de qui l'écrivain prend nettement position.

Ehrlich respecte cependant la vérité historique. *God's Angry Man* peut être considéré comme une biographie complète de John Brown, depuis le vote du bill Kansas-Nebraska qui, en 1852, détermine sa vocation d'apôtre de la cause abolitionniste, jusqu'à la mort de l'émeutier, si ce mot de mort convient à un personnage qui vécut si intensément dans le cœur de ses partisans, après qu'on l'eut pendu :

« Le corps de John Brown devient poussière dans la tombe;
Mais son âme marche toujours. »

Ces vers sont le refrain d'un chant si populaire dans le Nord qu'il remplace les paroles originales de « l'Hymne de Bataille de la République ». Mais Ehrlich présente son héros sous un jour favorable, que méritait peu le meurtrier de Pottawatomic. S'il avait vécu soixante ans plus tôt, cet écrivain se serait probablement joint aux foules du Nord, qui priaient dans les églises drapées de noir, et dont le livre approuve la ferveur.

Dans sa préface, Ehrlich signale que « l'action se déroule scrupuleusement parmi des faits historiques. Les grandes lignes du récit sont celles de la monumentale biographie d'Oswald Garrison Villard. » Mais dès qu'il s'écarte des traces de Villard, l'aversion anti-esclavagiste du romancier ne peut plus se maîtriser. Elle éclate à tous les points de moindre résistance. Ainsi, l'un des onze enfants du Croisé nordiste est atteint du choléra au cours d'un voyage sur le Mississippi. Le capitaine du bateau est un forban du Sud, sans entrailles. Les remèdes qu'il offre à John Brown auraient paru bien chers plus tard, pendant la Reconstruction. « Vingt dollars la pilule de quinine, impose-t-il, et, pour arrêter le bateau, ce sera cent dollars ! » Mrs. Beecher-Stowe ne trouvait pas mieux dans *Uncle Tom's Cabin*.

Certes, la sincérité de John Brown, l'austérité de ses mœurs, la grandeur de la tâche qu'il s'imposait sans la comprendre, sa patience que ne déroutait pas l'obstacle, toutes ces vertus méritent l'indulgence. Mais ils ne rachètent pas les crimes de John Brown. Il est de bon ton de décerner à Brown le titre de « *God's Angry Man* » : cela équivalait presque à une trouvaille littéraire de le comparer ainsi aux prophètes de l'Ancien Testament, qui maudissaient dans un courroux sublime les hommes pervers de leur temps. Cependant, jamais ces « messagers de la colère divine » n'ont versé le sang des innocents. Leonard Ehrlich l'oublie. L'écrivain s'est identifié de façon si intense au caractère de son héros qu'il partage les passions de celui-

ci, s'exalte avec lui contre l'esclavage, et le transforme en homme choisi par Dieu pour débarrasser le monde d'une institution ignominieuse.

God's Angry Man est écrit dans une langue imagée et diverse ; le romancier se sert de tournures pittoresques ; son style a le mérite de n'être jamais terne, et le livre n'est pas composé sans art. On reproche à l'écrivain quelques obscurités. Certains titres de chapitre, par exemple, prêtent à confusion, déconcertent le lecteur. C'est le cas de « How are you all on the goose ? » (première partie, chapitre I), et de quelques phrases dans lesquelles Ehrlich cède au désir facile à satisfaire de dérouter et d'intriguer le public.

Malgré ces défauts, malgré la division du récit en menus épisodes, qui ralentissent l'action, ou émiettent l'intérêt, *God's Angry Man* mérite d'être considéré comme un roman construit par un habile écrivain sur de sérieuses bases historiques. Le livre de Leonard Ehrlich n'offre pas seulement une peinture fidèle des aventures de John Brown, mais encore un reflet vivant de l'état d'âme du héros. Il est probable que si le « saint du Nord » avait écrit le récit de sa propre vie, il l'eût fait avec l'ardeur d'Ehrlich, mais sans l'art de ce romancier ; il eût rédigé un livre aussi lourd, aussi ardu, aussi ennuyeux que tous les in-quarto du fougueux Arnould. Si Pascal n'avait pas composé les *Provinciales*, peu de gens se soucieraient, à l'heure actuelle, des idées qu'elles défendaient. De même, sans Ehrlich et sans S. V. Benét, qui écrit *John Brown's Body*, l'âme ardente de John Brown ne

serait plus, aujourd'hui, qu'un vain mot dans un refrain, si populaire qu'il a perdu tout sens. Mais Ehrlich l'a ressuscitée en écrivant *God's Angry Man*, roman que devra lire quiconque désire approfondir à la fois l'histoire et la littérature des Etats-Unis.

*
* *

Thomas Sigismond Stribling est né le 4 mars 1881 dans le sud du Tennessee, à Clifton. Il fit ses premières études à l'école de sa ville natale et passa les grandes vacances de ces années-là dans l'Alabama. Plus tard, il fréquenta l'Ecole Normale de Florence, ville de cet Etat. Ce fait mérite d'être souligné. L'un des principaux personnages de *Unfinished Cathedral*, le professeur J. Adlee Petrie, enseigne en effet à l'Ecole Supérieure de Florence, cité qui sert de cadre au roman. Ensuite, Stribling suit les cours de l'Université d'Alabama, et reçoit, en 1904, le titre de Bachelier-en-Droit.

Peu après, Stribling commence à écrire. Ses premiers contes paraissent à Nashville, dans le *Journal de l'Ecole du Dimanche*. Ils montrent comment le travail et la vertu sont toujours récompensés, comment le petit garçon qui ne fume pas devient un grand banquier, tandis que le jeune fumeur fait plus tard le malheur des siens. La naïveté de ces histoires contraste étrangement avec la gravité des questions que les romans de Stribling vont bientôt poser.

Sa première œuvre, *Birthright*, paraît en 1921. Le héros du livre est un noir des mieux doués, qui

fit ses études à Harvard. Il revient au pays pour sentir la jalouse méfiance de ses frères de race, et le dédain des blancs qui le dupent et ne veulent voir en lui qu'un nègre. Stribling publie ensuite *Fombombo* et *Red Sand*, dont l'action se passe au Vénézuéla. *Teetfallow* (1926) se déroule dans les montagnes du Tennessee. *Strange Moon* (1929) explore à nouveau le Venezuela, et *Backwater* ramène le lecteur aux Etats-Unis, dans l'Arkansas, cette fois.

En 1931, paraît *The Forge*, l'année suivante, *The Store*. En 1934, le romancier termine sa longue ¹ trilogie en publiant *Unfinished Cathedral*, dont l'actualité vaut à l'écrivain un plus grand succès que les deux ouvrages précédents.

Stribling raconte dans ses trois livres l'histoire de la famille Vaiden, depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'en 1930.

Dans *The Forge*, le vieux fermier carolinien Jimmie Vaiden, chef de sa famille, est venu se fixer en Alabama, avec son fils, Miltiades, et ses filles, Cassandra et Marcia. Miltiades est le dernier d'une race énergique d'émigrants aventureux, qui ne connaissent d'autres maîtres qu'eux-mêmes. Ses deux frères sont partis pour chercher fortune ailleurs et leur nonchalante insouciance les pousse vers l'Ouest. Ils finissent par s'établir aux confins du Tennessee et de l'Arkansas.

1. « Elle est si longue, écrit Stribling, qu'on devrait la faire commencer aux enfants, pour qu'ils aient fini de la lire, avant d'être devenus des vieillards. »

Jimmie Vaiden achète une ferme et des esclaves qu'il traite avec bonté. Il édifie une fortune et, bientôt, le fils des Lacefield, dont Miltiades est l'intendant, obtient la main de Marcia. L'amour, et non l'intérêt, a formé cette union, car les Lacefield se soucient aussi peu de l'argent que le père de Marcia. Sur ce point leurs idées et celles de leurs compatriotes sont exprimées par Emery Crowninshield. Ce candidat au Congrès déclare au début des hostilités, en 1861 :

« Nous ne sommes pas une nation intéressée. Ce n'est pas nous qui aurions l'idée de partir en guerre pour aller voler les sous dans la poche des Yankees. Quand la richesse vous vient sans effort, vous ne marchandez pas pour un sou.¹ »

Miltiades est plus ambitieux. Il prévoit, il calcule et ne s'engage jamais à la légère. Il courtise sa belle-sœur, Drusilla, espérant se tailler plus tard une large part dans le domaine Lacefield.

Pendant la guerre, Vaiden est nommé colonel du 4^e régiment d'Alabama.

La défaite bouleverse et déjoue ses plans. La plantation des Lacefield, estimée à plus de 150.000 dollars, avant le conflit, ne trouve plus d'acquéreurs à 15.000. Des agitateurs soulèvent les noirs qui ne se sont pas enfuis. Ils promettent aux anciens esclaves une mule et quarante arpents de bonne terre. Le *carpetbagger* Beekman, ancien officier de l'armée fédérale, candidat au poste de Gouverneur de l'Alabama, serait sans doute élu, si le Ku-Klux-Klan n'intervenait. Les exécutions nocturnes terrorisent les affranchis, et, plus tard,

1. T. S. Stribling, *The Forge*. Traduction de M. Le Breton.

comme nous l'avons vu, les démocrates reviennent au pouvoir. Le Sud entreprend seul sa reconstruction.

Dans *The Store*, Stribling a tenté de faire un tableau d'ensemble de la renaissance du Sud, vers 1885. Le romancier ne sort pas des limites de la petite ville de Florence. Il laisse à son lecteur le soin de généraliser et d'appliquer ses observations à tout le Sud.

Miltiades comprend que le temps est révolu de la candeur désintéressée des Lacefield et des autres planteurs de l'ancien régime. Vingt années d'extrême dénuement sur ses terres incultes lui ont prouvé que le sol ne nourrit plus ceux qui le cultivent. C'est au commerce du coton, et non plus à la production de celui-ci, que Vaiden consacre ses talents d'homme d'affaires et qu'il doit une surprenante fortune.

Le colonel Vaiden se sert parfois de moyens louches, mais les scrupules ne le gênent pas. Une audacieuse escroquerie lui permet de se faire payer une vieille dette, et le banquier Handback, auquel il a volé un cargo de coton, se tue. Mais Miltiades a tenu compte dans ses calculs de la dévaluation du coton ; le reste ne lui importe pas. Miltiades épouse la fille du major Crowninshield, tué à Shiloh. Il rachète la plantation des Lacefield et la part de ses frères dans la ferme de son père. Son ambition est satisfaite. Il vit entouré des anciens esclaves qu'il a regroupés autour de lui. Sa situation est désormais solide, il jouit de l'amitié et de l'estime générales, car le public ignore ses manœuvres frauduleuses. Ses complices et ses victimes le redoutent.

L'évolution des Vaiden symbolise celle du Sud. Ce pays n'est plus, comme autrefois, le fief du gentleman-plantateur qui vit sur ses terres. Capitalistes et spéculateurs l'ont chassé. Ils habitent la ville et vivent à la mode des Yankees, dont ils dépensent l'argent. Il n'existe plus d'abîme entre les deux sections jadis ennemies. Le nivellement d'un progrès douteux l'a comblé peu à peu.

Enfin, nous arrivons, avec *Unfinished Cathedral*, à l'époque contemporaine.

Miltiades Vaiden est devenu, à quatre-vingt-dix ans, le plus riche banquier et l'illustre citoyen de Florence. Il en est l'orgueil, l'étonnement. L'électrification de la Vallée du Tennessee inaugure une ère de prospérité prodigieuse. Florence voit affluer des foules qu'attire l'appât de gains aisés. De nouvelles maisons s'édifient en tous lieux, et le colonel n'est pas le dernier bénéficiaire du *boom*. Le patriarche de la cité a conservé la vigueur de l'âge mûr. Mais, s'il a perdu l'âpreté des jours de lutte, on sent aussi que ses passions s'apaisent. La sérénité finale le gagne par degrés. Miltiades n'a plus qu'une ambition. Il veut voir l'achèvement d'une cathédrale immense qui abritera ses restes, perpétuera le souvenir de son nom et de son prestige jusqu'à la fin des siècles. Florence est une ville américaine ; la cathédrale du colonel sera donc moderne, et en attendant qu'elle devienne « un vieil édifice poli par le temps et plein de souvenirs ¹ », on

1. T. S. Stribling, *ouvrage cité*, page 76.

veut l'agrémenter de tous les perfectionnements que peut imaginer ce siècle. Elle comportera

« des restaurants, cuisines, glacières, bibliothèques pour adultes et pour enfants, une salle de cinéma, de basket-ball, de conférence, un gymnase, une piste de course, une buanderie, et, naturellement, au rez-de-chaussée, la grande nef et les chapelles.¹ »

Je n'ai rien ajouté ! J'omets même la description des trois étages.

Miltiades a fait venir son neveu, le Révérend Jerry Catlin, qu'il destine au pontificat de la future métropole du Sud. Tout irait au gré des Vaiden, si le procès de quelques jeunes noirs, accusés du viol d'une blanche², ne venait compromettre et le *boom*, et l'achèvement de la basilique. Des fanatiques de la section locale du Ku-Klux-Klan exigent que les nègres soient lynchés avant le procès. Mais le colonel et les hommes d'affaires s'y opposent par tous les moyens. Le Sud ne peut se passer des capitaux Yankees. Si une exécution sommaire donne aux foules du Nord la preuve qu'à Florence la loi n'est qu'un vain mot, les nouveaux-venus quitteront cette ville malsaine ; la prospérité prendra fin. En outre, Miltiades a appris que l'un des enfants mis en cause est son arrière-petit-fils illégitime. Il ne peut pas non plus oublier la vision de son fils, autre bâtard né d'une union passagère avec

1. T. S. Stribling, *ouvrage cité*, page 71.

2. Ceci est une allusion transparente au *Scottsboro Case*. On appelle ainsi le procès orageux de neuf jeunes vagabonds noirs, accusés du viol de deux femmes blanches, jugés à Scottsboro, Alabama, en 1931, dans une atmosphère de fièvre collective et condamnés à mort.

une esclave, pendu sans jugement devant l'hôtel-de-ville.

De nombreux épisodes se greffent sur cette histoire centrale. L'Association pour l'Amélioration du Sort des Noirs intervient. Elle charge le plus illustre avocat de New-York de la défense des accusés. Les Princes et Potentats d'Ethiopie s'agitent. Ces nègres solennels, revêtus d'oripeaux baroques, et qui, en temps ordinaire, se réunissent pour s'amuser, s'unissent maintenant pour se défendre. Le Ku-Klux-Klan s'émeut de cette réaction des hommes de couleur. Enfin, Miltiades et Catlin enlèvent les inculpés, pour les soustraire à la justice sommaire et brutale de cette société. La poursuite des ravisseurs par les membres du Klan fournit une scène vivante et colorée, qui semblerait inventée à plaisir pour le cinéma, si elle n'appartenait pas en tous points à des aspects authentiques de la vie américaine.

A travers ces épisodes se nouent des intrigues amoureuses ; elles se mêlent au drame qui assombrit les dernières pages du livre. Les émigrants du Nord ont pris peur ; ils sont partis. Florence est une ville déserte. La banque de Vaiden a dû fermer ses portes. Mais le vieil homme est ferme contre l'adversité. Un jour, comme il inspecte les travaux en suspens de la cathédrale, un individu, à la solde du Klan et de ceux qu'a spoliés le colonel, s'approche de lui, et lance une bombe ; l'explosion tue Miltiades Vaiden.

Sydna, sa femme, se remarie plus tard, avec

Lucius Handback, le fils du banquier ruiné par le colonel. Quant au Révérend Jerry Catlin, il accepte un avantageux rectorat dans une église méthodiste de Birmingham, et l'avancement que lui valut un sermon persuasif, au temps où il prêchait au profit de la cathédrale inachevée.

Dans *The Forge*, *The Store* et *Unfinished Cathedral*, Stribling recrée avec pittoresque l'atmosphère du Sud d'autrefois et d'aujourd'hui. Nul autre romancier de la Guerre Civile ne s'est penché sur la vie contemporaine du Sud, ne l'a interprétée, comme lui, à la lueur de son passé. Stribling a évoqué l'Alabama, cœur du Vieux Sud, foyer de l'américanisme, aussi exactement qu'aucun écrivain ait jamais entrepris d'étudier un Etat de la Nouvelle-Angleterre ou du Nord. De plus, il a le souci de la vérité et de l'actualité ; sa Florence n'est pas une ville imaginaire ; l'existence de l'Association pour l'Amélioration du Sort des Noirs, (*Association for the Betterment of the Colored People*) et les Princes et Potentats d'Ethiopie, (*Princes and Potentates of Ethiopia*) n'est pas plus douteuse que celle du Ku-Klux-Klan. Le romancier n'hésite pas à mettre en scène des groupes existants, des événements qui firent sensation il y a quelques années.

Stribling aborde en même temps les problèmes posés par la guerre, la Reconstruction, le règne des nègres. Il peint la résurrection du Sud, signale la nouvelle orientation du pays. Ses trois livres révèlent l'intelligence du sujet, l'absence de préjugés. Ses noirs ne sont pas les nègres naïfs d'un grand nombre de

romans, mais un évêque instruit, rempli de délicatesse et de mansuétude, que le premier vicaire blanc appelle par son nom ; mais un médecin de valeur, douloureusement isolé, comme l'était le héros de *Birtright*, par le mépris de ses collègues de l'autre race. En faveur de cette élite de gens de couleur, il suscite la sympathie et la pitié qui envahissaient déjà le lecteur de son premier livre. Mais la trilogie révèle une rare profondeur que Stribling n'atteignait pas encore dans *Birtright*.

Cependant, si l'écrivain émeut en peignant les malheurs des noirs, il ne tend pas la main à ceux-ci. Les sociétés philanthropiques, les associations égalitaires du Nord, vont-elles secourir ceux que le Ku-Klux-Klan veut lyncher ; tentent-elles de s'immiscer dans les affaires d'une ville du Sud, alors Stribling ironise plus amèrement qu'il n'a coutume. Cet homme se préoccupe des problèmes sociaux ; il n'en résoud aucun ; il apitoie et raille tour à tour ; il est romancier avant tout, et ne se pose pas en arbitre, mais en témoin.

Considérons donc Stribling comme un écrivain agréable et pénétrant, qui évoque magnifiquement le passé du Sud dans *The Forge* et *The Store*, et qui, dans *Unfinished Cathedral*, peint avec une sobre vigueur le présent et ses conflits. Il ne s'est pas égaré hors des bornes du roman et de l'histoire ; il n'a pas tiré de conclusions, proposé de solutions qui ne puissent appartenir à l'un ou à l'autre. T. S. Stribling a évité de prendre une position plus nette. Il s'est interdit de soutenir aucune

thèse à fond. Cette sage réserve lui permet de garder intact l'attrayant talent d'un artiste qui a peint tout un monde avec vigueur et avec conscience.

*

* *

La famille de William Faulkner, riche en gouverneurs, en hommes d'état et en généraux, est originaire du Deep South. L'arrière-grand-père, dont il porte le nom, avait écrit *The White Rose of Memphis*, roman romanesque, populaire en son temps. Le seul titre de l'histoire caractérise ses pages ; les galants héros courtisent de ravissantes dames, dans l'ombre odorante des magnolias... Bref, il s'agit d'un monde situé aux antipodes de celui du romancier contemporain.

De bonne heure, Faulkner, né à Ripley dans le Mississippi, en octobre 1897, habite Oxford, ville du même Etat, où il réside encore. Ses études secondaires à l'Université de Mississippi ne durent que deux ans. La Guerre les interrompt et le jeune homme s'engage dans l'aviation canadienne. Il y gagne le grade de lieutenant, est blessé dans un grave accident. A l'armistice, William Faulkner revient aux lieux de son enfance. Puis il part pour visiter l'Europe, et s'installe à la Nouvelle-Orléans, en compagnie de Sherwood Anderson.

En Louisiane, Faulkner consacre presque tout son temps à composer son premier roman, *Soldier's Pay*, et quelques nouvelles que publie le *Sunday Times Picayune*. *Soldier's Pay* paraît en 1926. Deux ans plus tôt, Faulkner avait écrit un court volume de poèmes, *The Marble Faun*.

Soldier's Pay, histoire d'un soldat qui retourne chez lui, alors qu'on le croyait mort, n'obtient pas un grand succès aux Etats-Unis. Marié en 1929, Faulkner veut accroître ses ressources ; il décore des maisons de son pays natal, travaille comme chauffeur dans une usine et fait divers métiers.

La publication de *Soldier's Pay* en Grande-Bretagne marque le début du renom littéraire de l'écrivain. Dès lors paraissent *Mosquitoes* (1927), *Sartoris* (1928), et *The Sound and The Fury* (1929), où l'enfant dégénéré d'une famille du Sud raconte, à sa façon, le déclin et la ruine de celle-ci. De 1930 à 1932, Faulkner écrit ses trois livres les plus connus, *As I lay dying*, *Sanctuary*, et *Light in August*. *Pylon* est publié en 1935 suivi d'*Absalom ! Absalom !*, *These Thirteen* et *The Unvanquished*.

William Faulkner aime la solitude, déteste la foule et les villes, surtout New-York. Ses amis apprécient la vivacité de son esprit et la facilité naturelle, avec laquelle il conte les plus extraordinaires histoires.

The Unvanquished (1938) est entièrement conforme à la tradition faulknérienne ; le roman surprend les critiques, déroute ses lecteurs ; quelques-uns de ses personnages semblent sortir d'un rêve pénible ou malsain. Il est parfois aussi difficile de suivre leurs évolutions que de se souvenir du songe obscur d'une nuit de fièvre. En revanche, certaines pages sont inoubliables, et surtout celles qui nous montrent comment la guerre ar-

rive peu à peu à pénétrer la conscience et la sensibilité d'un enfant.

Bayard, âgé de douze ans, fait le récit de sa vie pendant la Guerre Civile et la Reconstruction. En l'absence de son père, le colonel John Sartoris, qui se bat, il vit avec sa grand'mère, Rosa Millard, dans la plantation ancestrale en compagnie de Ringo, son frère de lait, et de quelques autres nègres. Quand les Yankees envahissent le Tennessee, ils pillent et brûlent la vieille maison qu'évacuent ses habitants. Alliage unique de ruse audacieuse et de probité, la grand'mère arrive à nourrir les siens et les noirs sans ressources des environs, en contrefaisant des bons de réquisition fédéraux. Elle les présente aux officiers d'un régiment, se fait livrer des mules qu'elle revend à une autre unité nordiste. Or le chef d'une bande de *guerillas* s'émeut du succès de Rosa Millard. Il veut être seul à duper les Yankees, et il assassine la vieille dame. Résolus à la venger, le jeune Sartoris et Ringo tuent le meurtrier, dont ils clouent le cadavre à la porte d'un vieux hangar.

La guerre s'achève. Le colonel retrouve et relève les ruines de sa maison. Comme il a compromis sa cousine Drusilla, en acceptant qu'elle se batte à ses côtés pendant la guerre, vêtue en homme, sa tante l'oblige à épouser la jeune fille. Le couple va désormais combattre la tyrannie des *carpetbaggers* et s'opposer au règne des affranchis. Mais, dix ans après la reddition, John Sartoris est assassiné par Redmont, son ancien associé.

Bayard, qui étudiait alors le droit à l'Université,

revient en hâte, prévenu par Ringo que lui ont dépêché les anciens soldats de son père et Drusilla qui l'aime. Il doit venger John Sartoris. Le jeune homme se présente au bureau de Redmont. Deux coups de feu partent, tirés par l'assassin. Mais Redmont a mal visé, et il s'en va vers une destination inconnue. Bayard rentre chez lui. Drusilla a quitté la maison, n'y laissant que le parfum de la verveine, « la seule fleur, disait-elle, dont l'odeur parvienne à dominer celle des chevaux. ¹ »

L'étude de ce livre étrange enrichit peu les connaissances historiques du lecteur. Faulkner ne fait allusion à aucune bataille, à aucun fait précis. Il peint un excellent portrait de Drusilla, jeune fille du Sud qui n'a rien de la *plantation belle* légendaire, et montre le respect chevaleresque témoigné à la femme de ce pays, ainsi que la royauté qu'elle exerce dans sa maison. Le romancier se révèle un maître dans les épisodes de l'exode des noirs pendant la guerre, et dans des scènes d'élections où la violence des blancs du Sud s'oppose à la corruption politique des pillards du Nord.

Faulkner évoque surtout avec une sobriété et un sens tragique intenses le drame de la Guerre Civile. Il présente la vision la plus directe et la plus juste, comme la plus sobre et la plus émouvante de ce que fut la tragédie plus terrible encore de la « Reconstruction », dans un Sud de cauchemar et de deuil. Les différents aspects du conflit et de ses suites surgissent dans une atmosphère angoissante, où le réalisme et l'hallucination forment un subtil et inoubliable mélange.

1. William Faulkner, *ouvrage cité*, page 319.

Une fantaisie déconcertante règne dans ce récit ; les répétitions abondent. La démarcation reste toujours imprécise entre la réalité et l'essor d'une imagination toujours en fièvre. L'écrivain abuse des scènes macabres, car il veut concrétiser la défaite en retraçant les horreurs d'une époque déchaînée et sanglante, où les passions sauvages et les instincts cruels se manifestaient sans contrainte. Il utilise l'ambiance et la torpeur torride des étés du Sud pour aggraver le malaise où vous plonge la lecture de certaines pages de *The Unvanquished*, comme d'ailleurs de ses autres ouvrages. « Il semble réclamer sans cesse une apothéose ou un orage, que le ciel lourd et fermé ne lui accorde jamais ¹ », écrit Bernard Fay, et de nombreuses expressions empruntées à *The Unvanquished* confirment ce jugement : le soleil est « dur et farouche », l'air « ardent et mort » ; « l'ombre trouble et sans air vous serre de toutes parts », et la nuit descend, « brûlante, épaisse et poussiéreuse.² »

Sous ce ciel, dans cet enfer, plutôt, vivent des êtres anormaux, désordonnés, follement incohérents. On sent à peine les réactions, souvent subconscientes, de ces personnages brutaux et parfois horriblement dépravés. Elles échappent au domaine de la raison, rentrent à peine dans celui de la psychanalyse. Mais, dans ce livre étrange, les deux jeunes enfants, Bayard et Ringo créent un heureux contraste de fraîcheur et de clarté. La première scène du livre, par exemple, est d'une beauté

1. Bernard Fay, *La Civilisation Américaine*, page 249.

2. W. Faulkner, ouvrage cité, respectivement aux pages 315, 314, 315 et 266.

et d'une force incomparables. Les deux camarades jouent à la guerre et ils ont construit dans la terre une image grossière de Vicksburg, la ville que les Yankees assiègent, et qu'il s'agit de reconquérir pour le Sud. Le nègre Loosh approche, regarde leur jeu et brusquement balaie dans la poussière le tracé des fortifications. « Le voilà, votre Vicksburg ! » s'écrie-t-il ¹, et son geste nous dit tout ce que nous devons savoir sur l'ivresse parfois haineuse qui envahissait le cerveau de certains esclaves, à mesure que se multipliaient les succès du Nord.

En montrant les effets de la guerre à travers les yeux d'un enfant, William Faulkner a choisi un angle de vision qui jusque-là ne lui était pas accoutumé. La scène que je viens de raconter, ainsi que d'autres détails charmants et fins, introduisent dans le livre le reflet d'une grâce heureuse et totalement inattendue. La guerre, vue par deux enfants, se transforme en une aventure amusante ; leur esprit ne peut vivre dans l'horreur ni dans le désespoir. Mais, quand il décrit la Reconstruction, Faulkner redevient amer et puissant. Bayard et Ringo, en effet, ont grandi ; ce sont presque des hommes. Si leurs premières illusions ont disparu, leur esprit s'est ouvert aux réalités sinistres du moment, et le récit de Bayard reproduit alors fidèlement la couleur morale du Sud vidant jusqu'à la lie la coupe des humiliations.

Pourtant, si la plupart des lecteurs de Faulkner ne comprennent pas ses livres, ou n'admettent pas qu'il

1. W. Faulkner, *ouvrage cité*, page 3.

ait pu les écrire, quelques-uns s'accordent pourtant à voir, dans ses descriptions parfois d'une crudité extrême, le sceau d'un puissant maître du réalisme américain. Peut-être l'avenir confirmera-t-il ce que semble promettre un défenseur de Faulkner. Ce critique écrit : « Si la folie lucide et l'étrangeté obsèdent William Faulkner, elles ont obsédé Féodor Dostoïewski avant lui. ¹ »

1. Dilly Tante, *Living Authors*, page 120.

CHAPITRE III.

Sentimentalisme et Réalisme

Romans sentimentaux et réalistes. — *The Long Roll, Cease Firing.* — *John's Brown's Body.* — *The Wave.* — *The Limestone Tree.* — *Gone With The Wind.* — *Action At Aquila.* — *Lone Star Preacher.*

Quand John Esten Cooke écrivait *Surry of Eagle's Nest*, en 1866, il obéissait aux traditions sentimentales en vigueur jusqu'à cette époque. Moins de trente ans après, lorsque Stephen Crane composait son *Red Badge of Courage*, il les rejetait toutes. En 1911, Mary Johnston va, la première, établir un compromis entre les deux tendances. Son roman de la Guerre Civile Américaine, en deux parties, *The Long Roll* et *Cease Firing*, finit par un heureux mariage, en tous points conforme aux préceptes de la littérature idéaliste. Mais les noces d'un autre couple ont été célébrées aux premières pages de *Cease Firing*, et ce livre décrit la mort tragique des deux époux. En outre, diverses scènes du roman ne pourraient être l'œuvre d'un écrivain exclusivement sentimental.

Certains ouvrages récents, tels que *Gone With The Wind*, offrent de plus frappants exemples de réalisme s'alliant à l'attitude opposée. Margaret Mitchell décrit

avec tendresse, dans les premières pages de son livre, les derniers jours d'un Sud de conte de fées ; elle ne laisse échapper, plus loin, aucune occasion de révéler au lecteur les mille et un aspects de la vie aimable et sereine des planteurs. A côté de peintures qui peuvent sembler insipides, la romancière est capable de construire une intrigue hardie ; elle présente des personnages qui sont vrais et décrit leurs aventures sans timidité, avec un accent profond de vérité.

Les romanciers de l'école qui unit le réalisme et le sentimentalisme sont donc, avant tout, des partisans de la première de ces attitudes littéraires. Mais, ne se souciant pas de s'imposer la stricte discipline de Stephen Crane qui veut se limiter exclusivement à la peinture d'une seule bataille, ou doués d'un esprit plus large que celui d'Ehrlich qui affecte de négliger le Vieux Sud, ils sentent qu'en évoquant les effets de la dernière guerre romanesque américaine sur un pays essentiellement sentimental, une attitude à la fois romanesque et sentimentale peut parfois convenir à leurs thèmes, sans nuire à la vérité. Ellen Glasgow, que l'on considère pourtant avec unanimité comme le premier écrivain réaliste du Sud, ne dit-elle pas, dans la préface de *The Battle-Ground* : « Nul ne peut s'approcher de la Confédération sans toucher du doigt le cœur de la tradition romanesque. Ce fut la seule occasion dans l'histoire américaine, et l'une des rares occasions dans l'histoire du monde, où le conflit des réalités fut profondément romanesque. ¹ »

1. Voir plus haut, page 196, note 2.

Les romanciers que nous allons étudier ici sont plus nombreux que ceux de chacun des deux derniers chapitres. Ce sont Mary Jonhston (*The Long Roll, Cease Firing*), Stephen Vincent Benét (*John Brown's Body*), Evelyn Scott (*The Wave*), Joseph Hergesheimer (*The Limestone Tree*), Margaret Mitchell (*Gone With The Wind*), Hervey Allen (*Action At Aquila*), et John A. Thomason (*Lone Star Preacher*). Cette considération, et celles que suggère l'examen des dates de publication des ouvrages, permettent de comprendre l'orientation du roman de la Guerre Civile, qui désormais respecte la vérité qu'exige son cadre ou ses épisodes historiques, sans pouvoir rejeter cette sentimentalité qui, chez les Anglo-Saxons, est en littérature une des formes dominantes du besoin d'évasion.

L'année qui suit la reddition d'Appomatox voit paraître la première œuvre romanesque inspirée par le conflit, et ce livre est nettement sentimental. Les ouvrages publiés jusqu'au début de ce siècle ne le sont pas moins. Mais, sous l'influence de Crane, le roman devient réaliste, et il faut attendre 1934, avant de trouver, avec Stark Young, un représentant de l'école du sentimentalisme. Aucun roman du genre de *So Red The Rose* n'a d'ailleurs paru depuis cette dernière date.

Le courant où se mêlent les traditions sentimentale et réaliste naît tard. Il a un débit plus régulier et plus abondant. Il est ininterrompu pour le moment.¹

1. Ce courant produisit en effet *Lone Star Preacher* qui parut au mois de janvier 1941.

Est-ce hasard pur ? Est-ce l'effet du succès remporté auprès d'un public las de fadaïses sentimentales, mais que séduit peu le réalisme intégral ? Est-ce, d'autre part, une tendance plus générale des romanciers à ne pas accepter sans réserve le ton de l'une ou l'autre école, et de prendre à chacune ce qu'elle a de meilleur ¹ ? Ces questions doivent demeurer sans réponse, car les faits sont trop près de nous, et nous ignorons ce que sera demain. Il serait donc imprudent de porter un jugement absolu et prématuré.

Le roman de la Guerre Civile n'est que le rameau d'un jeune arbre plein de sève, qui pousse dans un sol riche et fécond. L'air est trop vif ; les vents sont trop violents, et l'on ne peut considérer comme stable ou définitif l'aspect de cette branche de la littérature américaine. Cependant, remarquons, au cours des dernières années, la vogue très marquée des romans historiques ou semi-historiques, dans lesquels sont évoquées, de façon très large, toutes les grandes périodes de l'histoire des Etats-Unis. Les livres que nous allons étudier figurent parmi ceux-ci.

* * *

Fille du major John William Johnston, vétéran

1. Il n'y a pas, en effet, d'opposition insurmontable entre le réalisme et le sentimentalisme en littérature ; l'un n'exclut pas l'autre. La méthode et la discipline de l'esprit réaliste peuvent être mises au service d'une intrigue sentimentale, sans nuire à celle-ci. Le romancier réaliste peut aboutir à des résultats heureux et durables, s'il est inspiré et dirigé par une préoccupation idéaliste ou sentimentale d'ordre élevé. Le succès de *John Brown's Body*, d'une part, et de *Action At Aquila*, d'autre part, prouve que les deux tendances s'unissent parfois harmonieusement.

de la Guerre de Sécession, juriste et membre de la législature de Virginie, Mary Johnston est née le 21 novembre 1870, à Buchanan, dans cet Etat. Frêle et délicate, Mary lut avec passion les livres de la bibliothèque paternelle, emplie d'histoires ayant trait au passé virginien.

En 1898, paraît *Prisoners of Hope*, son premier roman. C'est une peinture à la fois profonde et romanesque de la vie aux premiers temps de la colonisation du Vieux-Dominion. *To Have and To Hold* (1900) connaît un beau succès, et désormais Mary Johnston se consacre sans réserve à la carrière des lettres. Elle vient séjourner en Europe, puis, à son retour, se fixe pour toujours à Three Hills, non loin de Warm Springs, en Virginie.

Sa réputation d'écrivain de romans historiques s'établit solidement en Amérique, quand paraissent, en 1911, *The Long Roll*, et sa suite, *Cease Firing*, en 1912. Mary Johnston publie aussi *Silver Cross* (1922), *1492* (1922), *Croaton* (1923), *The Slave Ship*, *Michael Fourth*, et *The Exile* (1927). Les deux derniers ouvrages de Mary Johnston ont pour titre *Hunting Shirt* et *Miss Delica Allen*, édités en 1931 et 1932. La romancière mourut le 9 mai 1936.

The Long Roll et *Cease Firing*, romans de la Guerre Civile Américaine, sont dédiés «au souvenir de John William Johnston, major d'artillerie, armée des Etats Confédérés d'Amérique, et de Joseph E. Johnston, général dans cette armée.»

Au début du premier livre, Richard Cleave, officier sudiste, aime Judith Cary, que courtise Maury Stafford, capitaine au 65^e régiment de Virginie. Stonewall Jackson charge Richard de découvrir les instructions que le général Banks a reçues de Washington. La mission de Cleave réussit, et, comme il rencontre en route Judith et lui avoue des sentiments qu'elle accueille avec joie, les deux jeunes gens se fiancent. Cette nouvelle irrite Maury, qui profère des menaces à l'égard de son heureux rival.

Steve Dagg, pauvre blanc, déserteur sans foi ni loi, s'est aperçu du courroux de Stafford, et il décide de l'exploiter. Il va transmettre à Cleave un ordre, dont l'énoncé a été modifié par Stafford, et rendu ambigu. Croyant obéir fidèlement, Richard Cleave se lance, à la tête de son régiment, à l'attaque de forces ennemies très supérieures en nombre, et tombe dans une véritable embuscade. Richard survit à peu près seul. Jugé par le conseil de guerre, il est dégradé.

Mais, un jour, Stonewall Jackson acquiert la preuve que Cleave est innocent. Il lui promet son appui et la révision du jugement. Hélas, Jackson, mortellement blessé à Chancellorsville, succombe, sans avoir entrepris de réhabiliter Richard.

The Long Roll s'achève ainsi, et, dès les premières pages de *Cease Firing*, Mary Johnston présente un autre couple, dont les amours seront plus malheureuses que ne le furent jusqu'ici celles de Richard Cleave et de Judith Cary. Désirée Gaillard, aristocratique et riche héritière d'une plantation des rives du

Mississippi, épouse Edward Cary, frère de Judith et officier confédéré. La jeune femme suit son mari jusque dans Vicksburg assiégé, puis à Dalton. Après la prise d'Atlanta, Edward est blessé mortellement en résistant à Sherman qui avance à travers les Carolines. Désirée, qui ne l'a pas quitté, est enceinte. Or, un soir, des soldats Yankees ivres l'assaillent, puis ils l'abandonnent agonisante.

Cependant Maury Stafford a avoué sa faute au général Lee, qui rend à Richard Cleave son grade et l'estime de tous. Stafford est emprisonné.

Richard, blessé en Virginie, épouse Judith au cours de sa convalescence. Il repart et se distingue dans la vallée de la Shenandoah ; et le général Richard Cleave pardonne au soldat Maury Stafford, au moment où les Yankees vont entrer à Richmond.

Mary Johnston, on le voit, a recours aux artifices romanesques de la vieille école. Judith Cary, héroïne impérieuse, n'est conquise par Richard Cleave qu'au bout de deux livres longs et monotones. Le vaillant soldat est soumis à des épreuves que n'eût pas mieux acceptées un chevalier de fabliau du Moyen-Age. Son innocence n'éclate que tardivement, et, magnanime, il pardonne au perfide.

Mary Johnston sait pourtant être réaliste. *Cease Firing* commence par le mariage de Désirée et d'Edward ; bientôt, tous deux meurent prématurément. La fin de la jeune femme n'aurait pu être l'œuvre d'un écrivain fidèle aux traditions sentimentales et

qui répugne à présenter au lecteur des épisodes douloureux ou tragiques.

Au point de vue historique, les phrases essentielles de la Guerre de Sécession, les batailles principales, parfois des escarmouches, sont présentées avec un évident souci d'exactitude et le désir de tout dire. La romancière oublie ses personnages à certains moments, et son livre donne alors l'illusion d'un manuel d'histoire fort détaillé. Quelques chapitres volumineux ont pour titres des noms de batailles. Ils sont entièrement consacrés à la description des moindres épisodes de celle-ci.

Un fait s'impose. Mary Johnston passa un temps considérable à préparer les documents qui lui servirent à composer la toile de fond de *The Long Roll*, et de *Cease Firing*. Le succès qu'obtinrent ces deux ouvrages, en un temps où le public goûtait encore fort peu les romans historiques, prouve, avec éclat, que de tels efforts n'ont pas été vains.

*

* *

Stephen Vincent Benét descend d'une famille originaire de Minorque, établie à Saint-Augustine, sur la côte de Floride, depuis plusieurs générations. Il est né à Bethlehem, en Pensylvanie, le 22 juillet 1898. Son père, comme ses aïeuls, était officier ; et la famille le suivait dans les villes où il tenait garnison. L'enfant fait donc ses études en Californie, puis en Géorgie, à Summerville Academy.

Son frère, William Rose Benét, le dit alors,

« aimable et doux, subissant l'attrait de la poésie, héritage direct d'un père, dont l'amour de la rime était bien connu des cercles littéraires. »

Plus tard, Stephen V. Benét entre à l'Université de Yale, et obtient une bourse d'études en France.

« Mon frère, continue William Rose, comptait alors sur sa machine-à-écrire pour vivre. Survint une période assez difficile, pendant laquelle les courtes histoires qu'il écrivait réussirent de moins en moins à le satisfaire, quoiqu'au bout du compte, elles payassent le loyer.

Une occasion inespérée de retourner à Paris fut bien accueillie. Stephen désirait concentrer toutes ses facultés sur un ouvrage plus long, en vers meilleurs que ceux qu'il avait écrits jusque-là.

Il sentit tout à coup que son thème serait la Guerre Civile Américaine. La famille n'en fut pas surprise ; les livres de la bibliothèque paternelle, *The Battles and Leaders of the Civil War*, de vieux bulletins de l'armée avaient, depuis sa jeunesse, autant contribué à lui abîmer la vue que l'ouvrage de Ferrero sur les empereurs romains. »

Stephen Vincent Benét réside à Neuilly au cours des deux années employées à écrire *John Brown's Body*, qui parut en 1928 et remporta le Prix Pulitzer ; l'année suivante, Benét revint aux États-Unis.

Benét n'avait que dix-sept ans, quand il publia son premier volume de vers. En 1918, il écrivit *Young Adventure*, puis *Heaven and Earth*, *The Ballad of William Sycamore*, et *Tiger Jo* (1925). Il fit également paraître trois romans, *The Beginning of Wisdom* (1921), *Jean Huguenot* (1923) et *Spanish Bayonet* (1926).

John Brown's Body est un long poème narratif.

brillant et varié, qui retrace des phases habilement choisies de la Guerre Civile.

Guidé par sa seule fantaisie et par le sens du ton qui convient au récit, Benét utilise le vers blanc, la rime ou le vers libre. Parfois, il alterne prose et poésie avec un égal succès.

L'ouvrage est dédié à la mère de l'écrivain et à la mémoire de son père. Il commence par une *Invocation à la Muse Américaine*, aujourd'hui célèbre, magnifique éloge oratoire de la beauté naturelle des Etats-Unis, dont le poète n'omet aucun aspect.

Suit un prélude, intitulé *The Slaver*, qui remonte aux origines de l'esclavage. Le négrier écume les côtes de la Guinée, et, chargé d'esclaves, regagne son port d'attache en Nouvelle-Angleterre. La vie des noirs, entassés dans les cales infectes, est effrayante. Mais le capitaine s'en soucie peu.

« Le capitaine continue de parler : « Oui, dit-il,
On les traite encore trop bien. Il n'y a personne,
De Salem à la Guinée, qui soit capable de dire
Qu'il en perd moins que moi.¹ »

Le second a le cœur plus sensible ; il n'est pas aguerri. Il ne lui tarde que de

« Toucher sa paye, revoir sa femme.² »
et, en attendant, d'aller dormir, quand le temps le permet, sur le pont où

« Ça ne sent pas le nègre,
Et, ainsi, on n'y rêve pas, dès qu'on s'endort.³ »

1. Stephen Vincent Benét, *ouvrage cité*, page 16.

2. Id., page 17.

3. Id., page 17.

La misérable cargaison atteint la côte de Massachussets. Les noirs sont livrés aux marchands, et leur servitude commence. L'esclavage s'implante ainsi aux Etats-Unis. *

Ce prélude est suivi du roman, lui-même divisé en huit livres. Le premier raconte l'histoire de John Brown, l'insurrection de Harper's Ferry et la mort de l'émeutier. Les sept autres ont trait à la guerre proprement dite, depuis le début des hostilités jusqu'à la période de Reconstruction. Benét présente au lecteur toutes les grandes figures du conflit, Lincoln, Jefferson Davis, les généraux Grant, Lee, Beauregard, Jackson, Sherman, McClellan. Il le promène sur tous les champs de bataille comme à travers les coulisses du théâtre des opérations.

« Les parlementaires sont allés voir Bull Run¹,
Les parlementaires qui aiment les spectacles gratuits.
Ils sont venus avec leur femme et leur voiture,
Leurs discours et leur pique-nique,
Leur haut-de-forme noir et leur inlassable dévouement,
Quelques-uns ont même apporté une goutte de whisky,
(Une goutte de whisky, ça donne du cœur
Aux parlementaires qui restent au soleil, en plein soleil.)
Les parlementaires barbus, aux bouches d'orateur,
Les parlementaires webstériens², fins et bien rasés,
Sont allés voir les jeux de gladiateurs,
Comme les dieux de l'Iliade, enveloppés dans le nuage sacré
D'eau de Cologne, de sagesse, de lotions capillaires,

1. Scène de deux sanglants désastres du Nord, en juillet 1861, et août 1862. Voir plus haut, pages 116, 117 et 126.

2. Les partisans de Webster, homme d'état du Nord, (1782-1852) condamnaient le principe de l'esclavage, mais ils reconnaissaient l'équité de certaines revendications du Sud.

De cigares gratuits, de démocratie et de votes,
Qui rend si majestueux tous les parlementaires.¹ »

Solennel, quand il le veut, Stephen Vincent Benét sait aussi être bref, sans nuire à la vigueur de ses descriptions.

« Lincoln rentre à sa Maison Blanche, s'informe des nouvelles. Le Ministère de la Guerre en a peu. Quelques rapports De tir intense près de Gettysburg. C'est tout.² »

N'oublions pas que *John Brown's Body* est un roman. Les personnages ne sont pas seulement historiques ; quelques intrigues se déroulent parallèlement à la guerre ; ce sont les retentissements imprévus, lointains ou immédiats que le geste de John Brown apporte dans plusieurs vies. Les aventures variées de nombreux héros fictifs, isolés au début du livre, s'entremêlent tôt ou tard, sans faciliter l'intelligence du récit. Elyatt, soldat de l'Illinois, s'éprend de Melora Vilas, jeune fille pauvre du Sud, qui l'a soigné, lorsqu'il était blessé, et dont il perd la trace. D'autres épisodes se sont greffés sur cette idylle : voici, au fil du livre, les histoires de Wingate, ravissante héritière d'une plantation que la guerre laisse en ruines ; de Jack Diefer, l'énorme géant pensylvanien ; de Sophie, la femme de chambre d'un hôtel ; de Spade, le brave noir, qui veut être libre, s'enfuit, ne trouve dans le Nord que misère et servitude plus sombre encore ; et de Judith Henry, l'infirme qui ne peut se lever, et meurt dans sa maison bombardée :

1. Stephen V. Benét, *ouvrage cité*, page 93.

2. Id., page 306.

« Les canons indifférents ne vous cherchent pas, Judith Henry ; ils vous trouvent, simplement, au hasard. Ils vous touchent à peine. Mais leur atteinte suffit à ouvrir dans votre corps abandonné cinq blessures soudaines. Et vous agonisez, seule.¹ »

Ce long ouvrage peut donner l'impression de manquer de suite et d'unité. Mais la guerre se poursuit à travers ces récits où ces fragments de récits ; elle les relie les uns aux autres, les coordonne. Benét fait aussi des allusions fréquentes à John Brown, telles que :

« John Brown gît dans sa tombe et ne bouge plus.
On n'entend dans ses os que le bruit des armées,
Et c'est un bien vieux bruit² »,

et, plus loin,

« Le raid de John Brown n'est pas encore fini ;
Mais l'essentiel est fait.³ »

En outre, ce refrain populaire de la chanson du Nord, connue à travers tout le pays, est souvent cité dans l'ouvrage :

« Le corps de John Brown devient poussière dans la tombe ;
Mais son âme marche toujours. »

Ainsi, ces évocations ténues soutiennent les nombreux épisodes du livre, et leur permettent de former, tant bien que mal, un tout. Elles justifient également le titre du poème. *John Brown's Body* peut être comparé à une vaste tapisserie, où se déroulent plusieurs scènes, sans rapports apparents, jouées par les mêmes acteurs. La trame et la chaîne, toujours présentes, sont la Guerre Civile et le souvenir de John Brown.

1. Stephen V. Benét, *ouvrage cité*, page 102.

2. Id., page 206.

3. Id., page 232.

Qu'on supprime celles-ci, il ne restera que des couleurs chatoyantes, mais confuses ; toute harmonie aura disparu. De même, le roman de Benét ne serait qu'une suite d'histoires désordonnée, si l'on n'était guidé dans leur dédale par le fil conducteur que sont tour à tour la guerre et les réminiscences de Brown. L'écrivain se sert de moyens artificiels, objectera-t-on. Cela est vrai. Mais l'intrigue est secondaire pour l'esprit de Benét. La peinture de la guerre, le portrait de ceux qui s'y distinguèrent par leurs vertus ou par leurs vices, le préoccupent davantage. Il y consacre tous ses soins. Dans ce domaine, il excelle. S'il existe des imperfections dans *John Brown's Body*, elles ne doivent point nous empêcher d'admirer la grandeur vivante, le vigoureux souffle épique, l'heureux mélange de réalisme authentique et de lyrisme romantique, âme de l'œuvre de Stephen Vincent Benét.

Benét exprime, sans partialité pour le Sud ou pour le Nord, la loyauté intangible des combattants. La force de ses accents surprend. S'il peint des êtres inférieurs, ou tarés, son ironie cinglante les accable sans merci. Voyez comment il traite les généraux McClellan et Butler¹. Ses tableaux, ses portraits ont un relief, une plénitude, qu'on ne trouve chez aucun autre romancier de la Guerre de Sécession, car Benét est aussi un poète et, par là, un interprète supérieur de l'âme nationale.

La lecture d'une page, prise au hasard, séduit par sa beauté ; on y sent monter une sève vigoureuse qui

1. Plus haut, pages 120, 121 et 123, 124.

s'insinue jusqu'au moindre mot de chaque phrase. L'intérêt soutenu, contraint à lire l'ouvrage entier. N'est-ce pas un des traits qui caractérisent une œuvre vraiment forte ?

*
* *

L'enfance d'Evelyn Scott, née à Clarkesville, Tennessee, en 1893, s'écoula à la Nouvelle-Orléans. A quatorze ans, la jeune fille écrivit quelques contes, qui parurent sous un pseudonyme. Précoce en tous points, Evelyn est la plus jeune étudiante admise à Tulane University, et s'enfuit, à vingt ans, au Brésil où elle passe trois années dans une sorte d'exil que partage Cyril Scott, son premier mari. *Escapade*, livre publié en 1923, raconte la vie du couple en Amérique du Sud. Cette autobiographie, alerte et franche, a été précédée par des poèmes, réunis sous le titre de *Precipitations* (1920), une pièce de théâtre, *Love*, et deux romans, *The Narrow House* et *Narcissus*.

En 1925, Evelyn Scott publie un roman intitulé *The Golden Door*. Puis elle écrit des livres pour la jeunesse. Elle rédige *The Wave*, en 1929, après avoir préparé ce livre pendant plus de huit ans.

Depuis son mariage avec l'écrivain anglais John Metcalfe, Evelyn Scott habite à Santa-Fé. Elle a édité *The Winter Alone* et *Blue Rum*, en 1930. Le premier ouvrage est un recueil de poèmes. L'action de *Blue Rum*, roman d'aventures, se passe au Portugal, où vécut aussi Mrs. Scott. Les dernières œuvres de cette romancière

sont *Breathe Upon These Slain* et *Bread and a Sword*, qui parurent respectivement en 1934 et en 1937.

Dans *The Wave*, Evelyn Scott considère les aspects multiples et les plus divers de la Guerre Civile. Elle décrit les champs de bataille, les camps et la vie dans les trains, les bateaux, les villes de l'arrière, dans une suite de récits autonomes. Les personnages de chaque épisode sont les deux chefs d'Etat, des généraux, de simples soldats, des déserteurs, des ouvriers d'usines, des prostituées, des nègres. Perdus dans la tourmente, comme des « vagues » dans la mer, ils ne peuvent prétendre au titre de héros du roman. « Il n'y a qu'un seul héros, écrit Evelyn Scott, et c'est la guerre ; la guerre qui convainc l'homme de la faiblesse de ses sentiments, dès qu'il veut aller à l'encontre de celui des masses ».

L'écrivain, qui s'accuse, dans la préface, d'avoir commis « des inexactitudes voulues de temps et de lieu », d'avoir pris « un certain nombre de libertés avec l'histoire », a néanmoins accumulé des détails de toutes sortes, obtenus de première main. Evelyn Scott peint une série de scènes inégalables, d'une valeur historique indubitable. L'abondance des matériaux, qui ont préparé la composition de *The Wave*, permet à Mrs. Scott d'offrir au public un roman n'omettant aucun aspect essentiel de la crise américaine, depuis la chute du fort Sumter jusqu'à l'assassinat de Lincoln. Les réactions de haine ou de sympathie, l'indifférence, que ressentent les témoins du drame, sont analysées avec minutie et avec profondeur, sans faiblesse. Soumis à Evelyn

Scott, le roman devient vraiment ce que Taine souhaitait qu'il fût, un document d'histoire morale.

The Wave est un vaste panorama, une fresque immense de la Guerre de Sécession. Mais le peintre s'applique aux moindres détails, leur donne la finesse de camées. Il n'essaie pas de dessiner Lincoln avec plus de relief que le montagnard du Tennessee ou le fondateur polonais de New-York. Gettysburg n'apparaît pas baigné d'un jour éblouissant qui laisse dans l'ombre ou la nuit la brève idylle louisianaise ou l'ouvrage des dames confédérées.

Evelyn Scott a souvent recours à des procédés qui lui permettent de retrouver l'atmosphère des jours disparus. Elle utilise, par exemple, des journaux de l'époque. A la différence de John Dos Passos, qui n'insère dans ses récits que titres et manchettes, destinés à évoquer des dates précises, la romancière cite *in-extenso* de longs articles. Elle reproduit aussi les annonces publicitaires des quotidiens. Ainsi, le *New-York Banner* du 22 septembre 1861 relate la prise de Savannah par Sherman, et assure que

« les boutons et les cernes noirs autour des yeux disparaîtront, si l'on se sert de l'extrait concentré Sarsaparilla.¹ »

(Qu'y a-t-il de plus « 1930 » que le conseil, « Gardez ce teint de jeune fille », des journaux du temps ?) Evelyn Scott ajoute encore des touches de couleur locale, sous la forme de vieilles chansons, de refrains à la mode, de couplets guerriers, et de *negro spirituals*. Elle a su marier, sans heurt, le réalisme rigoureux,

1. E. Scott, *ouvrage cité*, page 441.

parfois brutal, au sentimentalisme subtil et séduisant. S'il arrive que ses amoureux se prêtent d'éternels serments, sous les « magnolias scintillants ¹ », c'est sans doute, une reminiscence que ne peut négliger l'enfant du Tennessee, qui grandit en Louisiane. Mais la jeune femme, affranchie des conventions du monde, dégagée de ses préjugés, devient à ses heures l'émule et l'égale de Crane.

« Etanchant gauchement l'exudation gluante de sa blessure, il se posait des questions. Il s'en posait toujours pour quelque chose. Il se trouva tout à coup abandonné, comme si le combat avait follement avancé. Il éprouva l'envie stupide d'une décoration. Cela expliquait toujours quelque chose, une décoration. ² »

Ces lignes ne surprendraient pas, si on les trouvait dans *The Red Badge of Courage*.

L'écrivain s'efforce constamment d'évoquer des impressions sensorielles. Pour y réussir, Evelyn Scott fait appel à toutes les ressources de sa riche imagination. Sensible aux couleurs et aux formes, elles les reproduit en termes variés et vrais. Mais son désir de créer des sensations originales devient une obsession, quand elle s'efforce d'exprimer les bruits et les sons. Ses tentatives ne sont pas rares. Alors son interprétation paraît vite un peu ridicule, puérile même, à la fin elle énerve. Il existe dans *The Wave* des pages de « pling-pling, pling. Bloom ³ », de « Broom. plick-plick-plick-plick-broom ⁴ », de « Polonga, plonga. Pliiiiing ⁵ »,

1. E. Scott, *ouvrage cité*, page 47.

2. Id., page 260.

3. Id., page 256.

4. Id., page 255.

5. Id., page 263.

et autres bruits de balles et d'obus. Evelyn Scott écrit ailleurs : « Its teeeth clickety-clicked ¹ », « squelching boots plop-plopped beside the cart ² », et mille autres onomatopées inattendues.

Voici une autre critique. L'intérêt n'est ni stimulé, ni soutenu au cours d'un livre long, dépourvu de jalons précis, de repères apparents. Plusieurs récits s'achèvent, et pourtant ils sont à peine ébauchés. On arrive parfois à la fin d'une histoire, sans bien savoir ce qui s'est passé. De nombreux épisodes ne valent pas la peine d'être racontés ou lus. « Il n'y a qu'un seul héros, et c'est la guerre », avertissait Mrs. Scott, et elle tient sa parole.

Si l'on attend d'elle des récits de prouesses, mieux vaut ne pas ouvrir ce livre. Mais, si l'on cherche, avant tout, une peinture impartiale et nuancée de la Guerre Civile brossée par un écrivain capable ; si l'on veut retrouver l'atmosphère où se décida le sort de la nation américaine, on ne sera pas déçu. Le lecteur cultivé découvrira, dans *The Wave*, ce qu'il aime, présenté, selon l'expression de Ludwig Lewisohn, avec « un talent de premier ordre. ³ »

*

* *

Avant de rien publier, Joseph Hergesheimer travailla son style pendant les quatorze années, qui, selon James Cabell, sont les plus importantes de sa carrière

1. E. Scott, *ouvrage cité*, page 246.

2. Id., page 286.

3. Ludwig Lewisohn, *Expression in America*, page 278.

littéraire. Son patient apprentissage lui permit d'atteindre la perfection d'une langue pure et châtiée. On lui reproche de pousser trop loin la recherche de décors trop consciemment artistiques, de mots rares, parfois prétentieux ; et Max Beerbohm lance cette épigramme, que nul n'oublie : « Pauvre Mr. Hergesheimer, il a tellement envie d'être artiste ! »

Né en 1880, Hergesheimer fut de bonne heure élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Philadelphie, où de brillants débuts firent présager pour lui l'avenir d'un peintre renommé. L'œuvre du romancier reflètera, plus tard, l'exactitude du peintre, la précision du graveur.

Son premier livre, *Three Black Pennys*, paraît en 1917. Ce roman historique contient des épisodes solides et mémorables. La première partie est considérée comme un chef-d'œuvre de puissance évocatrice. Deux ans plus tard, *Java Head* grave une vision de beauté exotique sur un fond sordide, aux couleurs ternes, celui d'une vieille ville puritaine de la Nouvelle-Angleterre. Ses autres romans sont *Linda Condon* (1919), et *Cytherea* (1922), fades allégories de la recherche de la beauté, et *Quiet Cities*.

The Limestone Tree, publié en 1931, évoque l'histoire du Kentucky. Dans un labyrinthe d'intrigues familiales compliquées s'enchevêtrent l'amour et la haine.

Nancy Abel épouse Gabriel Sash, en 1776. Le livre entier ne présente qu'une suite de querelles, de duels, de meurtres, qui opposent les descendants de James

Abel, père de Nancy, à ceux des Sash. Les cousins ne manquent pas de s'éprendre de leurs cousines, les obstacles de surgir. Des rivalités apparaissent, que la mort ne peut pas aplanir.

Quand la Guerre Civile éclate, les divergences politiques se précisent. Les hommes s'enrôlent dans les armées adverses. Le major Elisha Abel, par exemple, commande un bataillon du 12^e Kentucky, unité fédérale, tandis que le capitaine Wickliffe Sash accompagne le général confédéré Morgan dans ses raids contre cet Etat. La phrase suivante, empruntée au roman, le résume en entier :

« Les Sash et les Abel ont toujours combattu. Ils ont combattu les Indiens, les Français et les Anglais. Maintenant, ils s'entretiennent. ¹ »

La Reconstruction, comme on s'en doute, n'apaise pas les haines exacerbées. « Nous allons nous souvenir de ceux qui furent nos ennemis ² », menace un des frères ennemis, sept ans après Appomatox. Et le livre s'achève, quand le vieux Gabriel Sash, second du nom, récapitule à son arrière-neveu, en 1890, l'histoire de la famille depuis le mariage de Nancy Abel. Cette brève évocation, dépouillée de l'âpreté des passions de l'âge mûr, a plus de charme que le reste du roman. Les phrases que l'écrivain met dans la bouche du conteur ont figuré dans les pages précédentes. Hergesheimer les choisit habilement parmi les plus belles. Il coordonne

1. J. Hergesheimer, *ouvrage cité*, page 222.

2. Id., page 245.

et modèle l'ensemble avec un grand art, et le fini de sa miniature étonne et ravit.

De plus, ce résumé permet d'enchaîner les épisodes dont la continuité apparaît mal dans le roman ; il supplée, tardivement, à l'absence d'un arbre généalogique, plus nécessaire au début de *The Limestone Tree* qu'à celui de *The Forsyte Saga*, livre pourtant dix fois plus long.

La Guerre Civile, dans l'œuvre de Joseph Hergesheimer, n'usurpe pas son nom. En aucun point du territoire américain la lutte n'est aussi fratricide que dans le Missouri et le Kentucky ¹. Ces deux Etats, situés entre le Nord et le Sud, ont des qualités, éprouvent des nécessités communes aux deux sections. Winston Churchill, d'une part, choisit, pour cadre de *The Crisis*, la ville de Saint-Louis qu'ensanglantent les Unionistes et les Esclavagistes. Hergesheimer, d'autre part, prend Francfort et ses environs, le pays riche et complexe de l'*herbe bleue*, comme théâtre des drames familiaux de *The Limestone Tree*. Le premier romancier adopte nettement le parti d'Abraham Lincoln, et embrasse la cause de l'Union. Le second est, avant tout, Kentuckien ; les autres régions ne l'intéressent pas. Hergesheimer ne voit dans le conflit qu'un événement nuisible à la quiétude prospère du Kentucky, un prétexte au déculement des passions de ses personnages.

Romantique et réaliste à la fois, l'écrivain s'aban-

1. « Dans les Etats limitrophes du Sud, les villes et même les familles étaient divisées ; le frère se battait contre son frère, le père contre son fils. » (John H. Latané, *The History of the American People*, page 428.)

donne, tantôt, au clinquant des scènes à effets et des couleurs vives, tantôt, il peint les portraits saisissants de héros dont il conte avec sérénité¹ les crimes, les lâchetés et les vices.

Le trop grand soin et le souci visible accordés à la forme, la faiblesse de certains portraits en même temps que l'inutile abus de meurtres et de vengeances fatiguent ou découragent les lecteurs les mieux disposés. Mais ce sont là des impressions fugitives qu'il faut vite oublier pour être juste. Hergesheimer reste le bon ouvrier d'une technique scrupuleuse et savante. Il a le souci de la perfection de l'exécution. Il s'en approche plus que les autres romanciers de la Guerre Civile. Il serait lu davantage que beaucoup d'entre eux dont la valeur est moindre, s'il avait su choisir un sujet moins vaste, qu'il eût été capable de traiter d'une façon plus heureuse.

*

* *

« Le meilleur roman qui nous vient du Sud ! »

« Ce sera le Grand Roman Américain ; il méritera tous les éloges. »

« Chaque Américain sera fier de lire *Gone With The Wind*. »

« Le livre le plus romanesque de l'année ! »

C'est ainsi que les critiques littéraires de la presse

1. « Je vous aime plus que tout ce qui est au monde ou pourrait être au ciel, Bland, dit-elle. Puis elle le visa au front et fit feu. » (J. Hergesheimer, *ouvrage cité*, page 261.)

américaine saluaient, au mois de juin 1936, la publication de *Gone With The Wind*, l'œuvre d'une femme de trente ans.

Margaret Mitchell descend d'une famille de Géorgie, qui a combattu pour cet Etat depuis les guerres de la Révolution, et compte parmi les siens des planteurs, des médecins, et des ministres méthodistes.... Elle est née à Atlanta, et a été élevée dans cette ville. Elle entra à l'Université de Géorgie, puis commença des études de médecine, qu'interrompit la mort de sa mère.

La jeune femme signe alors des articles dans *The Atlanta Journal*, jusqu'à l'heure où une blessure à la cheville l'oblige à mener une vie retirée. C'est alors que son mari, John R. Marsh, qui dirige actuellement le service de la publicité de *The Georgia Power Company*, lui suggère d'écrire un roman, afin d'occuper ses longues journées de loisirs forcés.

Quel sujet va-t-elle traiter ? L'enfance de Margaret Mitchell avait été bercée par les récits de la Guerre Civile, dont la Géorgie porte encore de nombreuses traces. La vivacité de ses souvenirs, la masse de documents qui est à la disposition de l'invalidé déterminent le sujet et le cadre du livre. Elle achève *Gone With The Wind* en trois ans. Et, tout de suite, l'ouvrage reçoit un succès sans précédent.

La romancière anime, avec une force étonnante, le drame émouvant de la Guerre de Sécession, et de la Reconstruction. Son livre est long, mais vigoureux, empli d'un dynamisme qui a conquis la jeunesse du monde entier et les Américains de tout âge.

Scarlett O'Hara, née d'une mère douce et vertueuse, appartenant à l'aristocratie de la côte géorgienne, et d'un père irlandais, hérite du charme de l'une et de l'obstination de l'autre. Egoïste et gâtée, reine adulée d'un riche comté, Scarlett atteint les plus belles années de sa jeunesse dorée à l'instant où la Guerre Civile va effacer les mœurs et les coutumes qu'elle a connues. Après la chute d'Atlanta, elle retourne à Tara, la plantation des O'Hara. Grâce à l'énergie opiniâtre de Scarlett, le domaine échappe à Sherman et aux *carpetbaggers*. La peine et les privations ont endurci le cœur de la jeune fille comme son corps. Elle a souffert de la famine ; elle jure de ne plus jamais avoir faim.

Sa cousine Mélanie fait face à des épreuves semblables avec un courage égal et une grâce meilleure. Mélanie, modeste, patiente et affectueuse, ne veut pas renoncer à l'idéal du Sud. Scarlett, elle, n'hésite pas à recourir aux pires expédients. Aux côtés des deux femmes vivent Ashley Wilkes et Rhett Butler. Ashley, malgré la passion qu'il inspirait à Scarlett, a épousé Mélanie. Pour lui, le monde est mort à Appomatox. Rhett, aventurier généreux et cynique, aimable coquin, aime Scarlett. Les quatre personnages principaux agissent dans un monde de parents, d'amis, de noirs et de Yankees, que Margaret Mitchell excelle à peindre.

Scarlett lutte et tient tête à tout. Elle veut se sauver elle-même, sauver ses jeunes sœurs, son père, dont l'esprit est perdu depuis l'invasion, l'incapable Ashley, réfugié avec Mélanie à Tara, sauver Tara. Pour tout

sauver, elle intrigue, attaque, se défend. Cette femme intrépide et intuitive, capable de se marier deux fois, sans amour, ne peut échapper à la faiblesse d'aimer. Elle aimait d'amour Ashley Wilkes. Mais elle différait trop de lui, ne le comprenait pas. Elle s'en est détachée, car Butler, tour à tour son ennemi, son consolateur, son tourment, la retrouve sans cesse et la trouble.

Scarlett épouse donc Rhett, et pratique avec les Yankees une politique d'alliance qui va loin. Mais les vendeurs du temple sont enfin chassés de Géorgie. Scarlett est riche comme elle désirait le devenir. Tout irait à son gré, si Rhett, dont ce n'est pas la première fugue, ne la quittait un jour. La mythologie rapporte que, dans la lutte, chaque fois qu'il touchait la terre, sa mère, le géant Antée reprenait force et vigueur. Ce prodige se renouvelle lorsque Scarlett retrouve la terre rouge de Tara. Aussi, dans sa détresse, la femme qu'a fuie celui qu'elle aime, retourne à la terre familière pour panser ses blessures,¹ et chercher un refuge dans les bras de Mammy, qui l'a bercée, grondée et reste son dernier lien avec le vieux passé.

Il n'est pas surprenant que les critiques américains unanimes aient épuisé les superlatifs de l'admiration, lorsque parut *Gone With The Wind*.

Margaret Mitchell a, d'abord, écrit un livre complet sur les institutions du Sud, et leur disparition sous les assauts du Nord. Elle parle avec effusion, avec

1. «...to lick her wounds», écrit M. Mitchell. (*Ouvrage cité*, page 1.036.)

amour, de l'ancienne civilisation de Dixieland, peint tous ses aspects, qu'elle compare avantageusement aux mœurs du Nord.¹ Quand elle raconte les coutumes de son cher Sud, Margaret Mitchell est intarissable ; mais elle n'ennuie jamais.

La romancière n'omet aucun type classique du Vieux Sud. Ses évocations de leur vie, sa peinture des institutions locales ne sont point les pâles reflets d'un autre monde. Margaret Mitchell trouve, à trente ans, ce que la plupart de ses prédécesseurs et de ses aînés ne parviennent pas à découvrir dans les textes et dans les documents originaux : le détail qui révèle l'âme et la vie du passé.

Des critiques peuvent, en s'appuyant sur la partialité de Margaret Mitchell envers son pays, mettre en doute la véracité des descriptions du roman, s'ils ignorent que celles-ci reposent sur une documentation solide. Il n'en est pas moins vrai que le Sud, tel qu'il est peint dans *Gone With The Wind*, offre une vision parfois exquise, souvent touchante, douée d'un attrait et d'une valeur durables.

La tentation est grande, pour la romancière, d'entasser chapitre sur chapitre. Margaret Mitchell y suc-

1. Héritière des traditions du Sud, Margaret Mitchell méprise les Yankees et leurs prétentions à la distinction, qui reposent sur la fortune, et non sur la naissance.

A mon avis, l'attitude de la romancière est caractérisée par la réflexion qu'elle met dans la bouche d'un de ses personnages :

« Non, tu n'as pas le droit de la blâmer. C'est une Yankee, et elle n'est pas bien élevée. » (*Ouvrage cité*, page 15.)

L'intention charitable de la remarque accroît à dessein la portée de celle-ci.

combe. Toutefois, elle ne perd jamais en densité ce qu'elle gagne en volume. Les mille pages du livre, qui contient des relations historiques presque aussi longues que celles de *The Long Roll* et de *Cease Firing* de Mary Johnston, ne parviennent pas à lasser. Le talent de l'écrivain lui a permis ce rare exploit.

Margaret Mitchell crée des caractères avec une sensibilité subtile et brutale à la fois. La peinture des personnages et celle des mœurs d'une époque troublée révèlent une précision, un sens des nuances très poussés, ainsi qu'une intuition psychologique parfois remarquable. Scarlett O'Hara, Butler, Melanie et Ashley animent déjà le paysage littéraire américain ; des traductions en vingt langues leur donnent une portée mondiale.

La formule selon laquelle Margaret Mitchell compose les caractères, est, en général, l'antithèse. Melanie, faible et frêle, « mince lame d'acier sous les alures d'une tourterelle », se montre capable des plus rudes tâches. Sa force morale tient du prodige. Rhett peut aimer et haïr Scarlett avec une égale passion. Il est aussi sincère envers lui-même, quand il mène à l'église, avec fierté, son enfant qu'il chérit, et quand il passe le jour et la nuit dans la maison mal famée de Belle Watling.

Enfin l'intrigue, qui ne reproduit pas les données du roman sentimental ni du roman auquel va d'ordinaire le succès populaire de *Gone With The Wind*, l'intrigue est conduite avec art, et elle s'adapte à merveille au cadre historique comme au tempérament des ac-

teurs. L'évolution sentimentale de Scarlett n'est pas le moins bel attrait du livre. La jeune femme porte peu à peu à Butler l'amour qu'elle avait voué à Wilkes. Elle se détache d'Ashley, parce qu'il manque de courage et de fermeté devant la vie, parce qu'il se perd dans le regret du passé, et qu'il n'est bon à rien. A son insu, Scarlett s'éprend de Rhett, impudent *blockade-runner*, fantasque aventurier, mais infiniment plus attrayant et plus viril, à ses yeux, que le triste et chevaleresque rêveur de chimères.

Sans posséder un mérite littéraire égal à la force avec laquelle il peint le conflit qui ruina le Sud, *Gone With The Wind* — même lorsqu'il aura cessé d'être le plus grand succès de librairie du roman américain — restera comme un des meilleurs ouvrages d'imagination qui, à travers le prisme romanesque de son intrigue et de ses personnages, aient réussi à donner au lecteur une évocation de la Guerre Civile satisfaisant à la fois à la vérité des faits et aux exigences sentimentales de la légende qui désormais auréole le Sud vaincu et dévasté.

*

* *

Lorsque parut *Gone With The Wind*, le roman historique *Anthony Adverse*, de Hervey Allen, détenait le record du succès et du tirage. Les critiques n'avaient pas acclamé *Anthony Adverse* moins haut que *Gone With The Wind*. On peut donc comparer Allen à Margaret Mitchell ; l'un et l'autre écrivirent un *best-seller* et un roman de la Guerre Civile Américaine

Margaret Mitchell obtint un succès de librairie sans précédent avec *Gone With The Wind* ; Allen acquit le titre de romancier de la Guerre Civile en publiant, après le triomphe d'*Anthony Adverse*, *Action At Aquila*.

William Hervey Allen, Jr., né à Pittsburgh le 8 Décembre 1889, y fait ses études jusqu'à son entrée à l'Académie Navale des Etats-Unis. Il quitta Annapolis, à l'âge de vingt-deux ans, pour s'inscrire à l'Université de sa ville natale, où il passa quatre ans.

En 1916, Allen s'engagea dans l'armée. Promu lieutenant au 11^e Régiment d'Infanterie de la 28^e Division du Corps Expéditionnaire Américain, il se battit sur le front, jusqu'à ce qu'une blessure motivât son rapatriement, au cours de l'automne de 1918.

Hervey Allen résida ensuite à Charleston, où il fit la connaissance de Dubose Heyward, le plus éminent écrivain de la métropole carolinienne. Heyward et Allen composèrent ensemble, en 1922, un recueil de vers nommé *Carolina Chansons*. Ils fondèrent *The Poetry Society of South Carolina*. Plus tard, Allen enseigna l'anglais à Charleston, puis à l'Université de Columbia, en 1924 et en 1925.

Le premier ouvrage de Hervey Allen a pour titre *Wampum and Old Gold* (1921), et reçut le prix Blindman pour la poésie. Allen écrivit ensuite *The Bride of Huitzil*, légende aztèque, *Earth Moods and Other Poems*, *Song for Annette*, et *New Legends* (1929), épopée en trois chants sur un thème bermudien. *Towards The Flame*, qui date de 1926, est un journal de guerre. La

même année, Allen publie *Israfel*, scrupuleuse biographie d'Egar Allan Poe, unanimement considérée comme la meilleure étude sur cet écrivain. Enfin, l'on doit à Herve Allen le roman immense et captivant, dont je parlais plus haut, *Anthony Adverse*, qui paraît en 1933. Anthony Adverse, héros romanesque et splendide, voué dès avant sa naissance à l'hostilité du sort, naît en France aux derniers jours de l'ancien régime, parcourt l'Europe napoléonienne, voyage à Cuba, explore le Nouveau Monde et la Côte des Esclaves... Il dépense sa jeune et belle énergie sans compter, et séduit par la spontanéité de son ardeur. Dès qu'Anthony entrevoit le calme et le bonheur, le destin lui impose une autre route, lui interdit le repos et le force à quitter les êtres et l'être chers.

En 1937. *Hearst's International and Cosmopolitan Magazine*, revue mensuelle américaine, publie, sous forme de feuilleton, la dernière œuvre de Allen, *Action At Aquila*. Le livre paraît la même année.

Action At Aquila est un roman fort estimable sur la Guerre de Sécession.

Le colonel Nathaniel Franklin, de Philadelphie, appartenant à l'armée fédérale, a reçu l'ordre de brûler Whitesides, plantation du major Crittendon, située près d'Aquila, au fond de la vallée de la Shenandoah. Après la mort du major, au combat de Cross Keys, le 8 juin 1862, sa famille se réfugie dans un chalet, où, pendant une longue accalmie des hostilités, elle reçoit les visites fréquentes du colonel qui ne hait pas Mrs. Crittendon, gâte les enfants de celle-ci et permet à tous d'échapper aux plus dures privations.

L'automne de 1864 s'écoule, serein ; mais, un soir, comme le colonel se dispose à regagner le camp, le canon gronde, la lutte a repris. Jubal Early et ses troupes confédérées avancent dans la vallée, marchent sur Washington. Franklin, dont le régiment est placé sous les ordres du général Sheridan, a mission de briser une charge de cavalerie sudiste, près d'Aquila. Il n'y parvient pas sans subir des pertes désastreuses. Il est lui-même grièvement blessé dans le combat où Farfar, pauvre soldat de Virginie Occidentale, qu'il a adopté, et Paul, neveu de Mrs. Crittendon, meurent sous des drapeaux ennemis.

Transporté au chalet, le colonel ne doit la vie qu'aux soins constants de la veuve. L'amour naît chez elle aussi, plus fort que tout ressentiment.

Si le vigoureux souffle épique qui passe sur chaque page de *Anthony Adverse* manque dans *Action At Aquila*, l'écrivain donne à son dernier roman une fin parfaitement belle. La guerre est achevée depuis plus de trente ans. Assis paisiblement au soleil, le vieux soldat, infirme depuis la bataille d'Aquila, voit passer les volontaires qui partent pour Cuba. Sa femme n'est plus. Il attend la mort sans crainte et vit surtout dans le beau passé. La venue tardive d'un chèque, que le Ministère des Finances lui adresse « pour remboursement des frais d'avoine consommée par son cheval durant la rébellion ¹ », plonge le vieillard dans un rêve plus intense, plus précis, plus doucement douloureux, qui se fond dans la mort.

1. H. Allen, ouvrage cité, page 443.

Action At Aquila offre le rare mérite de traiter les questions posées par la Guerre Civile en présentant, avec clairvoyance le point de vue du Nord. Allen a choisi Philadelphie comme patrie du colonel Franklin. Il a su saisir l'atmosphère de la cité cultivée, riche et prospère, plus comparable à ce qu'étaient alors la Nouvelle-Orléans, Charleston ou Richmond, qu'à New-York ou à Chicago.

Action At Aquila s'enrichit du mérite plus rare encore d'être écrit sans animosité, sans parti-pris ; le romancier n'y soutient pas d'autre thèse que celle de la pérennité de « l'indestructible Union d'Etats indestructibles, destinée à durer pendant les siècles à venir. ¹ »

Hervey Allen a concilié les deux partis en faisant appel à l'amour raisonnable et sobre de deux héros d'un âge mûr, qui représentent l'élite du Nord et du Sud. Le rapprochement s'opère dans d'autres domaines. Des idylles, que brise la bataille d'Aquila, allaient unir des jeunes gens des deux camps, appartenant à l'aristocratie et aux classes pauvres. Le romancier soulève et résoud des cas de conscience subtils et douloureux avec une philosophie lucide et humaine. Son livre est l'œuvre d'un psychologue de première force. C'est aussi le tableau d'un artiste qui a su fixer la délicatesse des paysages de la vallée de Virginie et le sublime de ses monts boisés dans une prose expressive et simple.

De tous les romanciers qui, depuis 1866, introduisent les intrigues les plus diverses dans le cadre histo-

2. H. Allen, ouvrage cité, page 448.

rique de la Guerre Civile, William Hervey Allen nous semble le plus séduisant. Il n'est point, en tous cas, le moins original ; et l'originalité de sa vision et de son style l'égale aux maîtres du roman américain contemporain.

*

* *

Lone Star Preacher qui parut au mois de janvier 1941, est le plus récent ouvrage de John A. Thomason.

Lieutenant-Colonel dans le *United States Marine Corps*, Thomason collabore à plusieurs magazines. Sa biographie de J. E. B. Stuart prend place parmi les meilleurs vies d'officiers confédérés, et elle ne repose que sur les faits. C'est une œuvre précise, dramatique, vivante.

Le portrait de Praxiteles Swan, héros de *Lone Star Preacher*, ne correspond pas exactement à celui de Stuart, mais il s'en inspire ; et Thomason précise, dans son introduction, qu'il reproduit aussi les traits de deux missionnaires texiens aux temps héroïques de la conquête de l'Ouest.

Praxiteles Swan exerce en Virginie les fonctions de *preacher*. En d'autres termes, il vit du produit des quêtes qui suivent ses exhortations religieuses. Il émigre au Texas et s'éprend aussitôt d'une jeune fille aux cheveux roux. Prax dispute Jael à deux matamores, ses rivaux, dont il a vite raison, et l'épouse.

Le couple prospère et multiplie. Le *preacher* combat sans répit le diable ou ses représentants locaux. Puis

la guerre éclate. Prax s'engage avec les premiers volontaires dans les rangs du général Hood. Il est nommé chapelain, et accompagne les Texiens, (*Hood's Texans*, comme on les appelait) à Sharpsburg et Gettysburg. Le 19 septembre 1863, ils combattent à Chickamauga, où, malgré l'issue douteuse de l'engagement, ils affirment qu'ils ont gagné la bataille.

La première fois que Praxiteles voit les Yankees, il oublie sa bible, et saisit un fusil. Il devient alors un soldat du Christ et du Sud. Frère Jean des Entômmes, dans la campagne picrocholine, assommait les ennemis à coups de croix. Praxiteles Swan, lui, porte la bible et l'épée, et fait aussi bon usage de l'une que de l'autre. Tel le moine de Rabelais, le chapelain confédéré se montre dans la lutte prompt à l'action, débordant d'entrain, hardi jusqu'à la témérité.

Le colonel Thomason a écrit un livre plein d'ardeur et de fougue militaires. Les soldats de *Lone Star Preacher*, remportent des victoires ou perdent des batailles, avec l'élan passionné d'hommes qui ignorent la peur et frappent tant qu'ils en ont la force.

Ce roman présente une évocation vivante des hauts faits d'armes et des plus beaux coups d'épée de la Guerre d'Indépendance du Sud. John Thomason brosse un tableau coloré des grands combats, esquisse, avec hardiesse et feu, les silhouettes de généraux célèbres. Mais il sait discipliner son enthousiasme et il ne s'égare jamais. Il accomplit son œuvre de résurrection avec une intelligence sans défaut.

Lone Star Preacher parut d'abord sous la forme d'un feuilleton hebdomadaire dans *The Saturday Evening Post*. On y retrouve donc les répétitions inhérentes aux ouvrages ainsi publiés. Il est également vrai que le talent facile de l'écrivain l'emporte sur la profondeur de sa pensée. Ces critiques formulées, on ne peut nier que *Lone Star Preacher* ne constitue un récit captivant, rempli d'émotions, effleuré par l'humour, conté avec un accent énergique et très personnel.

CONCLUSION

Le Sud d'Aujourd'hui

Evolution historique du Sud. — Prospérité matérielle. — Situation morale : les deux réactions du Sud, la question noire, l'attitude du Nord envers le Sud. — Le roman de la Guerre Civile, symbole des aspirations de l'âme américaine.

La « Reconstruction » s'achève en 1877, lorsque le nouvel élu à la présidence des Etats-Unis, Rutherford Hayes, ordonne le retrait des troupes qui occupent le Sud. Le parti démocrate continue à se développer. Entre 1875 et 1897, les voix républicaines emportent la majorité dans trois sessions du Congrès sur onze.

Cleveland, gouverneur démocrate de l'Etat de New-York, est élu président de l'Union en 1884. Pendant le premier mandat de celui-ci, l'opposition du Sénat républicain ne permet pas au chef de l'état d'exécuter le programme du parti démocrate. Au mois de décembre 1887, Cleveland avait montré la nécessité de réduire les tarifs. Le monde industriel lui devint donc hostile et, aux élections de l'année suivante, Harrison est élu à sa place. Le nouveau président élève les droits

de douane ; le coût de la vie augmente en proportion, et les consommateurs, mécontents de payer cher les produits fabriqués, élisent à nouveau Cleveland, à l'issue de la campagne électorale suivante.

Sous sa seconde présidence, les tarifs sont abaissés. Les drapeaux, qui avaient été pris, sur les champs de bataille, aux Etats du Sud, leur sont rendus, et le « désaffranchissement » des noirs ne cesse de s'accroître.

Le roman américain de la Guerre Civile préfère, en général, peindre le Vieux Sud, raconter des batailles. Cependant, la trilogie de Stribling nous fait voir, dans son second et son troisième volumes, comment le Sud arrive peu à peu à redresser les torts issus de la « Reconstruction », et de la politique démagogique de celle-ci, appuyée sur le vote des nègres ignorants. C'est ainsi qu'on voit, dans *The Store*, l'Etat d'Alabama voter la fameuse *grand-father clause*, qui limite le droit de suffrage à ceux dont les grands-pères ont voté, et élimine ainsi les noirs de la vie politique. C'est la Louisiane qui eut l'idée de cette mesure ; la plupart de ses *Sister-States* promulguèrent des lois analogues, qui, en pratique, disqualifient le nègre. La Cour Suprême reconnaît, en 1915, que ces décisions sont contraires à l'esprit du Quinzième Amendement, mais elle évite de se prononcer fermement. Le Nord et l'Ouest acquiescent. Ils ont compris que le vote, accordé sans limites à la race noire, constituait une immense erreur ; ils savent que, si le Sud a besoin de leur aide financière pour vivre, ce pays leur donne en retour un utile débouché, et

que personne ne tirerait profit de dissensions politiques. On croit peut-être, enfin, dans le Nord, qu'une réparation des torts causés au Sud pendant la période de « Reconstruction » s'impose aujourd'hui, et nul n'empêche désormais les démocrates d'un pays, où personne n'est républicain, de gérer à leur guise leurs propres affaires.

*

* *

Encouragée par les capitaux du Nord, la prospérité réapparaît vers 1890 dans le Sud. Les chiffres montrent que l'industrie du coton, ruinée par la guerre, regagne, en 1880, la position qu'elle occupait vingt ans plus tôt. Au début du XX^e siècle, il existait trois fois plus de métiers à tisser qu'en 1860. En 1930, le nombre de ceux-ci a quintuplé.

La Guerre Civile a rendu le tabac populaire dans les deux armées. Les soldats de l'Union découvrirent le tabac de Virginie. De retour chez eux, ils préconisèrent son emploi, et, bientôt les Etats du Sud purent à peine satisfaire les besoins du Nord. Ainsi naquit la prodigieuse fortune de la famille Duke, de Durham, Caroline du Nord. Ainsi Winston-Salem, ville de cet Etat, devint le plus grand centre manufacturier de tabac du monde.

Le Sud exploite aussi les vastes forêts de la Géorgie et des Carolines. La compagnie Du Pont a découvert le procédé qui permet de transformer la cellulose

en rayonne. Elle vient d'installer des usines très actives en Virginie, et cette industrie nouvelle constitue l'une des plus appréciables richesses du Vieux-Dominion.

Les gisements de fer et de houille de l'Alabama et du Tennessee, qui rendirent d'indispensables services au cours de la Guerre Civile, furent activement exploités après la Reconstruction. L'Alabama se classa troisième, en 1890, parmi les Etats producteurs de fer. Cette année-là, le Sud fournit plus de charbon et de fer que la totalité du pays, vingt ans plus tôt. Jusqu'au début de ce siècle, le fer brut, produit par le Sud, était expédié aux usines du Nord. A présent, les fonderies du Sud convertissent sur place plus de quatre-vingts pour cent du métal en objets manufacturés.

Enfin l'électrification des vallées de certains fleuves, du Tennessee en particulier, se poursuit activement. *Unfinished Cathedral* de Stribling montre le développement inespéré d'une bourgade de l'Alabama, *boom* résultant de la construction d'un grand barrage dans les environs. L'exploitation rationnelle de la houille blanche promet au Sud une richesse nouvelle et va permettre à l'industrie de ce pays d'opposer une concurrence redoutable à sa rivale du Nord dans de nombreux domaines.

*

* *

Grâce à la Guerre Civile le Sud s'est donc industrialisé. Grâce à elle il connaît une prospérité qui tend à égaler celle du Nord. Ses villes s'accroissent et s'enlaidissent chaque année d'un nombre plus élevé de cheminées d'usines. Les capitalistes américains

s'enrichissent principalement au nord de la ligne Mason-Dixon. Un fait demeure : l'antagonisme du Sud persiste envers le Nord. Le ressentiment du vaincu semble éternel. En revanche, le conquérant éprouve aujourd'hui le besoin d'idéaliser le Sud. Dans l'enthousiasme de sa jeune vigueur il exalte son ancien adversaire, se plaît à s'attendrir sur les malheurs passés de celui-ci.

Les deux derniers romans de la trilogie de Stripling nous montrent nettement l'évolution de l'opinion et de l'attitude du Sud. Deux catégories d'hommes vivent dans ce pays. Les uns, comme Vaiden, et Rhett Butler de *Gone With The Wind* avant lui, ont compris que le Sud ne pouvait vivre sans l'appui matériel du Nord. Ils acceptent le fait accompli, commercent avec les Yankees qu'ils fréquentent et qu'ils méprisent au fond de leur cœur.

Les autres, tel Ashley, dans le même roman, restés réfractaires à la civilisation américaine, au développement de laquelle ils attribuent le déclin de leur richesse et la perte de leur influence, préfèrent s'isoler et rejettent tout compromis. Elevés dans les vastes maisons blanches, à l'abri du vent du progrès qui souffle du Nord, ils professent le culte exclusif de tout ce qui rappelle les temps regrettés du passé, de tout ce qui est marqué du sceau d'autrefois. Pour eux, « le Sud ressemble aujourd'hui à ce qu'il était avant la guerre ¹ ». Seul, l'argent fait défaut, mais ils l'ont toujours méprisé.

1. T. S. Stripling, *Unfinished Cathedral*, page 103.

Ce sont les descendants de ces Confédérés qui ne se retrouvaient jamais sans parler de la guerre, avec tant de plaisir, avec orgueil, avec nostalgie. Ils ne peuvent plus prodiguer leur vie avec l'élégance inimitable, l'extravagance superbe des planteurs d'autrefois. Ils mènent sans faste une existence précaire, ignorent ou maudissent les Yankees, et se perdent dans les décombres de leurs rêves. Ce sont ces étudiants et ces professeurs de l'Université de Virginie qui parlent entre eux de « Mr. Jefferson », comme si « Mr. Jefferson » se promenait encore sous les vieux chênes du *campus*. Même, ce sont ces vieux noirs du Far South, ces vénérables *house-servants*, qui comptent les années « after de surrender », comme nous les comptons avant ou après Jésus-Christ, car, pour eux, Appomatox reste le plus tragique événement de l'histoire et marque la dernière heure d'une vie qu'ils croyaient éternelle.

Les blancs qui se mêlent aux gens du Nord, et ceux qui leur refusent toute amitié, considèrent les nègres de la même façon. Celle-ci ne diffère pas des vues signalées dans le chapitre sur l'esclavage. L'homme du Sud juge sévèrement la race noire, se montre affable envers l'individu ¹, chérit la *mammy* qui l'a élevé. Il admet que l'ancien esclave exerce un emploi servile ou de bas étage, mais il ne tolère point que

1. « Rencontrant des nègres sur son chemin, Jerry les hêla, mû par l'impulsion qui oblige l'homme du Sud à se montrer enjoué vis-à-vis des gens de couleur, et leur demanda où ils allaient ». (T. S. Stribling, *Unfinished Cathedral*, page 260.)

Sur le point de dépasser un vieux noir qui marche le long de la route, le Docteur W... arrête sa voiture et invite le nègre à s'asseoir à côté de lui. Pour qui n'ignore pas l'aristocratie ascendante et les théories raciales du Docteur W... ce geste symbolise l'humanité de l'homme blanc du Sud à l'égard du noir, humanité que le Nord méconnaît trop, ne la ressentant pas.

celui-ci prétende à l'égalité des races et des talents. Stribling a, dans *Unfinished Cathedral*, cette phrase qui reflète l'attitude d'un blanc de pure souche sudiste à l'égard des nègres riches et instruits. L'un d'eux n'a-t-il pas osé se présenter à la banque du colonel Militiades Vaiden ? Le visiteur, « bien habillé », pose, en termes choisis, quelques questions à Vaiden sur la situation financière actuelle. « Je n'ai pas le temps d'approfondir ces détails avec vous », s'écrie bientôt le colonel, « *irrité par la mise et par l'anglais correct du nègre.* ¹ »

Certains Etats du Deep South, tels la Caroline du Sud, l'Alabama, la Louisiane, ont une grosse majorité de couleur. Pour que les noirs ne s'octroient pas des droits que réprouvent la morale ou les codes exigeants du Sud, les blancs se groupent en sections locales du Ku-Klux-Klan. Stribling raconte les réunions des *night-riders* de Florence. « Autour d'une grande croix aux angles effacés par les flammes, marchait une théorie de spectres drapés de blanc. ² » Et Bodine, son président, définit ainsi le but du Klan : « C'est une organisation désintéressée de patriotes de race pure, soutenant l'américanisme pur. ³ »

Championne du nationalisme, cette association ne dirige plus ses activités contre les nègres seuls. Elle a pour mission, écrit Sinclair Lewis, dans *Elmer Gantry*, de « remettre à leur place, si place il y a, les juifs, les catholiques et les noirs, et de réserver le gouvernement du pays aux protestants autochtones. ⁴ »

1. T. S. Stribling, *Unfinished Cathedral*, page 243.

2. Id., page 116.

3. Id., page 102.

4. Sinclair Lewis, *Elmer Gantry*, page 227.

Il faut se garder de voir dans le Ku-Klux-Klan d'aujourd'hui une assemblée d'individus capable de lyncher ou de supplicier féroce­ment un noir à la moindre provocation. Les membres du Klan se recrutent parmi des commerçants très honorables, d'excellents pères de famille, des médecins, des garagistes, des professeurs... Stribling est encore dans la vérité, lorsqu'il propose cette explication :

« Les hommes adhèrent au Klan et marchent autour de feux, parce que leur vie est monotone et sans importance. En agissant ainsi, en se masquant, en parcourant la campagne dans tous les sens, chargés de missions secrètes, ils s'évadent un instant de la boutique où ils vendent des articles de quincaillerie, du cabinet où ils obturent des dents. De là à croire qu'ils sauvent le pays avec ces farces-là... Pour ce que ça leur coûte, c'est une réelle aubaine.¹ »

Les lynchages sont infiniment rares, et le Ku-Klux-Klan n'exerce pas dans le Sud une influence qui dépasse de beaucoup celle des Rotary, Kiwanis et Lions Clubs, de l'American Legion, que Robert Sherwood, dans *The Petrified Forest*, compare aux Boy-Scouts, des *fraternities* et *sororities* universitaires et des U.D.C. et D.A.R.²

Toutes ces sociétés donnent à leurs membres une

1. T. S. Stribling, *ouvrage cité*, page 117.

2. Ces abréviations signifient United Daughters of the Confederacy et Daughters of the American Revolution.

La première de ces deux ligues féminines excelle à organiser ces manifestations superbes de l'orgueil du Sud, inoffensives solennités, destinées à commémorer l'anniversaire de Robert E. Lee ou de Jefferson Davis, à célébrer l'inauguration de monuments élevés à la mémoire d'illustres Confédérés ou de combats fameux. Stribling a su saisir l'ambiance d'une de ces démonstrations patriotiques fréquentes dans le Sud d'aujourd'hui. Il peint, dans *Unfinished Cathedral*, le cortège des derniers vieux soldats confédérés, pour lesquels on a dû retenir les soins d'infirmières et de médecins, car, écrit le romancier, « l'effort de défilér lentement sur le terrain où, enfants, ils avaient couru à la charge, était trop grand pour leur force évanouie. » (T. S. Stribling, *ouvrage cité*, page 208.)

plus haute idée de soi, les arrachent à la routine de leurs occupations et à l'ennui d'existences trop bien réglées, les convient à de plaisantes agapes et de sensationnelles *conventions* ; bref, elles offrent l'attrait d'un passe-temps agréable autant qu'honorable.

Malgré le mépris des blancs du Sud pour les nègres, malgré la cordiale affection vouée aux *mammies* et aux vieux serviteurs de couleur, malgré les parades et les mascarades du Ku-Klux-Klan, le problème noir n'est pas résolu. La *grand-father clause* demeure un compromis instable. Les compromis, nous l'avons vu, n'ont servi qu'à retarder le conflit de 1861, peut-être à le rendre plus violent. Ils n'ont, pas plus que la Guerre Civile, tranché la question des nègres. Devenus libres, ceux-ci, écrit Pierre Brodin, « restent esclaves de leur ignorance et de leurs superstitions.¹ » Les noirs qui parviennent à s'élever au-dessus de leurs frères ne peuvent vaincre les préjugés des blancs ni la méfiance hostile et sourde des autres nègres.

Aujourd'hui, les pancartes portant l'inscription *COLORED* parquent en tous lieux les fils de Cham, dans le Sud comme dans le Nord. Cette solution, sommaire et précaire, permet d'envisager sans trop de crainte le proche avenir. Mais quand les nègres instruits, tel l'évêque Sinton, tel le médecin Greenup, dans *Unfinished Cathedral*, seront moins rares, une menace surgira, sérieuse. Dans un avenir lointain, les forces et la population des deux races seront moins disproportionnées. On lit, dans le roman de Stribling,

1. Pierre Brodin, *Le Roman Régionaliste Américain*, page 108.

que des fusils se cachaient sous les robes des Princes et Potentats d’Ethiopie¹. Les Princes et Potentats d’Ethiopie se réunissent pour s’amuser, disais-je², ils s’unissent pour se défendre. Un jour peut venir où de graves événements seront à redouter. C’est aussi la crainte de Charles Cestre qui écrit : « Le problème noir ne laisse pas de dresser un voile sombre dans les perspectives d’avenir des Etats-Unis. »³

Envisageons maintenant une autre question. Comment le Nord considère-t-il aujourd’hui le Sud ? La réponse nous est presque donnée par les vers de Stephen Vincent Benét qui peignent Dixieland d’après l’idée qu’on se faisait, vers 1860, de ce pays légendaire et lointain. Ce passage de *John Brown’s Body*⁴ reflète assez fidèlement les impressions du Nord ; elles n’ont pas beaucoup évolué depuis quatre-vingts ans.

En réalité, le Nord, d’abord avide de connaître le Sud, se lance à sa découverte dès que la guerre est terminée. Le développement rapide des moyens de communication permet maintenant ce voyage. Grande est la hâte d’explorer le pays d’où les soldats rapportent tant de souvenirs.

Déjà, pendant l’occupation, aux dernières années de la Reconstruction, les femmes d’officiers Yankees en garnison dans les villes du Sud s’efforçaient de

1. « Sous les robes, Jerry crut reconnaître la rigidité des fusils... Ces fusils étaient entièrement réels, quoique Jerry n’en eût pas été absolument certain. » (T. S. Stribling, *ouvrage cité*, pages 122 et 123.)

2. Voir plus haut, page 210.

3. Charles Cestre, *Les Etats-Unis*, page 145.

4. Voir plus haut, page 41.

fréquenter l'aristocratie méridionale, et briguaient cet honneur par tous les moyens. *Gone With The Wind* révèle ces vaines tentatives. Les femmes du Nord recherchent alors l'amitié de Scarlett O'Hara, qui ne les repousse pas, car elle est décidée à tirer des Yankees tout le profit possible.

« Les femmes des officiers éprouvaient une avide curiosité de connaître le Sud et les femmes du Sud. Scarlett leur donnait la première occasion de la satisfaire.¹

Pour elles, Scarlett ne représentait pas seulement la richesse et l'élégance, mais encore l'ancien régime, avec ses vieux noms, ses vieilles familles, ses vieilles traditions, auxquels elles désiraient si ardemment s'identifier. Elles savaient que le père de Scarlett avait été un grand propriétaire d'esclaves, et sa mère une Rebillard de Savannah, que son mari était Rhett Butler de Charleston. Cela leur suffisait. Scarlett était pour elles le premier coin qu'elles enfonçaient dans la vieille société où elles voulaient pénétrer ; société représentée par des gens qui les méprisaient, ne leur rendaient pas leurs invitations et leur répondaient par un salut glacial à l'église. Pour ces femmes à peine échappées à d'obscures origines Scarlett représentait la société.² »

De nos jours, l'attrait du Sud reste puissant. Les habitants du Nord trouvent de faciles prétextes à des voyages qui leur découvriront Dixie et ses derniers secrets. Au cours de cet aimable répit dans une vie toute entière envahie par l'activité matérielle, ils explorent le Sud avec une curiosité naïvement insatiable. Les jeunes mariés du Connecticut partent pour les jardins d'azalées de Charleston, comme ceux de l'Europe s'en allaient aux lagunes de Venise. Le banquier de Brooklyn et l'industriel de Toledo flânent, au moment de Noël, le long de *U. S. Highway No 1*, et

1. Margaret Mitchell, *Gone With The Wind*, page 670.

2. Id., page 878.

descendent dans des *Southern Homes* où leur est vendue fort cher une hospitalité jadis largement prodiguée. Ils cherchent un instant la bonne grâce de la vie quotidienne et sa douce abondance. Mais ce n'est pas dans les plantations pour touristes qu'ils trouveront « that calm patrician polish ¹ », que tous les dollars n'achèteront pas.

Cette tranquille et patricienne élégance s'est retirée loin de la route qui mène de New-York à Miami. Cette plante rare fleurit à grands frais à l'écart des villes et du bruit. Souvent, elle végète et s'étiole dans les lieux retirés où des aristocrates à-demi ruinés mènent l'existence précaire des derniers chefs indiens de l'Ouest. « Tous ceux qui furent fidèles au Sud sont pauvres maintenant » ², écrivait Hergesheimer, dans *The Limestone Tree*.

Voilà qui échappe aux amoureux et aux hommes d'affaires. Ravis par les découvertes qu'ils ont accumulées, ils regagnent leurs amas de gratte-ciel grands et durs, et rapportent des impressions semblables à celles de Juan Motley, le héros de Linklater, quand il séjournait à Charleston : « En aucun autre endroit d'Amérique », commente le romancier anglais, « la vie ne lui était apparue aussi large, aussi facilement douce. ³ »

L'amour du Sud envahit d'autres domaines. Les maîtresses de maison du Nord s'enorgueillissent d'offrir à leurs hôtes un repas composé de *Southern*

1. Byron, *Don Juan*.

2. J. Hergesheimer, *The Limestone Tree*, page 218.

3. Eric Linklater, *Juan in America*, page 372.

biscuits, de *Southern fried chicken* et de *Southern buttermilk*, confectionnés selon les principes d'un *Book of Southern Recipes*, bible de leur cuisine. Ces mets et ces boissons du Sud figurent aux menus des *night-clubs* les plus mondains de Broadway.

Le Nord se passionne aussi pour le calme et lent parler du Sud, pour « ses voix plus nuancées. ¹ » En Amérique, l'accent de Dixieland révèle la naissance et le rang, comme en Angleterre celui d'Oxford. Mais il ne prête pas au ridicule, à l'instar du second, souvent affecté et faux. Le *Southern drawl* est partout imité. Il est un gage de succès à la scène et à l'écran. Les journalistes et les romanciers, en quête de couleur locale, le reproduisent à leur façon. « Grâce à des artifices d'orthographe phonétique, écrit Stribling, ils imaginent un dialecte du Sud, semblable à celui que vendent au détail les cinémas Loews, et qu'on manufacture en puissants concentrés dans le quartier des théâtres, le long de la Quarante-Deuxième Rue, à New-York. ² »

Enfin, pour n'envisager qu'un autre aspect du succès des choses du Sud dans le Nord, j'ajouterai que la chanson populaire américaine utilise à satiété les thèmes méridionaux. Les ballades de Stephen Collins Forster, *Swanee River*, *My old Kentucky Home*, *Old Black Joe*, demeurent les refrains favoris, communs à tous les âges. La jeunesse danse, à New-York, au rythme trépidant de

« Dinah,

With her Dixie eyes blazing... »

1. A. Maurois, *Etats-Unis* 39, page 115.

2. T. S. Stribling, *Unfinished Cathedral*, page 134.

Une mélodie sentimentale et plus lente,

« Sweet Jenny Lee,
From sunny Tennessee... »

qui célèbre aussi la beauté légendaire des femmes du Sud et ce que Maurois nomme « leur douceur carressante¹ », cette mélodie n'est pas moins à la mode depuis de longues années. L'an dernier, enfin, les *crooners* et *torch-singers* de cent stations de radio, et d'un million de gramophones, ont demandé, inlassables, pendant plusieurs mois :

« Is it true,
What they say about Dixie ? »

Le Sud jouit donc d'une incontestable popularité dans le Nord et dans le reste de la nation affairée, dominée par l'amour de l'argent et le besoin de l'employer. L'Américain, fier, à bon droit, d'un passé qui fut glorieux, s'attache à son Sud qu'il veut connaître et qu'il voudrait comprendre. Il sait, ou il sent que ce pays représente, selon l'expression d'André Siegfried, « ce qu'il y a de plus homogène et de plus authentiquement américain dans la population des Etats-Unis² » ; et il ne veut pas que cela meure. Par tous les moyens, sérieux ou puérils, il s'efforce de prolonger l'esprit du Vieux Sud. Il exalte les manifestations de cet esprit, poussé par ce besoin qu'éprouvent les hommes d'échapper à la monotonie ou à la tristesse du présent, pour se livrer à l'apaisante mélancolie du retour sur le passé. Ce besoin éclate d'autant plus impérieux que

1. André Maurois, *Etats-Unis* 39, page 115.

2. André Siegfried, *Les Etats-Unis d'Aujourd'hui*, pages 12 et 14.

l'activité quotidienne s'oppose à son assouvissement. Il est l'appel de tout un peuple qui demande au temps et au progrès de lui laisser quelque répit, afin de se pencher plus longtemps et plus bas sur un âge qu'il a peur d'oublier.

*

* *

Malgré son renouveau et sa jeune prospérité industrielle, le Sud conserve cependant, et parfois il entretient l'amertume que les destructions et les pillages de la guerre, les scandales de la « Reconstruction » ont amassée. Mais, s'il n'oublie pas les outrages, il accepte le plus souvent de travailler aux côtés de son ancien ennemi. Le Nord, conscient de ses fautes, veut les réparer loyalement. Le gouvernement fédéral ne s'est pas opposé à l'application de la *grand-father clause* ; il tolère que les Etats jadis esclavagistes ignorent impunément le Quinzième Amendement, qui met le droit sacré du vote à l'écart de toute distinction de race ou de couleur. Le Nord tout entier se lance à la découverte du Sud, s'attache pieusement à garder les moindres vestiges du Deep South qu'il peut encore sauver, mêlant le culte intelligent aux manifestations naïves de la mode populaire.

Cette nouvelle attitude à l'égard du Sud, nous la retrouvons entière dans le succès du roman de la Guerre Civile Américaine. Des livres comme *So Red* *The Rose*, *Gone With The Wind*, ne sont pas seulement lus dans le Sud. Ils apprennent trop peu de choses aux

lecteurs de Dixie. C'est surtout pour ceux du Nord qu'ils sont écrits. Dès que ces romans paraissent, les Yankees les lisent, les commentent, se passionnent pour les pages du livre qui satisfont leur insatiable curiosité.

Les ouvrages sentimentaux, les romans de faible valeur, les récits de cape et d'épée, où l'écrivain prend violemment parti, sans raisons suffisantes, captivent et conquièrent le gros public. Le grand public, lui, recherche l'exactitude impartiale des romans réalistes et les descriptions vraies de ceux qu'effleure un romanisme nuancé, reflet fidèle d'une vie qui n'avait pour but que d'être noble et belle.

Le roman de la Guerre Civile est, en effet, lu par toutes les classes de la société américaine. Le livre qui, aux Etats-Unis, atteint le plus haut tirage de toute l'histoire de la nation, est un roman de cette époque, *Gone With The Wind*. Malgré les jugements sévères qu'il porte sur les Yankees, leurs coutumes et leurs institutions, le Nord a réservé à cet ouvrage un accueil plus enthousiaste que le Sud, qu'il loue presque sans réserve.

La renommée de *Gone With The Wind*, des romans de la Guerre de Sécession, et de tous les romans historiques américains, provient du fait que ces livres sont, avant tout, des manifestations spontanées du sentiment national, plus fort et plus vivace aujourd'hui qu'il ne le fut jamais. Tout citoyen des Etats-Unis éprouve en son cœur l'orgueil illimité de son pays

natal, sans distinction du nombre de générations qui sont nées avant lui sur ce sol. Au cours de la période actuelle où le malaise persiste et où l'inquiétude grandit, il ressent un besoin pressant d'affirmer sa foi dans l'avenir riche et radieux qui doit s'ouvrir devant lui. Les romans de la Guerre Civile sont là, qui lui montrent, en enflammant son imagination, comment les Etats-Unis sortirent vainqueurs et fortifiés de la plus grave crise intérieure de leur histoire.

Ecrits avec art ou sans talent, offrant des peintures sobres ou des récits violemment colorés, ils lui prouvent tous qu'aucun conflit ne peut dépasser l'atrocité morale de la Guerre Civile ; car l'ennemi n'était pas alors un étranger détesté, mais un compatriote, presque un frère. Enfin, ces livres affermissent l'un des plus chers espoirs de l'âme américaine : l'espoir qu'aujourd'hui, comme hier, l'heureuse et vigoureuse nation brisera toute entrave à sa prospérité, et qu'elle ne cessera jamais d'être *God's Country*, le pays du bon Dieu.

Athens, Georgia, Juin 1936.

Saint-Etienne, Mai 1941.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Romans de la Guerre Civile Américaine.

- Allen (Hervey).** — *Action At Aquila*, Victor Gollantz Ltd, London, 1938.
- Benét (Stephen Vincent).** — *John Brown's Body*, Doubleday, Doran and Company, Inc., New-York, 1928.
- Boyd (James).** — *Marching On*, Chas Scribner's Sons, New-York, 1927.
- Churchill (Winston).** — *The Crisis*, The McMillan Company, New-York, 1921.
- Cooke (John Esten).** — *Surry of Eagle's Nest*, Donchue and Company, New-York, 1921.
- Crane (Stephen).** — *The Red Badge of Courage*, D. Appleton and Company, New-York, 1921.
- Ehrlich (Leonard).** — *God's Angry Man*, Simon and Schuster, New-York, 1932.
- Faulkner (William).** — *The Unvanquished*, Chatto and Windus, London, 1938.
- Glasgow (Ellen).** — *The Battle-Ground*, Doubleday, Page and Company, New-York, 1902.
- Hergesheimer (Joseph).** — *The Limestone Tree*, The Albartross Modern Continental Library, Paris, 1932.
- Johnston (Mary).** — *The Long Roll*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1911.
- Johnston (Mary).** — *Cease Firing*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1912.
- Mitchell (Margaret).** — *Gone With The Wind*, The MacMillan Company, New-York, 1937.

Page (Thomas Nelson). — *The Burial of the Guns*, Chas Scribner's Sons, New-York, 1894.

Parrish (Randall). — *My Lady of the North*, A. C. McClurg and Company, Chicago, 1904.

Scott (Evelyn). — *The Wave*, Jonathan Cape, New-York, 1929.

Stribling (T. S.). — *The Forge*, New-York, 1931. — *The Store*, New-York, 1932. — *Unfinished Cathedral*, The Albartross Modern Continental Library, Paris, 1934.

Thomason (John A.). — *Lone Star Preacher*, Chas Scribner's Sons, New-York, 1941.

Young (Stark). — *So Red The Rose*, Chas Scribner's, New-York, 1935.

II. — Autres romans.

Alcott (Louisa). — *Little Women*, The Readers'Library Publishing Company, London, 1868.

Beecher-Stowe (Harriet). — *Uncle Tom's Cabin*, Boston, 1852.

Boyd (Belle). — *Belle Boyd in Camp and Prison*, Saunders, Otley, and Company, London, 1865.

Bromfield (Louis). — *The Ruins Came (La Mousson)*, Stock, Paris, 1940.

Buck (Pearl S.). — *The Exile*, London, 1936.

Churchill (Winston). — *Richard Carvell*, The MacMillan Company, New-York, 1899.

Glasgow (Ellen). — *The Voice of the People*, Doubleday, Page and Company, New-York, 1900.

Kennedy (John P.). — *Swallow Barn*, Harcourt, Brace and Company, New-York, 1929.

Linklater, (Eric). — *Juan in America*, Jonathan Cape, London, 1931.

Lynn (Margaret). — *Free Soil*, New-York, 1935.

Verne (Jules). — *Nord contre Sud*, Hachette, Paris, 1935.

Zola (Emile). — *La Débâcle*, Fasquelle, Paris, 1892.

III. — Biographie Générale.

Malone (Dumas). — *Dictionary of American Biography*, Chas Scribner's Sons, New-York, 1934.

Tante (Dilly). — *Living Authors*, The H. W. Wilson Company, New-York, 1931.

Who's Who Among North American Authors, Golden Syndicate Publishing Company, Los Angeles, 1928.

IV. — Civilisation Américaine.

Ampère (J. J.). — *Promenade en Amérique, Etats-Unis, Cuba, Mexique*, Lévy, Paris, 1855.

Beard and Beard. — *The Rise of American Civilization*, New-York, 1927.

Brooks (R. P.). — *Agrarian Revolution in Georgia, 1865-1912*, Madison, Georgia, 1914.

Butler (Nicholas Murray). — *Les Etats-Unis d'Amérique, leur Origine, leur Développement, leur Unité*, Paris, 1925.

Chambers (William). — *American Slavery and Color*, London, 1857.

Channing (William, E.). — *De l'esclavage*, Lacroix, Paris, 1855.

Dodd. — *The Cotton Kingdom*, New Haven, 1919.

Fay (Bernard). — *La Civilisation Américaine*, Sagittaire, Paris, 1939.

Frank (Waldo). — *Our America*, New-York, 1937.

Gaines (S. F. P.). — *The Southern Plantation*, The Columbia University Press, New-York, 1924.

Hazard. — *The Frontier in American Literature*, New-York, 1927.

Haynes. — *Social Politics in the United States*, Boston, 1924.

Johnston (Harry). — *The Negro in the New World*, Sampson Low, London, 1894.

Kirke (Edmond). — *Les Noirs et les Petits Blancs dans les Etats du Sud*, Charpentier, Paris, 1863.

- Macy (Jesse).** — *The Anti-Slavery Crusade*, New-Haven, 1919.
- Martineau (Harriet).** — *De la Société Américaine*, Charpentier, Paris, 1838.
- Maurois (André).** — *Etats-Unis* 39, Les Editions de France, Paris, 1939.
- Oliffe (Charles).** — *Dix huit mois dans le Nouveau-Monde*, Amyot, Paris, 1852.
- Philips.** — *Life and Labor in the Old South*, Boston, 1929.
- Reclus (E.).** — *De l'Esclavage aux Etats-Unis. Le Code Noir et les Esclaves*, Paris, 1860.
- Rostaing (Jules).** — *Voyage dans les Deux Amériques, ou les Neveux de l'Oncle Tom*, Paris, 1854.
- De Roussiers (Paul).** — *La Vie Américaine*, Firmin-Didot, Paris, 1892.
- Siegfried (André).** — *Les Etats-Unis d'Aujourd'hui*, Armand Colin, Paris, 1928.
- De Tocqueville (A.).** — *De la Démocratie aux Etats-Unis*, Paris, 1864.

V. — Critique Littéraire.

- Baker (Ernest A.).** — *A Descriptive Guide to the Best Fiction, British and American*, Sonnenschein, London, 1903.
- Baker (Ernest A.).** — *A Guide to Historical Fiction*, The MacMillan Company, New-York, 1914.
- Baldensperger (F.).** — *La littérature, Création, Succès, Durée*, Flammarion, Paris, 1919.
- Barbey d'Aurevilly (J.).** — *Femmes et Moralistes*, A. Lemerre, Paris, 1906.
- Beach.** — *Outlook for American Prose*, Chicago, 1926.
- Blankenship (Russel).** — *American Literature as an Expression of the National Mind*, Henry Holt and Company, New-York, 1931.
- Brodin (Pierre).** — *Le Roman Régionaliste Américain*, Maisonneuve, Paris, 1937.

Cambridge History of American Literature, G. P. Putnam's Sons, New-York, 1918.

Faguet (Emile). — *Politiques et Moralistes du Dix-Neuvième Siècle*, Lecène et Oudin, Paris, 1900.

Fields (Annie). — *Life and Letters of Harriet Beecher-Stowe*, Sampson, London, 1897.

Forster (E. M.). — *Aspects of the Novel*, Edward Arnold and Company, London, 1927.

Gautier (Théophile). — *Histoire de l'Art Dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, Blanchard, Paris, 1859.

Lawrence (D. H.). — *Studies in Classic American Literature*, Harpers, New-York, 1923.

Le Breton (M.). — *L'Evolution Sociale dans les Etats du Sud.* (Etudes Anglaises, janvier 1937).

Lewisohn (Ludwig). — *Psychologie de la Littérature Américaine*, Editions Rieder, Paris, 1934.

Macy. — *The Spirit of American Literature*, New-York, 1912.

Manly (J. M.) and Rickett (F.) — *Contemporary American Literature*, Harcourt, Brace, and Company, New-York, 1929.

Matthews (J.). — *Contemporary American Literature*, New-York, 1935.

Metcalf (J. C.). — *Library of Southern Literature*, The Martin and Hoyt Company, Atlanta, Georgia, 1929.

Michaud (Régis). — *The American Novel To-day*, New-York, 1928.

Newcomer, Andrews, Hall and Hall. — *Three Centuries of American Poetry and Prose*, Scott, Foresman and Company, Chicago, 1929.

Pattee. — *A History of American Literature since 1870*, New-York, 1915.

Rutherford (M. D.). — *The South in History and Literature ; a Handbook of Southern Authors*, The Franklin-Turner Company, Atlanta, Georgia, 1907.

- Synder (F. B. and F. D.).** — *A Book of American Literature*, The MacMillan Company, New-York, 1935.
- Van Doren.** — *The American Novel*, The MacMillan Company, New-York, 1921. — *Contemporary American Novelists*, New-York, 1923.
- Villard (Léonie).** — *Les Tendances Nouvelles de la Littérature Américaine*. (Mercure de France, 1^{er} mai 1923, 15 août 1923). — *La Vie Américaine d'après le Conte et la Nouvelle*. (Mercure de France, 1^{er} décembre 1923).
- Wade (John D.).** — *Augustus Longstreet*, New-York, 1924.

VI. — Encyclopédies.

- Encyclopedia Britannica*, Onzième Edition, The Encyclopedia Britannica Company, New-York, 1911.
- New Standard Encyclopedia of Universal Knowledge*, Funk and Wagnall Company, New-York and London, 1931.
- Webster (Noah).** — *New International Dictionary of the English Language*, G. and C. Merriam Company, Springfield, Mass., 1934.

VII. — Géographie Américaine.

- Brigham (A. P.).** — *Geographical Influences in American History*, Ginn, Boston, 1930.
- Cestre (Charles).** — *Les Etats-Unis*, Larousse, Paris, 1927.
- Demangeon (A.).** — *Dictionnaire Illustré de Géographie*, Armand Colin, Paris, 1907.
- Jones and Bryan.** — *North America, an Historical, Economic, and Regional Geography*, New-York, 1924.
- Semple.** — *American History and its Geographical Conditions*, Boston, 1903.
- Shaler (N. S.).** — *The United States of America*, Sampson Low, London, 1894.
- Smith (Russel).** — *North America ; its People and its Ressources*, Harcourt, New-York, 1925.
- Reclus (Elisée).** — *Nouvelle Géographie Universelle*, Hachette, Paris, 1892.

VIII. — Histoire Américaine.

- Beveridge.** — *Abraham Lincoln, 1809-1858*, Boston, 1928.
- Burne (A. H.)** — *Lee, Grant, and Sherman*, Gale and Polden, Aldershot, 1940.
- Chadwick (F. E.).** — *Causes of the Civil War*, New-York, 1935.
- Charnwood.** — *Abraham Lincoln*, New-York, 1917.
- Clark (John.)** — *Ridpath's History of the World*, The Jones Bros Publishing Company, New-York, 1899.
- Cortambert (L.) et de Tranaltos (F.).** — *Histoire de la Guerre Civile Américaine*, Amyot, Paris, 1867.
- Dodd.** — *Statesmen of the Old South*, New-York, 1911.
- Donaldson (T. G.).** — *Europe and the American Civil War*, New-York, 1929.
- Dunning.** — *Reconstruction, Political and Economic*, New-York, 1929.
- Evans (Lawton).** — *The Essential Facts of American History*, Benjamin H. Sanborn and Company, Chicago, 1921.
- Flick (Alexander C.).** — *Modern World History, 1776-1928*, F. S. Crofts and Company, New-York, 1932.
- Kearsey, A., D. S. O., O. B. E.** — *Shenandoah Valley Campaign*, Gale and Polden, Aldershot, 1940.
- Latané (John Holladay).** — *The History of the American People*, Allyn and Bacon, New-York, 1930.
- Leroy-Beaulieu (Paul).** — *Les Guerres Contemporaines, 1853-1866*, Paris, 1871.
- Lodge (Senator Henry Cabot).** — *The Life of Daniel Webster*, New-York, 1930.
- Ludwig (E.).** — *Lincoln*, Payot, Paris, 1930.
- McMaster (John Bach).** — *A History of the People of the United States from the Revolution to the Civil War*, New-York, 1913.
- Morrison (S. E.).** — *The Oxford History of the United States*, Oxford University Press, Oxford, 1927.

Muzzey (David Saville). — *Histoire des Etats-Unis*, Larousse, Paris, 1921.

Nicolay and Hay. — *Abraham Lincoln*, New-York, 1917.

Nikolaïeff (A. M.) — *Relations between Modern War and the Social Order*, G. P. Putman's Sons, New-York, 1939.

Preclin (E.). — *Histoire des Etats-Unis*, Armand Colin, Paris, 1939.

Rhodes (James F.). — *A History of the United States from the Compromise of 1850*, London, 1893.

Roz (Fimin). — *Histoire des Etats-Unis*, Arthème Fayard et Cie, Editeurs, Paris, 1930.

Sandburg (Carl). — *Abraham Lincoln : The Prairie Years*, New-York, 1926.

Schwab (J. C.). — *The Confederate States of America*, Boston, 1920.

Semmes (Raphael). — *Livre de Bord et Journal Particulier du Commandant R. Semmes*, E. Dentu, Paris, 1864.

Sheppard (Major E. W.). — *The American Civil War, 1864-1865*, Gale and Polden, Aldershot, 1940.

Sherman (W. T.). — *Personal Memoirs*, New-York, 1870.

Weill (G.). — *Histoire des Etats-Unis de 1787 à 1917*, Félix Alcan, Paris, 1919.

Wilson (Woodrow). — *A History of the American People*, Harper Brothers, New-York and London, 1902.

Young (James C.). — « *Marse Robert* » *Knight of the Confederacy*, Grosset and Dunlap, New-York, 1929.

IX. — Journaux Périodiques.

Etudes Anglaises, Grande-Bretagne, Etats-Unis, (Numéro de Janvier 1937).

Hearst's International and Cosmopolitan Magazine (Numéro de Juin 1937).

Mercure de France (Numéro du 1^{er} Mai 1923, du 15 Août 1923 et du 1^{er} Décembre 1923).

New-York Times, Literary Supplement (19 Janvier 1941).

La Presse (24 Janvier 1853, 7 Mars 1853 et 8 Décembre 1859).

Revue Britannique (Numéros de Décembre 1835, de Janvier 1848 et de Novembre 1861).

Revue des Deux-Mondes (Numéros du 1^{er} Janvier 1850, du 1^{er} Juillet 1852 et du 15 Décembre 1860).

Revue Suisse (Numéros du 15 décembre 1852 et du 1^{er} Janvier 1853).

Time (Numéro du 1^{er} Janvier 1940).

Yale Review (Numéro d'Octobre 1920).

X. — Thèses.

Killen (Alice M.). — *Le Roman Terrifiant ou Roman Noir*, Champion, Paris, 1924.

Lucas (Edith E.). — *La Littérature Anti-Esclavagiste au XIX^e Siècle*, E. de Boccard, Paris, 1930.

McGee (Sidney). — *La Littérature Américaine dans la Revue des Deux-Mondes, 1831-1900*, Montpellier, 1927.

Tinker (Edward Larocque). — *Les Ecrits de Langue Française en Louisiane au XIX^e Siècle*, Hérissey, Evreux, 1932.

Vu, Lyon, le 27 Juin 1941.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

CHARLES DUGAS.

Vu et permis d'imprimer,

Lyon, le 2 Juillet 1941.

Le Recteur,

Président du Conseil de l'Université.

Pour le Recteur et par délégation :

Le Vice-Président

du Conseil de l'Université,

P. GARRAUD.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Allen, H., 13, 33, 35, 40, 42, 43,
47, 69, 81, 92, 102, 128, 130,
138, 249 - 254.
- Anderson, S., 213.
- Ampère, J. J., 79.
- Armstrong, 165, 166.
- Arnauld, A., 203.
- Baudelaire, Ch., 38.
- Beecher-Stowe, H. E., 41, 72, 73,
74, 83, 97, 101, 102.
- Beerbohm, M., 240.
- Benét, S. V., 13, 16, 21, 32, 39,
40, 41, 52, 65, 66, 90, 103, 105,
112, 115, 116, 120, 121, 124,
125, 128, 131, 144, 228 - 235.
- Blankenship, R., 190, 192.
- Boileau, E., 20.
- Boyd, B., 27.
- Boyd, J., 13, 28, 39, 40, 43, 47,
50, 55, 67, 69, 80, 81, 87, 89,
92, 106, 108, 112, 115, 117,
118, 125, 136, 141, 184, 185,
197 - 201.
- Brodin, P., 58, 265.
- Bromfield, L., 59.
- Buck, P. S., 154, 155.
- Cabell, J., 239.
- Cestre, Ch., 142, 266.
- Churchill, W., 13, 26, 45, 46,
51, 53, 71, 76, 106, 107, 113,
160, 161, 162, 169 - 174, 196,
242.
- Conrad, J., 188.
- Cooke, J. E., 13, 33, 34, 53, 125,
143, 160, 162 - 166, 185, 197,
221.
- Cortambert, L., 119.
- Crane, S., 13, 184, 185, 186 -
193, 221, 222, 223, 238.
- Dos Passos, J., 237.
- Dostoiewski, F., 219.
- Dumas, A., 36, 161.
- Ehrlich, L., 13, 64, 65, 74, 102,
103, 104, 107, 108, 184, 201 -
204, 222.
- Emerson, R. W., 31, 104.
- Faulkner, Wm., 13, 28, 29, 55,
68, 77, 81, 85, 117, 118, 135,
141, 147, 149, 152, 184, 213 -
219.
- Fay, B., 38, 217.
- Forster, E. M., 16.
- Forster, S. C., 269.
- Gaines, S. F. P., 54, 56, 57, 58.
- Galsworthy, J., 198.
- Garland, H., 187.
- Gaume, Mgr., 83.
- Gautier, Th., 74, 78.
- Glasgow, E., 13, 36, 42, 52, 53,
56, 71, 77, 144, 184, 185, 193 -
197, 222.

- Hergesheimer, J., 13, 34, 79, 117, 126, 142, 239 - 243, 268.
- Heyward, D., 250.
- Howells, W. D., 183.
- Hugo, V., 104.
- Johnston, M., 13, 28, 39, 46, 60, 66, 80, 105, 110, 115, 116, 117, 118, 125, 126, 127, 131, 133, 134, 135, 221, 224 - 228.
- Kent, Ch. W., 168.
- Kirke, E., 85.
- Latané, J. H., 14, 73, 242.
- Lewis, S., 263.
- Lewisohn, L., 41, 73, 239.
- Linklater, E., 9, 29, 268.
- Lodge, H. C., 95.
- Maurois, A., 45, 269, 270.
- Metcalf, J., 235.
- Mitchell, M., 13, 23, 25, 35, 39, 43, 48, 49, 51, 56, 58, 59, 61, 66, 67, 73, 75, 80, 83, 88, 129, 132, 133, 135, 141, 146, 148, 151, 154, 157, 222, 243 - 249, 267.
- Muzzey, D. S., 56, 90, 121.
- Nikolaieff, A. M., 19, 20.
- Oliffe, Ch., 78, 79.
- Page, T. N., 13, 26, 27, 77, 78, 160, 166 - 169.
- Parrish, R., 13, 52, 60, 102, 137, 160, 161, 174 - 177.
- Pascal, B., 203.
- Pope, A., 29.
- Reclus, E., 23, 135.
- Sandburg, C., 107.
- Scott, E., 13, 28, 41, 43, 55, 61, 69, 70, 71, 72, 76, 79, 87, 107, 109, 121, 122, 123, 132, 136, 138, 143, 145, 235 - 239.
- Semmes, R., 140, 153.
- Sherwood, R., 264.
- Siegfried, A., 38, 87, 88, 153, 270.
- Sinclair, U., 15.
- Stendahl, 192.
- Stribling, T. S., 13, 17, 24, 29, 54, 72, 78, 84, 97, 151, 156, 184, 185, 204 - 213, 258, 260, 261, 262, 264, 266, 269.
- Tante, D., 193, 219.
- Thomason, J. A., 13, 90, 91, 129, 223, 254 - 256.
- Tocqueville, A., de, 75.
- Tranaltos, F. de, 119.
- Verne, J., 36, 83.
- Villard, L., 173.
- Villard, O. G., 202.
- Webster, N., 23.
- Wells, H. G., 188.
- Weill, G., 47, 64, 85.
- Whitman, W., 31.
- Young, S., 13, 21, 30, 37, 50, 51, 52, 76, 77, 78, 82, 93, 98, 108, 122, 123, 132, 160, 177 - 181, 223.
- Zola, E., 192.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	13

PREMIERE PARTIE

Le Vieux Sud dans les Romans de la Guerre Civile.

CHAPITRE I.

Considérations générales.

Ambition du Sud et du Nord. — L'attitude du vainqueur. — Valeur des <i>rebelles</i> . — La Grande Épopée Américaine. — La Guerre Civile, thème épique	19
---	----

CHAPITRE II.

La plantation et ses maîtres.

Vue générale. — La grande maison. — Les planteurs et leur train de vie. — <i>Young bloods</i> . — La maîtresse du domaine. — <i>Plantation belles</i> . — Le régisseur Yankee.....	37
--	----

CHAPITRE III.

Les nègres et l'esclavage.

LES NÈGRES. A la maison, Mammy et le butler. — Les travailleurs des champs. — L'ESCLAVAGE. Origines bibliques. — <i>Uncle Tom's Cabin</i> . — Générosité des maîtres. — Reconnaissance et attitude des noirs pendant la guerre.....	63
---	----

CHAPITRE IV.

Les pauvres blancs.

Présentation de cette classe. — Rapports avec les planteurs. — Relations avec les nègres. — Les pauvres blancs et la guerre.....	85
--	----

SECONDE PARTIE

La Guerre Civile.

CHAPITRE I.

Préliminaires.

- Causes du conflit. — Développement de l'antagonisme entre les deux sections. — *Uncle Tom's Cabin* et de l'insurrection de John Brown. — Election de Lincoln, les deux présidents.... 95

CHAPITRE II.

Le conflit.

- Le fort Sumter. — Robert E. Lee. — Optimisme du Sud. — Prise de la Nouvelle-Orléans. — Revers de l'Union. — Revers confédérés, Gettysburg, Vicksburg. — Détresse du Sud. — Sur mer. — Appomatox 111

CHAPITRE III.

« Reconstruction ».

- Assassinat de Lincoln. — Noirs affranchis, *carpet-baggers*, *scallawags*. — L'œuvre du parti républicain. — Le Ku-Klux-Klan. — Réaction démocrate et relèvement du Sud..... 145

TROISIÈME PARTIE

Les Romans de la Guerre Civile.

CHAPITRE I.

Le roman sentimental.

- Romans sentimentaux. — *Surry of Eagle's Nest*. — *The Burial of the Guns*. — *The Crisis*. — *My Lady of the North*. — *So Red the Rose*..... 159

CHAPITRE II.

Le roman réaliste.

Romans réalistes. — <i>The Red Badge of Courage.</i> — <i>The Battle-Ground.</i> — <i>Marching On.</i> — <i>God's</i> <i>Angrj Man.</i> — <i>The Forge, The Store, Unfini-</i> <i>shed Cathedral.</i> — <i>The Unvanquished</i>	183
--	-----

CHAPITRE III.

Sentimentalisme et réalisme.

Romans sentimentaux et réalistes. — <i>The Long</i> <i>Roll, Cease Firing.</i> — <i>John Brown's Body.</i> — <i>The Wave.</i> — <i>The Limestone Tree.</i> — <i>Gone With</i> <i>The Wind.</i> — <i>Action At Aquila.</i> — <i>Lone Star</i> <i>Preacher.</i>	221
---	-----

CONCLUSION

Le Sud d'Aujourd'hui.

Evolution historique du Sud. — Prospérité maté- rielle. — Situation morale : les deux réac- tions du Sud, la question noire, l'attitude du Nord envers le Sud. — Le roman de la Guerre Civile, symbole des aspirations de l'âme amé- ricaine	257
BIBLIOGRAPHIE	275
INDEX	285

Visa S. C. P.

N° 1118.

ERRATA

- A la page 22, *lire* dut s'écouler, *au lieu de* dû s'écouler.
A la page 30, *lire* ressuscitent, *au lieu de* ressucitent.
A la page 38, *lire* enivrantes, *au lieu de* ennivrantes.
A la page 41, *lire* vendit, *au lieu de* vendit.
A la page 55, *lire* s'enivrer, *au lieu de* s'ennivrer.
A la page 73, *lire* bénéficia, *au lieu de* bénificia.
A la page 92, *lire* morcelés, *au lieu de* morcellés.
A la page 108, *lire* aiguë, *au lieu de* aigue.
A la page 108, *lire* courent, *au lieu de* courant.
A la page 108, *lire* voté, *au lieu de* vôté.
A la page 123, *lire* falot, *au lieu de* fallot.
A la page 132, *lire* drue, *au lieu de* drûe.
A la page 132, *lire* eut franchi, *au lieu de* eût franchi.
A la page 133, *lire* couraient, *au lieu de* courraient.
A la page 138, *lire* ne pas revenir, *au lieu de* ne point revenir.
A la page 147, *lire* *The Unvanquished*, *au lieu de* *The Unvanquishd*.
A la page 148, *lire* appartiennent, *au lieu de* apartiennent.
A la page 149, *lire* où la dignité, *au lieu de* ou la dignité.
A la page 204, *lire* ressuscitée, *au lieu de* ressucitée.
A la page 205, *lire* Venezuela, *au lieu de* Vénézuéla.
A la page 205, *lire* ces trois livres, *au lieu de* ses trois livres.
A la page 216, *lire* la plus simple, *au lieu de* la plus sobre.
A la page 238, *lire* réminiscence, *au lieu de* reminiscence.
A la page 238, *lire* elle les reproduit, *au lieu de* elles les reproduit.
A la page 257, *lire* exécuter, *au lieu de* exécuter.
A la page 270, *lire* caressante, *au lieu de* carressante.

